N° 468 — Tome CXXIV 16 Décembre 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

FERNAND BENOÎT, R. DE BURY, LOUIS DUMUR, GUSTAVE KAHN,
P.-G. LA CHESNAIS, MAURICE LE GLAY, CHARLES MERKI, CHARLES MORICE,
PAUL MORISSE, FERNAND MYSOR, JEAN NOREL, RACHILDE,
MARJAN SEYDA, CARL SIGER, X.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

N° 468. — 16 DÉCEMBRE 1917

CHARLES MORICE	*Rodin*	577
P.-G. LA CHESNAIS	*L'Heure des Cosaques*	597
FERNAND MYSOR	*Poèmes des Temps maudits*	621
MAURICE LE GLAY	*Les Mendiants*	624
X	*La Coopération militaire anglaise*	635
PIERRE BENOÎT	*Kœnigsmark*, roman (II-III)	662

REVUE DE LA QUINZAINE

RACHILDE	*Les Romans*	689
CHARLES MERKI	*Archéologie. Voyages*	695
JEAN NOREL	*Questions militaires et maritimes*	699
CARL SIGER	*Questions coloniales*	704
R. DE BURY	*Les Journaux*	710
GUSTAVE KAHN	*Art*	715
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	718
DIVERS	*A l'Etranger* :	
	Pologne (Marjan Seyda)	732
	Suisse (Louis Dumur)	734
	A travers la Presse (Paul Morisse)	742
MERCVRE	*Publications récentes*	747
—	*Echos*	748
Tables de l'année 1917		761

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, Rue Racine, PARIS

Nouveautés :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

L. DUGAS

Agrégé de Philosophie, Docteur ès Lettres

LA MÉMOIRE ET L'OUBLI

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

Cette monographie de la mémoire, qui vient après tant d'autres, s'en distingue par le point de vue (strictement psychologique) et la méthode (introspective). L'auteur rattache la mémoire à la personnalité et la définit la synthèse du passé individuel. L'oubli normal est, par suite, l'élimination des éléments qui n'entrent pas dans cette synthèse, l'oubli pathologique, la désintégration du moi.

Jean des VIGNES-ROUGES

ANDRÉ RIEU

OFFICIER DE FRANCE

ROMAN

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

André Rieu résume toutes les ardeurs, les exaltations, les amertumes, les révoltes aussi, qu'un idéaliste peut ressentir lorsqu'il est submergé par l'esprit de la collectivité. Nous le voyons se cabrer devant la grossièreté et l'horreur des spectacles de la bataille. Avec des accents touchants, il confie ses anxiétés à Franceline qui symbolise la « marraine de guerre » au sens le plus noble du mot.

Georges D'ESPARBÈS

CEUX DE L'AN 14!

Un volume in-18. Prix..... **3 fr. 50**

Ceux qui, naguère, s'étonnaient aux imaginations du barde de l'épopée impériale et n'y voulaient voir que fictions hyperboliques, reconnaîtront, sans doute, devant ces réalisations de la grande guerre que le rêve du poète n'était qu'une lucide divination des gestes merveilleux de **Ceux de l'An 14 !**

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

Majoration temporaire 50 centimes

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **60 centimes**

avec couverture illustrée en couleurs

Paul BOURGET

de l'Académie Française

LES DEUX SŒURS

ROMAN

Couverture illustrée en couleurs d'ALBERT GUILLAUME

— Un volume —

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

L'EDITION — BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

L'Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, *le volume*..... **7.50**
L'Œuvre du Marquis de Sade..... **7.50**
L'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)..... **7.50**
Le Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*..... **7.50**
— II. *Le Jardin parfumé*.... **7.50**
— III. *Les Kama Sutra*..... **7.50**
L'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)..... **7.50**
L'Œuvre Poétique de Charles Baudelaire..... **7.50**

Etc., etc., 39 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786)..... **6 fr.**
Ma vie de garçon 1774 (Caylus)..... **6 fr.**
La beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne).... **6 fr.**
Les tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne..... **6 fr.**
Le Divan d'amour du Chérif Soliman..... **6 fr.**

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

La Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)..... **6 fr.**
La Fin de Babylone — — ..... **6 fr.**
Les Trois don Juan — — ..... **6 fr.**

PUBLICATIONS DIVERSES

Paul Fort. — **L'ALOUETTE**..... **4 fr.**

Chansons de vie ardente, de guerre et d'amour. Toutes dissemblables, elles adoptent souvent le rythme et l'allure de nos refrains populaires les plus connus. L'écho de tout ce qui a chanté sur les lèvres de nos aïeux a résonné profondément dans l'âme du poète des *Ballades françaises*. Le lyrisme de Paul Fort apparaît ici toujours, mais comme grandi et tout imprégné de celui même de la race.

Guillaume Apollinaire. — **Le Poète assassiné**..... **4 fr.**
Une Femme curieuse. — **L'Art de séduire les hommes**..... **4 fr.**
do **Le Journal de Marinette**..... **4 fr.**
Louis Delluc. — **La Guerre est morte**..... **4 fr.**
Ernest Gaubert. — **Sous l'aile des coucous**..... **4 fr.**

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages 70 illustrations : 0 fr. 50

L'Edition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6e)

ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME — PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : Fleurus 04-48

JEAN AJALBERT

Membre de l'Académie Goncourt

(Élection du 28 novembre 1917)

VIENT DE PARAITRE :

LE MAROC SANS LES BOCHES

VOYAGE DE GUERRE, 1916

Un vol. in-16 de 200 pages illustrées. Une planche hors texte et sept dans le texte par J. DE LA NÉZIÈRE et vingt-deux fleurons et culs-de-lampe différents, exécutés d'après des motifs ornementaux marocains. (Les culs-de-lampe reproduisent les broderies décorant le dessus des babouches moghrébines.) Prix : 3 fr. (Sans majoration).

Esquisse on ne saurait plus enlevée, pittoresque, sensible et évocatrice du Maroc en guerre pendant la Guerre, mais poursuivant, néanmoins, grâce au savoir-faire du général Lyautey, son œuvre de génération nationale et de civilisation moderne.

A paru en juillet 1917 :

L'HEURE DE L'ITALIE

VOYAGE DE GUERRE, 1916

Un vol. in-16 de 200 pages illustrées. Huit planches hors texte d'après Corot, Albert Besnard (études d'après nature inédites pour portraits du Pape et du Cardinal Mercier), J.-F. Raffaëlli, Vallotton, Villani, Van Dongen. Prix : 3 fr. (Sans majoration).

Les récents événements d'Italie donnent toute leur valeur aux impressions recueillies, en 1916, par M. Ajalbert à Rome, à Naples et sur le front de Carnie.

Ces deux VOYAGES DE GUERRE, *les plus récents ouvrages du dernier élu de l'Académie des Dix, ont un intérêt d'histoire égal à leur attrait littéraire.*

LES « ÉDITIONS BOSSARD » envoient leur catalogue sur demande.

Librairie PAYOT & Cie, Paris, 106, Boulevard Saint-Germain

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

Y...

L'Odyssée d'un transport torpillé..... 4 fr.

Prix Fémina — Vie Heureuse 1917

ANDRÉ FRIBOURG

Croire. Histoire d'un soldat..... 4 fr.

BARUCH HAGANI

Le Sionisme Politique et son fondateur Théodore Herzl (1860-1904)..... 4 fr.

RENÉ PUAUX

Ce fut le beau Voyage..... 4 fr.

LORD ERNEST-W. HAMILTON

Les Sept Premières Divisions Anglaises. Récit détaillé de leurs combats autour de Mons et d'Ypres..... 4 fr.

CAPITAINE Z...

L'Armée de 1917..... 4 fr.

* * *

L'Imposture par l'Image. Recueil de gravures falsifiées et calomnieuses publiées par la presse illustrée austro-allemande pendant la guerre..... 4 fr.

N. P. COMNÈNE

Notes sur la Guerre Roumaine (1916-1917). Préfaces de M. Albert Thomas et de M. Maurice Muret..... 4 fr.

* * *

Les " Dangers mortels " de la Révolution Russe..... 4 fr.

Lettres d'un vieil Américain à un Français, traduites de l'anglais par J.-L. Duplan. Préface de Lysis..... 4 fr.

RODIN

—

Ce nom est la synthèse parfaite de tout un demi-siècle de vie et d'art. Comme il restera, les générations futures, si elles parviennent à le justement définir, pourront se faire une idée juste aussi de ce que furent et valurent ces cinquante années de grand désir et d'agitation à la fois morne et forcenée, de par instinct fatalement contrarié ou dépravé, de tyrannie scientifique et d'histrionisme démocratique, de mensonge social, de diminution nationale, de recours idolâtrique à la nature dans la méconnaissance des principes certains, et où pourtant devaient triompher en définitive, mais occultement d'abord, les certitudes méconnues, — ces cinquante années qui précédèrent la guerre, — ces cinquante années de regret et de désir !

On s'étonnera peut-être que le nom d'un simple artiste puisse acquérir tant de signification et je pense que l'artiste lui-même n'en conviendrait pas volontiers ; il ne manquerait pas de démêler tout ce que comporte de dangers un tel rôle et qu'il faut, pour le remplir exactement, autant de qualités négatives que de positives. En effet.

Et, ce que je vais écrire, je ne l'ai jamais dit à Rodin, je me serais bien gardé de le lui dire. Le devoir du critique n'est pas de troubler les artistes en leur montran telle acception de leur œuvre qu'ils n'avaient pas désirée, pas même prévue et qui n'est pas pour les réjouir, attestant chez eux la marque fatale des tares du temps ou je ne sais quelle personnelle infirmité morale. Le devoir est seulement d'aider les artistes à décupler les vertus qu'ils possè-

dent. C'est ce que j'ai fait avec Rodin, comme avec tous les artistes que j'ai aimés. Pourtant, je ne lui mentais pas: il savait bien que, dans la même heure où je le défendais, je défendais aussi Gauguin. Je ne lui reprochais pas que certains dons lui fissent défaut, mais, ces dons, je les admirais librement chez un autre. Et il suffisait que le nom de Gauguin ne fût pas prononcé, devant moi, par Rodin, ni celui de Rodin par Gauguin...

Tant que l'artiste est là, c'est, dans une pensée de grandissement général, lui d'abord qu'il faut servir, et, même justes, les critiques seraient fausses qui pourraient le gêner dans la réalisation de son œuvre. Mais quand cette œuvre est accomplie, quand c'est d'un mort qu'on parle, il n'y a plus de précautions à prendre si l'œuvre est durable. On n'adule, par pitié, que ces morts fragiles, tangents à l'histoire un bref instant et qui veut s'effacer...

Rodin peut supporter la vérité toute et nous la lui devons tout de suite.

§

On me pardonnera et ces généralités, et ces personnalités ; je ne pouvais guère m'en dispenser. En se souvenant que j'ai ardemment travaillé pour la gloire de Rodin, le lecteur s'étonnerait qu'au lieu de m'arrêter seulement à ce qu'il y a d'admirable chez le grand statuaire, j'indique aussi, fermement, ce qu'il y a de périssable et même, à titre d'exemple et de direction, de funeste, si je n'avais pris les précautions qui précèdent. — Il faut toujours parler pour les vivants : pour eux en lui, quand l'artiste est là, pour eux devant lui, après.

I. — L'HOMME

Il n'y a pas, à proprement parler, de biographie à faire, de Rodin. Il n'y en a pas du moins à notre date où tant de témoins intéressés invoqueraient contre nous de plus ou moins respectables convenances si nous entreprenions d'analyser les crises d'âme que subit l'artiste, — et qui constituent pourtant ce qu'il y a de plus intéressant et d'essentiel dans sa véritable histoire, — ces crises contradictoires de sensualisme effréné et de rigoureux mysticisme. Et, sans doute, les censeurs auraient raison. Je ne suis pour les indiscrétions ni de cloître ni d'alcôve. Les œuvres d'un artiste suffisent à jalonner les éta-

pes de sa vie et elles en constituent les événements essentiels. Celles de Rodin nous feraient, d'ailleurs volontiers, sur sa vie intérieure, sur ses instincts et même sur sa vie passionnelle, des confidences autrement profondes et plus troublantes que des confessions directes. Mais, pour les mêmes raisons plus haut alléguées, nous ne saurions, donc, considérer ces œuvres de ce point de vue et, d'autre part, n'allons-nous pas les retrouver tout à l'heure pour les étudier, sommairement, du point de vue artistique ?

De l'homme (1), c'est le visage et surtout la physionomie que nous voudrions noter, et le caractère.

Les traits de Rodin ont été popularisés par des centaines d'artistes et des milliers de photographes. Depuis la jeune, timide, triste et souffrante figure peinte par Legros, jusqu'à cette sorte de démonstrative identification de l'artiste avec son art que Bourdelle a si hardiment tentée, en passant par le Moïse faunesque de Mlle Camille Claudel, — on composerait une très intéressante suite d'images du maître, et cette collection iconographique trouverait tout naturellement sa place à l'hôtel Biron.

Mais entre tous ces portraits il en est un qui s'est impérieusement installé au premier plan de la mémoire et qu'on ne peut pas n'y pas retrouver dès qu'on pense à Rodin : la merveilleuse lithographie de Carrière. Le peintre professait pour le sculpteur une admiration passionnée. Il eût été difficile, pourtant, de trouver deux tempéraments et deux caractères plus différents l'un de l'autre que ce sensualiste pur et ce grand idéaliste, ce sculpteur de la volupté et ce peintre de la tendresse. Ils se rejoignaient techniquement par le même goût du solide et de l'ininterrompu, par le même sens de la construction forte, et Rodin lui aussi a témoigné souvent de sa prédilection pour l'art de Carrière : « Carrière aussi est un sculpteur ! » disait-il. Il est incontestable que les deux artistes ont eu l'un sur l'autre une influence réelle, et si l'un des deux fut l'obligé de l'autre, ce n'est certainement pas le peintre. — Mais nous rencontrons de nouveau le nom de Carrière, au cours de cette étude, inévitablement ; revenons à l'effigie de Rodin qu'il nous a laissée.

(1) On aura trouvé dans le précédent n° du *Mercure*, aux Echos, de sommaires et suffisantes indications sur les épisodes principaux de la vie de Rodin.

Une forme un peu massive et trapue, mais qui s'allonge, en quelque sorte, dans une aspiration si profonde que tout l'être en est comme soulevé, grandi : Rodin tient une statuette qu'il contemple, qu'il admire, et c'est elle qu'il aspire et respire. Le moyen de signifier mieux l'extraordinaire intensité, la prépondérance absolue de la vie des sens ? C'est par eux, exclusivement, que Rodin est en relation avec le monde. L'admiration chez lui se traduit par un acte physique, c'est la logique de sa nature qui l'exige. Et que de fois, en effet, ne l'avons-nous pas vu caresser et « renifler » les fragments antiques qui composaient sa collection ? Carrière était un observateur infaillible et l'enthousiasme chez lui ne paralysait pas la clairvoyance. Il montre bien le Rodin vrai : ce nez, d'abord, monumental, d'une seule venue et qui rejoint d'un trait d'union immédiat la vie extérieure au cerveau ; ce cerveau, sûrement abrité par le mur étroit et droit du front ; et puis, la barbe, abondante, douce, longue, flottante, neigeuse, voluptueuse, qui caresse le visage dans le vent et atténue de son cadre ouaté la netteté un peu rude des traits... Ce portrait, œuvre d'artiste et de psychologue. — La bouche, cachée à demi par la barbe et les moustaches, se voyait peu, chez Rodin ; elle ne se révélait guère que dans le rire, qui, naturellement, la déformait : un rire puissant et grimaçant. Et les yeux se défendaient. Leur regard bleu clair se fixait comme une pointe sur celui de l'interlocuteur ; on avait l'impression d'une flèche d'azur nettement décochée, et tout à coup s'éteignait le ciel d'où était tombée la flèche : d'épaisses paupières se fermaient sur les globes bleus, comme des volets sur les fenêtres d'une maison éclairée. Un instant, le maître demeurait silencieux, il méditait sur ce qu'il venait de voir et d'entendre, et, défiant, préférait dissimuler le travail d'assimilation et d'élimination auquel il était en train de se livrer ; et, de nouveau tout à coup, une flèche encore, accompagnée de quelques paroles nettes et définitives. Cette mimique était surtout rituellement observée dans les relations d'affaires. Cela sentait l'homm longtemps éprouvé et qui se reprochait d'avoir, dans sa jeunesse, répondu souvent trop vite ; on ne l'y prendrait plus.

Il restait indélébilement marqué par les épreuves qui, après avoir désolé sa jeunesse, l'avaient poursuivi jusqu'au sommet de son âge mûr, jusqu'au seuil de sa vieillesse. Qu'un homme

comme lui eût dû perdre plus de la moitié de sa vie à la gagner, il ne pardonnait pas cela au destin, — tout ce temps volé, stérile, et cette condamnation à entreprendre trop tard et sans guide sa culture générale, études historiques, lectures littéraires... Trop tard : devise de tout artiste, en ce temps, et de tout poète... D'ailleurs, Rodin ne se plaignait pas ; il avait souffert en silence, il ne parlait guère de ces années d'apprentissage si rigoureuses et si prolongées ; à la Belgique, où il avait connu ses pires années de misère, il gardait même un souvenir tendre. Mais, quand un artiste jeune encore se plaignait devant lui des rigueurs du sort, il avait un sourire, dont je me contenterai de dire que c'était — *le sien*.

On a prétendu qu'il manquait de bonté. Façon de parler trop courte et inexpressive. Qu'un homme soit nerveux et impatient, cela ne signifie pas qu'il soit méchant ; celui-ci était également capable des meilleurs mouvements et des autres. Je ne crois pas que l'espèce de son être relevât des catégories de la morale, non plus que de l'intelligence.

Pourtant, un homme s'est rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable, pour découvrir, il y a très peu, que cet artiste de génie « était supérieurement intelligent », et il a fait part de sa trouvaille aux lecteurs du *Temps*. Ne goûtez-vous pas ce trait impertinent de la louange et ce qu'on ose féliciter un très grand artiste de n'être point, en somme, un sot ? — Par malheur, la louange tombe à faux. Ce n'est pas d'intelligence qu'il faut parler, si l'on veut désigner la qualité maîtresse et distinctive de Rodin. Dans la vie, sa très réelle force intuitive et raisonnante était, comme aussi sa sensibilité, troublée et compromise par l'esprit de défiance ; il comprenait mal les hommes et ne savait pas faire jaillir d'eux ce que chacun avait de plus pur ; il dépensait vainement beaucoup de force et de temps à se défendre contre ceux qui l'aimaient et il s'abandonnait aux flatteurs. Sa qualité maîtresse et distinctive, c'était *le sens de la nature*. Tous ses dons se portaient d'eux-mêmes au *summum* de leur puissance dès que ce sens était intéressé. Vraiment, il mettait au service, alors, de ce sens unique « une intelligence supérieure », et un intense amour, et cette force enthousiaste qui fait que l'homme a besoin de se dépasser pour être lui-même. Vraiment, devant la nature, cet artiste donnait à tous ceux qui l'approchaient l'impression

d'un saint prêt à se sacrifier pour la gloire de sa divinité ; — mais, seulement devant la nature ou devant l'interprétation de la nature par l'art.

Il était un sculpteur,

II. — L'ARTISTE

Oui, comme il le disait ce mot, « Nature ! » Et aussi cet autre mot : « Beauté! » ou : « C'est beau ! » (Il prononçait cette dernière syllabe : *bô*, avec un accent grave de dévotion.)

Tous les artistes, sans doute, se reconnaissent à ce trait qu'ils aiment passionnément la nature et qu'ils vouent avec joie leur vie à l'étude de ses lois. Même les idéalistes, qui croient à la légitimité du commandement humain sur elle, n'attendent que d'elle les douceurs infiniment variées de la beauté. Il en est, pourtant, qui pensent que *tout dans la nature n'est pas beau:* ce mot mettait Rodin hors de lui.

— Erreur! disait-il et criait-il, erreur absolue, parole d'ignorant ! Tout dans la nature est beau, d'une absolue beauté ! Il n'y a pas de fleur laide, ni de nuage laid.

Et quand on osait objecter, en alléguant l'opinion d'artistes, — Whistler, par exemple, — qui ne pensaient pas que tous les couchers de soleil fussent beaux, Rodin coupait court en concluant :

— Au fond, il n'y a ni beau ni laid : il y a la nature, qui est faite d'harmonie et de contrastes, de lumière et d'ombre, et qui est immense. Ceux qui prétendent la mesurer ne se mettent pas en état de la comprendre, et les plus beaux esprits du monde sont quelquefois égarés par l'orgueil.

Doctrine simple et forte. Sur ces principes Rodin n'a jamais varié et il les avait mis en œuvre dès la première heure. Ils le conduisaient rationnellement à tâcher d'exprimer la vérité de la nature objectivement étudiée, sans parti pris ni préférence, en s'intéressant uniquement à ce qu'il apercevait de plus caractéristique en elle.

Sa première œuvre remarquable, *L'Homme au nez cassé*, est l'application stricte de la théorie. Au sens courant, — et qui garde peut-être, tout de même, quelque justesse, — l'homme est laid, d'une laideur quelconque et qui est tout à fait inexpressive. Mais l'artiste s'est intéressé à la particularité accidentelle qui caractérise cette figure disgraciée, il l'analyse dans

toute sa vulgaire vérité et il en tire un masque à la fois impersonnel et si vivant qu'on s'attarde à le considérer avec étonnement, comme si le passant quelconque, se détachant de la foule, venait nous dire : Apprenez que je suis beau aussi, parce que je suis.

De même pour les attitudes que pour les visages. De très bonne heure, Rodin se persuada que l'artiste n'a pas le droit d'intervenir pour corriger la vie, pour l'arranger : la beauté d'une attitude, c'est sa vérité. Les combinaisons factices, arbitraires, sont des mensonges et, partant, des laideurs. Il laissait donc les modèles évoluer autour de lui, à l'atelier, librement, les priant seulement de « garder la pose » quand ils trouvaient, d'eux-mêmes, une attitude particulièrement significative.

Par le fait même que l'artiste prétendait la fonder sur de rigides règles, il est possible que cette pratique ne fût qu'à demi bonne. Les règles sont toujours d'hier. Il est probable que Rodin lui-même ne s'y astreignit pas toujours avec la même rigueur.

Mais les professions de foi qu'il a si souvent faites à cet égard n'en ont pas moins une portée qu'on ne peut négliger. Elles sous-entendent toutes et quelques-unes formulent l'irréductible aversion de Rodin par *l'idéal*. Et nous savons bien que ce mot est détestable s'il s'oppose à *réalité*, qu'il n'y a hors du réel ni vie ni beauté, nous savons cela ; mais nous savons aussi que ce mot est nécessaire et vénérable s'il signifie l'emprise de la réalité-esprit sur la réalité-matière, et qu'il n'y a, hors de l'idéal ainsi compris, ni vie noble, ni beauté grande.

Rodin n'acceptait le mot *idéal* en aucun sens. Il voulait que l'artiste vécût dans un agenouillement éternel devant la matière. Et c'est ainsi que lui-même il a vécu, respirant de près la beauté des êtres et des choses et s'efforçant d'en faire de fidèles copies.

C'est ainsi, du moins, qu'il a cru vivre. Au vrai, son idolâtrie de la nature comportait un infini de pensées, et nous avons dit quelle intelligence, quel dévouement il mettait au service de son « sens de la nature ». C'était un amour-passion. Toutes ses facultés y concouraient. Son activité trouvait son emploi total dans ses sensations : il les pensait ; il les élevait, plus ou moins délibérément, jusqu'au symbole.

Car la nature, pour lui, se couronnait elle-même dans le triomphe de la beauté féminine. Il était émouvent de le voir en admiration devant ce qu'il appelait si joliment, avec un accent où l'on sentait que la volupté s'approfondissait de pitié : « Ce marbre fugitif de la femme. »

Ce goût passionné et raisonné du réel fait l'unité solide de toutes les pensées et de toutes les œuvres de Rodin.

Mais au cours de sa longue carrière cette unité se nuance : l'évolution de l'artiste se marque nettement selon certaines phases signalées par certaines œuvres.

En 1877, il apparaît au Salon avec *l'Homme de l'âge d'airain*. C'est une œuvre réaliste essentiellement, mais qui sent encore l'atmosphère de l'atelier, le modèle qui pose. — On cria au moulage sur nature.

En 1882, c'est le *Saint Jean prêchant dans le désert*. Le développement logique de l'artiste s'affirme,la réalité est serrée de plus près toujours. — On cria au moulage sur nature.

Puis c'est, de 1882 à 1897, la série des grandes figures où l'intention décorative se mêle à l'expression réaliste : *Eve*, *le Baiser*, les deux monuments de *Victor Hugo*, la *Femme accroupie*,*Ugolin et ses fils*, et tant d'autres colossales images entre lesquelles surgissent, comme la plus complète expression de la pensée du maître, *les Bourgeois de Calais*.

En 1898, le *Balzac*, commandé au sculpteur par la Société des Gens de lettres, lui était refusé par la même Société. Il y a tout à l'heure vingt ans, de cela. Les curieux se demandent : Que ferait aujourd'hui la dite Société ? Exactement ce qu'elle a fait il y a vingt ans. Les corps constitués sont moralement inamovibles, — et croit-on que l'Institut, en extase officielle devant Rodin depuis deux ans, puisse jamais lui pardonner précisément de l'avoir méprisé et ridiculisé ?

En 1900, à l'Exposition Universelle, Rodin réunissait un énorme ensemble de son œuvre. Le succès moral fut considérable, mais l'opération commerciale faillit tourner au désastre. — Cette date est pourtant celle qui marque la fin des résistances publiques et officielles. Les suffrages français s'ajoutent à ceux de l'étranger. L'artiste entre dans la définitive gloire.

Cette résistance acharnée, si longue, fera l'étonnement de l'avenir. Elle apparaît déjà presque incroyable, surtout quand on songe que « les passions de l'amour » font le sujet des trois quarts de l'œuvre.

Elle s'explique, pourtant.

Le réalisme de Rodin, s'il triomphait, entraînait la faillite de l'Académie et de l'Ecole, — et c'est ce qui s'est produit. Les professeurs devaient donc se défendre, faire corps et bloc contre l'intrus.

L'intrus, d'autre part, se présentait sous les couleurs sombres d'un pessimiste inguérissable et d'un révolté irréconciliable. Il venait de l'Enfer, comme Dante, il célébrait le Mal, comme Baudelaire ; il était inquiétant.

Enfin, la méthode même de sa production décontenançait les meilleures volontés. Après de longues retraites laborieuses il apportait en silence, simplement, le fruit de son travail, sollicitant l'avis de ses pairs et du public; et personne n'était en mesure de la comprendre. On en restait à sa précédente manifestation : entre elle et l'œuvre nouvelle la distance franchie était trop vaste, on condamnait l'effort nouveau au nom de l'ancien effort, qu'on avait récusé jadis, qu'on acceptait maintenant pour justifier les sévérités présentes.

C'est l'histoire de toutes les œuvres importantes de Rodin, depuis l'*Age d'airain*, qui fit scandale, jusqu'au *Balzac*, qui fit émeute.

Un homme d'esprit disait : « Rodin ne devrait jamais montrer ses œuvres que dix ans après qu'on les aurait vues pour la première fois. »

Maintenant que les discussions ont tourné, toutes, en hommages, nous ne pouvons qu'admirer la logique qui présida toujours aux développements de ce grand artiste.

Il est allé de lui-même et tout de suite à la vérité. Mais il a cru d'abord la trouver dans le mouvement. Détrompé de cette erreur, il a compris que l'art statuaire consiste surtout dans le modelé, et cette découverte, qu'on peut dater des *Bourgeois de Calais*, inaugure la plus belle phase de sa carrière.

Nous reviendrons plus loin sur la signification décorative de certains de ses ouvrages, surtout de ces mêmes *Bourgeois* et du *Balzac*. Cette dernière statue est une date dans l'histoire de la sculpture de plein air. Pourquoi Rodin n'a-t-il pas fait dans

ce sens d'autres efforts ? A-t-il été découragé par l'ingratitude du public ? Il est plus probable qu'il a reculé devant le nombre et l'énormité des problèmes que suscitait sa tentative. Il a tourné court. Le *Balzac* reste comme une épave admirable dans l'océan de son œuvre.

III. — SON ŒUVRE

Elle est innombrable, au propre. On en a fait plusieurs nomenclatures ; la plus modeste est très longue et aucune n'est complète ; aucune ne le sera jamais. Rodin lui-même n'en a jamais su le compte. Il avait l'amour de l'ordre et de la classification, mais c'était un amour malheureux et qui lui vint tard ; en sorte qu'un certain nombre d'œuvres datées des premières années de sa production, c'est-à-dire des années difficiles, nous restent inconnues.

Mais nous possédons les principales ; elles suffiraient à rendre compte de l'incessante activité de plusieurs existences.

Je retrouve, dans une page qu'il m'adressait, ce mot, cette plainte si poignante dans sa naïve et maladroite expression :

« Je suis un homme dont la vie n'est pas assez longue pour finir ma pensée. »

Irrésistiblement on songe à Gœthe, dans sa haute vieillesse, déclarant que ses nouvelles pensées lui fourniraient aisément de quoi remplir « plusieurs réalisations de l'existence ».

Certaines des œuvres de Rodin, capitales, marquent, nous l'avons vu, des phases dans son évolution. Il serait rationnel de grouper autour d'elles les autres œuvres ; mais cette méthode comporterait des développements dont nous ne disposons pas, aussi des incursions répétées à travers les « genres », qui risqueraient de produire quelque confusion. — Mieux vaut nous en référer précisément aux genres mêmes, si nous nous proposons ne nous faire une idée exacte de la variété de l'œuvre sans perdre le sentiment de son ensemble.

Les groupes de la *Porte de l'Enfer* s'offrent d'abord au souvenir. Ce sont eux qui signifient le Rodin le plus populaire : le grand imagier de la vie passionnelle. Multitude ! Tous les baisers, tous les enlacements ; corps-à-corps d'amour qui souvent font songer à de meurtrières étreintes ; blandices et luxures ; spasmes... Le sculpteur a tout osé. Et ce chapitre de son œuvre est par excellence celui de l'agitation et, en appa-

rence, du désordre. Mais il faudrait, dans une étude un peu complète, montrer comment s'y marque de la façon la plus saisissante cette évolution que nous venons d'indiquer et qui, de la superstition du mouvement, élève peu à peu l'artiste à la préoccupation capitale du modelé.

Viennent ensuite les grands monuments, le *Claude Lorrain*, le *Bastien Lepage*, la *Création de l'Homme*, le *Président Sarmiento*, en outre de ceux déjà indiqués et de vingt autres, et les grandes figures isolées, comme le *Penseur*, *l'Homme qui marche*...

Enfin, les bustes; par centaines : Hugo, Rochefort, Puvis de Chavannes, Falguière, Jean-Paul Laurens, Dalou, Proust, Geffroy... et M. Clémentel, et Benoît XV.

Et les dessins; par milliers... Et les écrits — livres, entretiens, notes — qui mériteraient d'être étudiés à part.

IV. — SA PLACE DANS L'ART

Il n'est pas impossible de préciser dès maintenant la place d'Auguste Rodin dans l'histoire de l'art français. Mais il faut distinguer entre la valeur en soi de son œuvre et son mérite relatif, ou plutôt entre sa signification devant l'avenir et la mission que, dans le temps, elle conférait à l'artiste.

Ceux qui sont initiés aux péripéties de la lutte perpétuelle qu'il a livrée pour l'art ne peuvent se défendre de saluer en lui un héros. Venu dans un temps de déchéance et de servitude, il a fait le geste d'émancipation que, sans doute, avant lui déjà d'autres avaient indiqué, mais dont lui seul a su faire un geste victorieux. Il s'était levé dans l'ombre, avec ceux de sa génération, et il serait allé comme eux, s'il avait écouté les conseils de l'école, toujours à plus d'ombre, de convention, de mensonge : au lieu de quoi, il se tourna vers la lumière et vers les rares serviteurs qui lui restaient fidèles, un Rude, un Barye, un Carpeaux. Il a repris et l'on devrait dire rectifié leur leçon, et puis, il l'a développée avec une certitude et une énergie extraordinaires. Un héros, oui, et un conquérant, et un sauveur, à ses risques, au prix d'une résistance constante — et, pendant au moins trente années, dans quelles douloureuses conditions matérielles ! — à toutes les hostilités, à tous les mensonges, à toutes les tentations.

N'oublions jamais que Rodin a vraiment libéré l'art sta-

tuaire de la tutelle scolastique et académique. C'est un bienfait dont nous ne lui serons jamais assez reconnaissants, un exploit que nous ne célébrerons jamais assez. Et c'est la mission qui, dans le temps, avait été impartie à l'artiste, certain de sa vision et de ses dons, et selon les limites où il lui était permis d'atteindre et de comprendre la vérité.

Or, le trophée de ce libérateur, de ce conquérant, quel est-il? Un bloc, bronze ou marbre, qui reproduit, avec une fidélité de voyant, tel instant de la vie, tel aspect de la nature : un MORCEAU, signé par le plus puissant des réalistes. L'essentiel y est, sans plus; les saillies expressives, les modelés où l'on sent courir la sève et qui sont soutenus et repoussés de l'intérieur; et, par les divers profils, qui mutuellement se commentent et se complètent, toute la variété de l'être apparaît, fût-il réduit à un fragment.

Cet aspect fragmentaire de beaucoup d'œuvres de Rodin a suscité d'interminables controverses. On s'est demandé, notamment, si l'artiste a le droit de présenter un ouvrage incomplet. Le droit? Nul doute qu'il ne l'ait. Mais s'il en use, il avoue les limites de son désir.

— Les Grecs *ont cassé!* protestait Rodin, pour sa défense.

— Les Grecs, possible ; mais certainement pas les Egyptiens, ni les Romans.

En *cassant*, l'artiste attire arbitrairement l'attention exclusive du spectateur sur telle partie de l'œuvre qu'il lui soumet et déclare que toute son ambition se borne à cette partie, à ce *morceau*.

C'est le cas de Rodin.

L'avenir le célébrera comme le plus prodigieux exécutant de *morceaux* dont s'enorgueillisse l'art moderne.

V. — LA MORALE DE SON EXEMPLE

Et pourtant il rêva toujours d'un art à la fois expressif et décoratif qui, très moderne, s'ajouterait au passé glorieux sans le démentir ni le répéter. Cette *Porte de l'Enfer*, conçue de bonne heure, comme une œuvre d'ensemble, cyclique, centrale, à quoi rapporter tous les développements futurs, atteste le dessein de grouper décorativement, selon des lignes architectoniques, un grand nombre de compositions sculpturales. Et les compositions existent, en effet, et nous avons vu qu'il y en

a d'admirables ; la Porte elle-même, l'œuvre architecturale, n'existe pas, et cette entreprise, entre toutes la plus ambitieuse de Rodin, est une défaite : rien d'architectural dans le « style » de cette Porte, ou pour mieux dire, elle n'a point de style. Pas davantage l'artiste n'a pu obtenir du groupement de ses compositions un effet décoratif : elles s'ajoutent les unes aux autres assez indifféremment, la limite de leur nombre est arbitraire et, si elles se font à peu près équilibre entre elles, il n'y a point là d'effet puissant et rare. Du reste, Rodin, après bien des tâtonnements et des recommencements, avait fini par renoncer à sa Porte ; il l'a montrée une dernière fois à l'Exposition de 1900 et, depuis, il n'en a plus été question.

Dans certaines de ses grandes compositions à la gloire des artistes, — celle de *Claude Gelée*, notamment, — un emploi plus heureux des masses, plus de bonheur et de grandeur dans la distribution des lumières et des ombres montrent chez Rodin un réel sens décoratif ; mais, avouons-le, l'artiste, ici, suit de pures traditions dans la méthode de sa composition ; si nous le cherchons lui-même, c'est toujours dans un *morceau* — merveilleux — que nous le trouvons.

Carrière ne pensait pas qu'il fallût admirer le décorateur, en Rodin, dans ses œuvres précisément décoratives par destination, mais qu'il était partout et dans toutes ses œuvres.

« Il n'a pu collaborer à la cathédrale absente, disait-il ; mais son désir d'humanité le relie aux formes éternelles de la nature. »

Et comme parfois on voit que la terre projette au dehors des formes à demi précisées, suffisamment suggérées, images humaines ou animales, ainsi les corps sculptés par Rodin s'apparentent à ces ébauches statuaires de la terre et aussi à ces lignes des grandes masses naturelles, vallons, plaines, montagnes.

Rodin lui-même aimait à dire qu'il avait appris à sculpter en regardant les arbres et les nuages. Et il abondait dans le sens de Carrière quand, à l'atelier, il montrait aux visiteurs telle œuvre nouvelle — par exemple cette grande femme couchée sur le ventre, aux modelés succincts et puissants, — et que, du doigt désignant tel profil de la figure, il le comparait aux douces plénitudes successives d'une suite de collines s'étageant sur l'horizon ; et justement cette figure était intitulée *la Terre*.

Oserai-je dire que cette intention, si plastique en apparence, revient, en réalité, à je ne sais quoi de singulièrement littéraire? Il est clair que toutes les formes de la nature sont associées entre elles par d'essentielles analogies, très visibles. Si donc il suffit que ces analogies ne soient pas altérées par l'œuvre statuaire pour que cette œuvre soit décorative, il n'y a, parmi les bonnes œuvres statuaires, que des œuvres décoratives, — et cela peut se soutenir. Mais il est bien clair aussi qu'on entend par « grand art décoratif » autre chose que ces rencontres plus ou moins hasardeuses ou calculées, une combinaison, avant tout et essentiellement, des lignes sculpturales et des lignes architecturales (pour ne point considérer ici, puisque nous parlons d'un statuaire, la décoration picturale). Et c'est bien ainsi que Rodin lui-même l'a conçu, sans parvenir à l'atteindre. Sculpteur, il n'était pas le Maître d'Œuvre. Et, même, se représente-t-on aisément la collaboration de ce sculpteur avec l'architecte? Ces compositions frémissantes se fussent-elles contenues dans les lignes monumentales? Eussent-elles soutenu le mur? Y eussent-elles tenu? La Renaissance italienne nous montre quelques tentatives de cet ordre, qui restent non avenues, décorativement, et gardent seulement l'intérêt de belles figures expressives.

Il y avait là une difficulté foncière dont, tout le premier, Rodin se rendait compte. Il rêva de la conjurer en trouvant un principe de décoration dans l'agitation même de son art : en concluant un accord entre cette agitation et celle du plus troublé des éléments humains, — la Foule. Le monument qui lui manquait, ce serait elle! Et comme ses lignes mouvantes et changeantes allaient d'elles-mêmes faire une vivante harmonie avec cet art, le sien, expressif et tourmenté! Du même coup, le style nouveau et éternel s'imposait : elle serait toujours là, l'humaine cathédrale en perpétuel mouvement, frôlant au passage les figures sculptées et variant à l'infini sur le thème de leur geste.

Les Bourgeois de Calais procèdent de cette pensée. Rodin avait désiré que ces figures ne fussent point groupées : d'un pas plus ou moins lent ou rapide, selon l'âge, le courage et tous les motifs qui peuvent conseiller à l'homme de retarder le sacrifice ou d'en finir au plus vite, elles devaient traverser la place à quelque distance les uns des autres ; le plus âgé des

Bourgeois conduisait le cortège, d'une marche qu'on sent saccadée, mais ferme, debout de toute sa stature ; et le plus jeune venait le dernier, esquissant un geste de regret tendre et tournant la tête vers là-bas où ne l'attendra plus et déjà le pleure celle qu'il aime. La foule, passant, pour les dévisager, entre ces statues, aurait vraiment réalisé le vœu de Rodin, s'impressionnant de leur geste, le répétant sans le vouloir et le grandissant. Au lieu de quoi, la municipalité calaisienne a congrument réuni sur un socle commun les cinq figures, qui perdent ainsi leur plus précieuse signification.

De même — beaucoup plus tard — quant à l'intention et tout autrement pour la réalisation : le *Balzac*. Lui-même, celui-là, un créateur de foules, il s'affrontait et s'apparentait naturellement aux foules. Il était une force, une volonté, qu'exprimait à merveille un bloc élémentaire — c'est-à-dire une figure très achevée, puis, ramenée à ses modelés essentiels...

Nous ne revenons aux *Bourgeois* et au *Balzac* que pour en dégager l'acception décorative : cette acception, contentons-nous de l'indiquer, comme un sublime pis-aller dans la détresse d'un art destiné à l'expression statique et détourné de son but par la crise de dynamisme à laquelle le condamne, en l'abandonnant à lui-même, l'architecture atteinte dans sa vie par le mal de la Renaissance. Rodin, qui disait : « On ne devrait parler de sculpture qu'en fonction d'architecture », a pourtant bien dû se résigner au divorce des deux arts. Il a cherché le remède dans l'exagération du mal et, quoiqu'il sût très bien que « la sculpture, ce n'est point le mouvement », il a consenti à un art agité, excessif, — tout en contemplant avec des yeux pleins d'adoration jalouse les calmes miracles de l'art gothique et surtout de l'art roman. Il se consolait en savourant les jouissances de sa maîtrise dans un art borné, — mais, malgré ses bornes dans l'étendu, infini en ses profondeurs, — d'attente, mais, tel quel, providentiel et qui apostrophe avec une loquence quasi surhumaine celui qui est nécessaire, celui qui doit reprendre l'effort interrompu où il est et poursuivre la grande tâche, celui qui doit venir.

En somme et au fond : admirons chez Rodin les cas exceptionnels d'*une humanité supérieure en ses parties inférieures*,

d'un génie tout entier concentré dans les éléments physiques du composé humain, doué d'une intelligence puissante, mais qu'il mettait à leur exclusif service et qui se trouvait ainsi par eux limité dans son étendue ; un génie sensoriel, un génie aptère. La sensibilité ou la sentimentalité, enfin la vie du cœur, se laisse rarement surprendre : c'est là que l'aile manque. Et c'est par là qu'il correspond merveilleusement, comme on le disait dès la première de ces pages, à son époque : matérialiste.

Cette correspondance comporte ou constitue une mission encore, une mission humaine, qui s'ajoute à la mission artistique dont nous parlions tout à l'heure et qui l'explique en la dépassant. — Ce n'est pas médire de l'artiste que montrer chez lui les traces du temps qui fut le sien. Il est bien clair que ce temps a été opprimé par la « nature » sous ses espèces matérielles. Il a subi, puis accepté, puis célébré cette tyrannie, empruntant pour la justifier aux sciences « naturelles » d'irréfutables arguments. Si toutefois ces arguments pouvaient occuper la raison, ils ne satisfaisaient pas le cœur; on le fit taire et c'est alors que la « sentimentalité » tomba en discrédit et, du même coup, le bonheur, ou du moins la foi en la possibilité d'une solution heureuse au problème de la destinée — et le même temps n'est-il pas en proie au pire pessimisme? Pessimisme sublime chez Baudelaire ou misérable chez Zola, poétique chez Flaubert ou scientifique chez Renan, pessimisme partout. On est écrasé sous le poids des faits, des chiffres, des lois, — seules réalités qu'on admette, les sentiments ayant été relégués avec les « choses mortes », la religion, la patrie. Cet état de la conscience occidentale est aggravé par toutes sortes de causes sociales et historiques qu'on ne peut même énumérer ici, mais dont la plus immédiate et peut-être la plus opérante est la défaite de la France en 1870. C'est l'idéalisme même qui a été atteint avec elle, c'est le régime de la brutalité raisonnée qui a été instauré avec le triomphe allemand.

Cependant trois impulsions concordantes agitaient secrètement l'âme des générations à demi sacrifiées qui subissaient ce régime : un regret inavoué des « choses mortes », un désir incompressible de redécouvrir quelque point de départ ferme et stable d'où entreprendre à nouveau la conquête de la vie,

enfin le pur, l'immortel instinct qui nous contraint à chercher le bonheur, si persuadés que nous puissions être de son néant. Une sourde et impuissante protestation contre l'athéisme, l'internationalisme et le pessimisme saluait les premiers jours du xx^e^ siècle : nous entendons aujourd'hui retentir ses échos, formidablement, dans les bruits de cette guerre où tant de choses mortes ressuscitent. Des poètes et des artistes avaient dès longtemps annoncé cette résurrection : combien y a-t-il que Verlaine chantait la foi française? Combien, que Carrière écrivait ces mots d'une si pénétrante intuition : « Restituons à ce mot si beau, *Sentimentalité*, toute sa haute et heureuse signification »?

Il n'est pas dans la destinée de Rodin de participer à ce réveil de la pensée idéaliste. Sa nature lui interdit toute réaction directe contre les fatalités de son temps. Il le déteste, mais il en est. Il ressent plus profondément que personne ce triple mal du regret, du désir et de l'instinct dont tous ses contemporains autour de lui souffrent, mais il n'y sait point de remède. Entre la sympathie fatale et comme physique qui le rive à son temps et la haine qu'il lui a vouée, l'accord, un problématique et précaire accord se fait par le pessimisme qu'il partage avec lui et qu'il pratique de tout son génie, de tout son art. Souvenez-vous de son *Penseur* et du sens réel de cette figure : car, tout le monde le sait, initialement Rodin n'avait pas conféré à cette statue ce sens; c'était, au sommet de la porte de l'Enfer, Adam regardant les enfants de sa joie et de sa faute entrer pour jamais dans la Cité Dolente. (Il est même assez comique que cette figure du désespoir ait été appelée à garder le seuil du temple que consacre aux grands hommes la patrie reconnaissante)... Souvenez-vous de l'*Eve* : la source animée de la vie, la mère des hommes est l'incarnation de la douleur et de l'épouvante. Mais ce sont toutes ses œuvres qu'il faudrait confesser ici : n'est-il pas le grand modeleur des martyrs et des damnés de l'amour? Quand il a songé aux poètes, n'a-t-il pas choisi entre tous celui de l'*Enfer* et celui des *Fleurs du Mal*? Et sans doute la douleur est une noble et féconde inspiratrice, — moins noble que la Sérénité pourtant, mais notez bien que Rodin ne se contente presque jamais de la pure et simple douleur, qu'il lui fait presque toujours comme un cortège, invisible et sensible à la fois, de toutes les

férocités de la sensualité. Il y a, là, une transposition secrète, peut-être secrète pour l'artiste lui-même, mais que la postérité ne pourra méconnaître. Cette invocation si fréquente et si pressante à la sensualité ne trahit pas seulement une préoccupation capitale chez l'artiste, c'est plus et c'est autre chose; c'est sa façon à lui d'exprimer, par le détour à peine d'un symbole très immédiat, cette passion qui est la torture et le rachat du XIX^e^ siècle (comme Ernest Hello l'a noté si magnifiquement) : le Désir. Cette passion des âmes, Rodin, selon sa nature, l'exprime physiquement, corporellement, sensuellement, et il la justifie par l'instinctif appel au bonheur, et il la purifie par la douleur où s'affirme son foncier pessimisme.

Un réaliste ne pouvait pas plus; peu s'en faut même qu'il ne se dépasse en s'élevant à cette constatation du triomphe éternel de la douleur : on sent ici que le statuaire a rencontré dans son chemin Dante et Baudelaire. Peut-être est-ce l'un d'eux qui lui a révélé cette mission humaine qui, disions-nous, s'ajoute à sa mission artistique et que nous essaierons de définir.

Dans les strictes bornes de son rôle d'artiste, Rodin, et c'est l'arabesque de son évolution, résiste aux mensonges académiques et les dissipe, rappelle ses contemporains au souci du réel et restaure le culte de la nature. Pratiquement, en se soumettant lui-même à ces lois, il réalise l'œuvre immense que nous avons à peine prétendu indiquer et qui est une vivante description de la vie.

Théoriquement, il va plus loin. Au delà de l'esthétique qu'il prêche d'exemple, il en aperçoit et en loue une autre, celle d'un autre temps, plus calme que celui-ci, en possession de certitudes dont celui-ci est privé, soit qu'elles aient péri, soit qu'il les ait désapprises. Or, cet art roman ou gothique, qu'il déclare égal à celui des Grecs en leurs plus beaux instant, serait-ce, avec les différences seulement ou plutôt les nuances qu'expliqueraient les dates, l'art même que cherche Rodin ? Non. La statuaire du Moyen-Age est décorative, spirituelle et chaste, et ces trois vertus, présentes à la composition, ne désertent pas à l'heure de l'exécution. Rodin le sait, et qu'il y faut cette architecture dont le secret ne lui a pas été révélé.

« Rodin n'a pu collaborer à la cathédrale absente... »

Il n'a pas pu davantage la continuer ou la recréer, et il sait

aussi que l'œuvre grande et nécessaire est telle, celle-là et non pas une autre,— et il écrit les *Cathédrales de France* comme le prophète conduit son peuple au bord de la terre promise où lui-même n'entrera pas. Cet art moderne dont il a, pour son compte, lentement et péniblement remonté la pente, — et c'était sa mission artistique, — Rodin le conduit jusqu'aux cimes où la vérité grande et simple luit, — et c'est sa mission humaine : car, pour s'éclairer au flot de cette lumière, il faut une autre humanité que celle dont il fut le témoin, et il s'incline d'avance devant ceux qui viendront, qu'il appelle, qu'il adjure d'accroître la gloire de la vie et dont il n'est, dit-il, que l'indigne précurseur.

Admirons cette attitude, comprenons-la, et à celui qui eut la magnanimité de la prendre ne demandons pas davantage : encore une fois, il ne pouvait pas plus. On lui reproche de n'avoir pas rallié la jeunesse, de n'avoir pas usé de son crédit universel pour la défendre d'elle-même et du public, pour la diriger. — Ce réaliste était un réalisateur : point d'âme de chef sans une forte part d'idéalisme (fondé, bien entendu, sur un profond « sens des réalités », comme on jargonne aujourd'hui). Bien que sa parole fût, parfois, singulièrement lumineuse, il ne pouvait compter sur elle : il ne savait guère expliquer, il ne s'avait que travailler. Ajoutez cette altération de caractère — plus haut notée — qu'il gardait de ses trop pénible débuts, et qui le rendait parfois amer et malveillant. Ce défaut de douceur rebutait tôt ou tard les jeunes gens que l'admiration amenait à lui. C'est pourquoi il n'a point fait d'élèves, à proprement parler, et il en voulait précisément à ces élèves, qu'il n'avait point faits : « Il s'en vont dès qu'ils croient savoir quelque chose, disait-il, c'est pourquoi ils ne sauront jamais rien. »

Mais sa fonction, son devoir n'était pas d'un éducateur : c'était uniquement la fonction d'un exécutant. Il ne pouvait donner au monde pour tout enseignement que son œuvre elle-même. Et c'est ce qu'il a fait. Certainement, il a obéi à cette haute pensée en désirant qu'un musée de son œuvre fût institué dans Paris. L'ensemble de cette œuvre agitée et voluptueuse s'offrira aux étudiants nouveaux comme un concert d'aveux et d'avertissements : Exaltation de l'âme sensible aux dépens peut-être de l'esprit, cris de joie achevés en clameurs de dé-

tresse, gestes furieux, fous, tragiques, tourmentés et damnés, ou torpides de mourante langueur; et les visages des vivants avec toute leur vie, avec tout le caractère de leurs fatalités; et ces compositions plus vastes dédiées à de grands morts, — ce ne sont là sans doute que des *morceaux*, mais il en est de parfaits : où il voudra le jeune artiste pourra trouver là un point de départ et, d'abord, un modèle.

Car, d'un certain point de vue, ne peut-on pas dire que, le *morceau*, c'est tout? Parfait, il évoque la composition grandiose où il serait *à sa place*. — Carrière disait : « Qui apporte la vérité sur un point l'apporte sur tous les points », — et cela est bien certain, puisqu'il n'y a qu'une seule lumière, une seule matière, une seule humanité, une seule substance. Ce qui est vrai de la partie est nécessairement vrai du tout — en principe. Mais, tout de même, c'est seulement par des transpositions d'un maniement délicat, par des analogies d'une pratique laborieuse qu'on parvient à connaître le *tout* dont on ne possède qu'un *morceau*...

Rodin nous laisse le souvenir éblouissant du seul homme de nos jours qui ait réellement connu la gloire.

CHARLES MORICE.

L'HEURE DES COSAQUES

—

Quelle sera la situation en Russie à l'heure où paraîtront ces lignes ? Je l'ignore. Les événements marchent si vite que les revues ne peuvent prétendre à l'actualité. Les journaux eux-mêmes publient parfois des articles qui, depuis quelques heures, ont déjà cessé de correspondre à la situation.

Au moment où j'écris, l'anarchie semble prendre possession de la Russie. Les maximalistes sont victorieux à la fois à Pétrograd et à Moscou. On sait qu'ils sont incapables d'établir un gouvernement stable, et, sauf quelques illuminés, ils le savent eux-mêmes. Les nouvelles paraissent indiquer, d'ailleurs, que leur victoire n'est pas due à leur force, même locale et momentanée, mais plutôt à un étrange consentement de leurs adversaires, à cet esprit de compromis qui a été la méthode constante de Kerensky dans ses rapports avec eux. Mais ils ne représentent à peu près rien en Russie. Et si amorphe que soit ce grand peuple russe, si fataliste qu'on le suppose, soit par tempérament, soit par l'hébétude où l'a plongé l'odieuse oppression tsariste, il ne paraît pas possible qu'il se soumette au gouvernement des maximalistes,qui ne disposent d'aucune force réelle, qui n'ont pas de racines dans le pays, et qui ne peuvent offrir au peuple aucun espoir de soulagement à sa détresse profonde. Car toute vie économique s'arrête. Les communications sont presque partout suspendues. On ne peut plus penser au lendemain. C'est la vie du jour même qui est en péril. Et il est clair que l'on ne peut pas compter sur les vainqueurs de Pétrograd et de Moscou pour ramener des conditions économiques à peu près normales dans le pays. Au surplus, ils s'en rendent compte, et ils ont déclaré que

toutes les parties de la Russie sont libres de s'organiser comme elles l'entendront, et de proclamer, chacune, son indépendance, si elles veulent. Ils tiennent Pétrograd et Moscou : cela leur suffit. De là, ils peuvent parler au monde, et formuler une politique internationale. Rien d'autre ne les intéresse. Ils ajoutent, il est vrai, que les terres seront données aux paysans. C'est par cet appât qu'ils espèrent conserver, malgré tout, un lien avec le peuple russe, une influence sur lui. Mais il aurait fallu, pour donner quelque valeur à cette promesse, faire sentir une action bienfaisante par d'autres réformes, pénétrer la vie russe. Au lieu de cela, ils sont loin. Leur existence n'est connue que par les journaux, et, en bien des endroits, seulement par les nouvelles orales. Elle ne se constate pas sur place. Quel cas peut-on faire d'une promesse dans ces conditions? Ce que l'on constate, sur place, c'est que la machine administrative et la vie économique se détraquent de plus en plus, et que tous les liens se relâchent. Les maximalistes, là-bas, à Pétrograd? Que sont-ils, et qu'avons-nous à faire avec eux? De plus en plus, ils doivent apparaître ce qu'ils sont, en réalité : un corps étranger au peuple russe, sans force, insignifiant par le nombre de ses membres. Seulement, ce corps étranger détient le titre de « gouvernement ».

Et quand il y a un gouvernement de cette sorte, c'est l'anarchie. Puisque l'organe central de la vie publique russe est défaillant, et que cependant, par faiblesse de volonté, on n'a pas su le renverser et le remplacer, il va nécessairement s'installer des gouvernements locaux. C'est presque une tradition dans l'histoire de la révolution russe. On a vu Kronstadt, qui s'est déclarée république indépendante. Nous l'avons su, à cause de l'importance marine de l'endroit, et parce qu'il est voisin de Pétrograd. Mais d'autres encore se sont formées, notamment en Ukraine, parfois avec une population de dix ou vingt mille habitants. Déjà, en 1905, on avait vu la république beaucoup plus considérable de Gourie, dans le Caucase, durer près de six mois. Si de tels phénomènes se généralisaient, ce serait la décomposition complète de l'Etat russe. Il y a, en Russie, une tendance à la dissolution. Cela s'explique par les dimensions même de l'empire russe, dont le tsarisme conquérant faisait l'unité. Cela s'explique par la diversité des peuples juxtaposés dans ce trop vaste Etat, où il n'y a pas de

sentiment national commun, à la manière de ce que l'on vit en France, pendant la révolution. Cela s'explique, même si l'on considère seulement les populations russiennes de l'empire, parce qu'elles sont trop peu instruites, disséminées sur un trop grand territoire, et sans traditions politiques communes en dehors du tsarisme détesté. La réaction contre la politique tsarienne d'expansion indéfinie a fait adopter la formule : pas d'annexions, qui aurait été très belle, s'il n'avait pas existé en Galicie une population petite-russienne, c'est-à-dire russe, qu'il fallait rattacher à la Russie. Pour traverser dans les meilleures conditions possibles une période critique de révolution compliquée par la guerre, il a manqué à la Russie à la fois un sentiment national assez fort, et un sens politique suffisant. La masse russe a été inerte. Elle n'a pas compris la politique menée en son nom à Pétrograd. Elle l'a subie. Son inexpérience ne lui a pas permis de combattre les maximalistes, ni de retenir les minimalistes sur la voie des concessions indéfinies. Mais les maximalistes victorieux ne possèdent aucun pouvoir réel, parce que la masse russe demeure inerte après leur victoire, comme avant. L'anarchie est, pour cette masse, le seul moyen qui lui reste de refuser son consentement au gouvernement maximaliste. — Que, pour un bon nombre de léninistes, et particulièrement pour ceux qui sont les agents conscients de l'Allemagne, cette anarchie ait été précisément le but de leur action, c'est probable, mais c'est une autre question, qui n'importe pas ici.

Il est intéressant de noter que dans ce prodigieux désarroi de la Russie, on ne voit pas trace d'un revirement d'opinion en faveur du tsarisme. Des hommes ou des groupes ont bien été accusés de menées réactionnaires : Gourko, Goutchkov, Kornilov, les cadets. Mais c'était là pure polémique. La proclamation de la république a été accueillie sans aucune résistance ou protestation. Nul courant d'opinion n'existe, qui favorise le retour au passé. Il y a, naturellement, des agents du tsarisme. Mais ils sont obligés de n'agir que dans l'ombre et l'une de leurs méthodes a été précisément de pousser aux mesures les plus révolutionnaires. On sait qu'un certain nombre de membres de l'ancienne police politique, l'Okhrana, sont entrés au Soviet de Pétrograd, et jusque dans son comité exécutif, et qu'ils étaient nombreux, à l'origine, dans la rédac-

tion de la *Pravda*, l'organe maximaliste. Et dans l'armée, on a vu les généraux les plus monarchistes encourager l'application la plus radicale des règles nouvelles, destructives de toute discipline. Car il est clair que le tsarisme a perdu tout appui dans le peuple, et qu'il est bien fini — pour le moment. Ses partisans ne pourraient espérer le rétablir qu'après une longue démonstration par le fait, que la Russie est incapable de s'organiser. Ainsi les maximalistes travaillent merveilleusement à la fois pour le tsar et pour le Kaiser.

Le tsar était le signe visible de l'union des peuples de Russie. Faut-il donc croire que, lui parti, cette union doit cesser ? Il est certain qu'elle ne peut être complète, et qu'elle doit prendre des formes nouvelles. Le premier gouvernement provisoire de la révolution, celui du prince Lvov, gouvernement « bourgeois », a proclamé le droit à l'indépendance complète de la Pologne unie, et le droit de la Finlande à une autonomie qui équivaut presque à l'indépendance. Il a reconnu également les droits nationaux des autres allogènes compris dans le territoire de l'Etat russe, et s'il avait duré, il aurait été conduit à préciser ses concessions, et peut-être, en quelques cas, à les étendre. Lorsque l'on parle de la possibilité de maintenir l'union des peuples de Russie dans l'avenir, c'est donc d'une Russie réduite qu'il s'agit, réduite au moins par la restauration de la Pologne et la mise à part de la Finlande, et peut-être encore par la sécession d'autres territoires, comme la Lithuanie, par exemple. Mais faut-il rcoire que, même dans la Russie ainsi diminuée, l'union ne pourra pas être rétablie, et qu'il n'y ait pas d'autre solution que l'anarchie prolongée et la restauration des tsars, l'une préparant l'autre ?

§

Sans élections régulières, auxquelles il ne sera évidemment pas possible de procéder avant longtemps, le peuple russe n'a aucun moyen de faire prévaloir son opinion, parce qu'il est un peuple de paysans dispersés sur un immense territoire. Il a bien le moyen de la faire connaître, mais seulement à l'usage de ceux qui voudraient sincèrement la rechercher dans les votes émis par les délégués de communes et de coopératives paysannes réunis par districts ou par gouvernements. Mais ces réunions ne sont pourvues ni d'une autorité légale, ni d'une puissance d'action, et il est clair qu'elles ne peuvent pas se concer-

ter pour constituer aucune espèce de pouvoir. Les coopératives peuvent seulement obtenir un certain nombre de sièges dans tout « Préparlement » que l'on se proposerait de former. Mais les institutions de ce genre sont bien démonétisées par le sans-gêne avec lequel les Soviets les ont accaparées. Elles étaient, en Russie, le moyen normal d'instituer un contrôle du gouvernement, en attendant la Constituante, mais ce moyen, contrairement à toute sincérité démocratique, a été exploité par les Soviets dans l'intérêt immédiat de leur puissance et contre l'intérêt de la révolution. Dans un pays où les ouvriers soumis au contrôle de l'inspection des fabriques représentent environ 1,4 o/o de la population, et où les paysans sont la quasi totalité du peuple, il était insensé de remettre le pouvoir effectif à des assemblées où l'élément ouvrier était prédominant. Cela eût été absurde, même si les élections n'avaient pas été truquées. Kerensky essaya vainement de reprendre de l'autorité en composant sur d'autres bases la conférence de Moscou. La guerre civile devenait fatale. Il ne pouvait plus la prévenir que par un coup de force, qui était déjà un minimum de guerre civile, et qu'il n'osa pas. Sans le large concours des paysans, rien de solide ne peut être fondé. La place qui leur revient doit leur être donnée. Ils ont déjà, dans une grande partie de la Russie, une habitude suffisante de délibérer et de nommer des délégués, et ils sont moins soumis que les ouvriers des villes à l'influence de toutes sortes de propagandes. Malheureusement, l'initiative ne peut pas venir d'eux-mêmes. Ils ne sont pas organisés pour cela, et les conditions de leur vie ne s'y prêtent pas. Il faut que d'autres prennent l'initiative, et leur fassent leur place, qu'ils sont capables de tenir, mais non de prendre. Par là, ces autres, quels qu'ils soient, prouveraient qu'ils sont des démocrates sincères.

§

La solution normale était la réunion de la Constituante. Son élection avait été fixée au 25 novembre, et c'est bien ce qui a déterminé la date du coup d'Etat maximaliste. La Constituante, une fois élue dans des conditions à peu près régulières, aurait singulièrement réduit l'action des extrémistes. Quelle que fût sa composition, elle aurait été le fondement unique et inébranlable de tout pouvoir. Son autorité aurait été incontestée. La majorité aurait décidé. Le gouvernement émané d'elle au-

rait eu une force considérable. Les partisans de Lénine seraient devenus ou des factieux évidents, ou une minorité minime et impuissante, dont il n'y aurait plus guère eu lieu de tenir compte. Devant la légitimité certaine du pouvoir populaire général, ils auraient été obligés de s'effacer. La Russie aurait pu enfin commencer à se réorganiser. Or, c'était ce qu'ils voulaient éviter avant tout. C'est contre la Constituante qu'ils ont fait leur mouvement. Ils ont réussi. Même si les élections ont lieu dans un assez grand nombre de circonscriptions, il est peu probable qu'elles seront générales, et elles se produiront dans des conditions telles que l'assemblée qui en sortira, si elle se réunit, ne jouira pas de l'autorité décisive qu'il eût fallu pour l'établissement d'un régime légal devant lequel tout le monde est obligé de s'incliner. Après le Soviet de Pétrograd, le Congrès des Soviets de toute la Russie, la réunion du Soviet et du Congrès des paysans, la consultation nationale de Moscou, la conférence démocratique et le Préparlement, on aura peut-être une assemblée de plus, sous le nom de Constituante, mais son rôle sera limité, parce qu'elle ne sera pas vraiment représentative, et ainsi elle sera analogue à toutes les précédentes. Ce n'est pas d'elle, ou pas principalement d'elle que l'on peut espérer la création d'un gouvernement stable, qui ramène une vie normale en Russie.

Quelles sont donc les forces existantes en Russie, en cet instant de la victoire maximaliste, qui sont en mesure d'agir et de restaurer un gouvernement central effectif? Il y a les socialistes « défensistes », il y a Kerensky et Kornilov, il y a la Douma, dissoute, les cadets, l'union des villes et les zemstvos, il y a Kaledine et les cosaques.

Les partis socialistes sont très divisés. Il y a les social-démocrates et les socialistes révolutionnaires, sans compter le Bund et les travaillistes, et les partis socialistes particuliers à des nationalités non russes. De plus, chacun des partis est divisé en extrémistes, qui sont les léninistes de toutes nuances, en modérés qui voudraient la conclusion rapide d'une paix de compromis, mais générale et pas à tout prix, et en défensistes qui veulent la guerre jusqu'à la victoire. Ceux que j'appelle ici les modérés ont fait constamment, consciemment ou non, le jeu de Lénine par leurs concessions, depuis le premier jour de la révolution. Leurs idées sont flottantes. Il en est, parmi

eux, que l'on a peine à distinguer des partisans de Lénine, et qui sont presque défaitistes, comme Tchernov, et d'autres qui sont très voisins des défensistes, comme Tseretselli. En réalité ils vont presque d'un extrême à l'autre, ils se déchirent l'un l'autre, quand ils n'appartiennent pas nominalement au même parti, et ils ont la prétention de conserver entre eux une sorte d'union, sous prétexte qu'ils portent tous l'étiquette commune de socialistes. Ils affirment ainsi l'identité des contradictoires. Cette confusion néfaste doit cesser. Elle a trop nui à la révolution. Elle a beaucoup déconsidéré les Soviets, dont le prestige, d'abord immense, est tombé. Elle a beaucoup déconsidéré les partis socialistes. L'esprit de concession est condamné. Il faut que les modérés choisissent, et qu'ils aillent les uns, s'ils veulent, rejoindre les léninistes, et les autres, accepter la direction des plus fermes défensistes. Il faut que la coupure se fasse, et que les maximalistes, avec tous ceux qui veulent pratiquer une politique de concessions et d'entente avec eux soient décidément traités en ennemis de la révolution. Il faut que se forme, contre eux et contre la réaction, le ministère de coalition que Kerensky avait voulu.

Essayer d'un gouvernement de coalition soi-disant à gauche, où entreraient des maximalistes ou des amis des maximalistes, serait un grave danger. Ce serait sauver leur parti au moment où il va s'effondrer. Il faudrait subir ses conditions, et ce serait prolonger à la fois l'anarchie et la guerre. Et contre un tel gouvernement de gauche, il serait inévitable que se dresse et prenne force un gouvernement de droite, républicain d'intention, d'abord, mais qui, par la lutte même, pourrait être entraîné plus à droite qu'il ne le voudrait. Ce serait la guerre civile prolongée, — et entre quels partis ? Les socialistes, d'un côté, ne seraient plus que la couverture du léninisme, et les républicains bourgeois, de l'autre, ne seraient que la couverture du tsarisme. Et pendant que l'on se battrait, la Russie démembrée deviendrait la vassale de l'Allemagne.

Le salut de la Russie est dans l'intransigeance à l'égard des extrémistes. Si une telle intransigeance avait été pratiquée dès le début, elle n'aurait éliminé de la coalition désirable que les maximalistes proprement dits. Aujourd'hui, les éléments socialistes qu'il conviendrait d'en exclure sont devenus beaucoup plus nombreux. Il en est toujours ainsi. Ce que, par

esprit de parti, on n'a pas eu le courage de faire à un moment donné, devient beaucoup plus difficile et pénible plus tard, quand la nécessité en devient instante. Mais si l'on recule encore devant la difficulté de rompre d'une manière absolue avec la politique de concession aux maximalistes, les faits que nous voyons se dérouler aujourd'hui ne sont que le commencement de ce qui paraissait invraisemblable : une période d'histoire plus sombre que l'ère du tsarisme. Et comme les partis socialistes, en ce cas, porteraient justement la responsabilté des malheurs du pays, on peut penser que leur autorité en serait, pour longtemps, gravement atteinte.

Il y a cependant des socialistes qui n'ont jamais été contaminés à aucun degré par le léninisme. Je citerai Plekhanov et son groupe, dont il a donné le nom à son journal, *Edinstvo* (l'Unité). Il est impossible de trouver affirmations plus nettes que dans ce journal sur la responsabilité des empires centraux et de la sozial-démokratie allemande, sur le besoin d'une paix durable par le programme des alliés, et sur la nécessité de la victoire par les armes. On peut citer aussi Catherine Brechkovskaia, la « grand-mère de la révolution », avec son journal *Volia Naroda*. Très patriote, elle est, elle aussi, très résolument pour la guerre jusqu'à la victoire. Malheureusement, il n'existe aucune donnée qui permette de se rendre compte de l'importance de ces groupes. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'ils ont été considérés comme à peu près négligeables lorsqu'il s'est agi de composer des ministères. Cela ne prouve pas qu'ils n'ont pas eu des partisans très nombreux parmi les membres des partis socialistes, tellement la représentation des partis a été truquée. Mais ce qui, dans l'opinion, paraît constituer le gros des forces socialistes, ce sont les social-démocrates et les socialistes révolutionnaires minimalistes, qui sont intermédiaires entre les pacifistes à tout prix et les jusqu'auboutistes. C'est dans ce gros que la coupure doit se faire, et, à la condition que la coupure soit nette et l'intransigeance absolue à l'égard du maximalisme, il serait naturellement désirable que de ce gros des forces socialistes la plus grande partie optât pour le bon côté. Ceci aurait dû être, et pourrait être encore, en quelque mesure, l'œuvre de Kerensky.

L'autorité morale de Kerensky a été immense. Il semble qu'il aurait pu faire tout plier devant lui, s'il avait voulu. Mais il ne

savait pas vouloir. Sa méthode était de persuader, de proposer. Il n'imposait jamais rien, surtout par la force. S'il désirait mettre Plekhanov au ministère, il suffisait que le Soviet s'y opposât, et il n'insistait pas. Lenine, soi-disant poursuivi, menacé d'être arrêté, ne paraît pas s'être donné beaucoup de peine pour se cacher, et ne craignait pas de se montrer. Kerensky négociait perpétuellement, son existence gouvernementale s'est passée toute entière en pourparlers, qui ont abouti à des compromis de plus en plus favorables à ses adversaires, si bien que ceux-ci ont été, finalement, en mesure d'exiger, à Tsarskoié-Selo, une véritable capitulation, et alors, il s'est dérobé par la fuite. Par cet esprit de compromis, il a été l'agent inespéré du succès maximaliste. Aujourd'hui, son prestige est sans doute bien amoindri. Que pourra-t-il faire, s'il reparaît? Il faudra qu'il se présente en homme nouveau, qu'il rompe plus nettement avec les extrémistes francs ou déguisés, et qu'il reprenne sous des formes nouvelles son rôle de conciliateur entre les socialistes « défensistes » et les partis bourgeois démocrates, surtout les cadets. Il peut encore apparaître comme un trait d'union naturel. Représente-t-il encore une force suffisante pour que ces divers éléments soient encore disposés à se rallier autour de lui? Et s'il réussit à les persuader dans les négociations qu'il a probablement déjà entamées, sur quelle force matérielle peut-il compter, puisqu'il s'agit maintenant de vaincre dans une guerre civile déclarée? Sur ce point, une nouvelle a été donnée, qui paraît confirmée. Kornilov, de la petite ville du gouvernement de Mohilev où il était gardé, aurait enfin réussi à s'échapper, annonce-t-on, et se serait réconcilié avec Kerensky. Toutefois Kerensky, qui ne semble plus pouvoir compter sur la force socialiste, ne paraît pas davantage en mesure de s'appuyer sur la force militaire. S'il peut encore jouer un rôle d'intermédiaire, il semble bien qu'au moins l'initiative lui a décidément échappé.

§

Kornilov, fils d'un cosaque et d'une sarte (race turque de la région de Tachkent), est un officier qui n'a jamais pu s'acclimater à la vie des villes et a fait sa carrière à la tête de ses troupes, dans la guerre russo-japonaise et la guerre actuelle. Fait prisonnier, il est devenu populaire par son évasion de Hongrie. Il passe pour très brave, très juste, mais sévère et

brutal. Patriote, il n'avait jamais joué aucun rôle politique lorsqu'il fut jugé partisan assez sûr de la révolution pour qu'on lui confiât le poste de gouverneur de Pétrograd, c'est-à-dire chef des régiments révolutionnaires dont le Soviet déclarait vouloir ne jamais se séparer (*Izvestia*, n° 22, du 23 mars/5 avril). On sait que, depuis, Kornilov, devenu généralissime, s'est proclamé dictateur le 10 septembre, et a fait mine de marcher contre Kerensky, qui le destituait aussitôt. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à se rendre, sans coup férir. Le détail de cette histoire est mal connu. L'acte de Kornilov est dû certainement au désespoir d'un patriote indigné de voir que le Soviet de Pétrograd menait la Russie aux abîmes, et sans doute aussi à des malentendus survenus entre lui et Kerensky. Une quinzaine auparavant, à la seconde séance de la « consultation de l'Etat », connue sous le nom de conférence de Moscou, il avait prononcé, ou plutôt lu un grand discours qu'il serait intéressant de reproduire tout entier, car il renseigne sur la situation des armées russes. I y dit, en nommant les victimes, les officiers russes tués par leurs troupes, « meurtres accomplis dans une atmosphère de cauchemar, avec une inconscience absolue, et une crapulerie dégoûtante ». (On sait que l'ivrognerie a reparu depuis la révolution.) Et il montre où en est le ravitaillement :

D'après les données exactes dont je dispose, notre réseau de chemins de fer est actuellement dans un tel état qu'au mois de novembre il ne sera plus possible d'amener tout ce qui est nécessaire à l'armée. L'armée restera sans communications. Je ne veux pas indiquer les conséquences d'une telle situation.

Voici où en est aujourd'hui le front sud-ouest, alors que, par sa position locale, il devrait être le mieux fourni. Je viens de recevoir du commandant en chef de ce front sud-ouest le télégramme suivant : « Sur le front, on manque de farine. Dans les magasins de base, il n'y en a pas du tout. L'envoi des comités d'approvisionnement est insignifiant. Dans toutes les usines de biscuits le travail est arrêté. Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, les réserves de biscuits sont utilisées pour le ravitaillement des garnisons de l'arrière. Mais il n'y en a pas pour longtemps. Il y a deux semaines, on fut obligé d'avoir recours à l'exploitation des moyens locaux dans le rayon des régiments. Aujourd'hui, afin de sauver la situation et d'éviter les révoltes de la faim, le chef du ravitaillement du front sud-ouest a ordonné d'organiser à Kiev des commissions

de garnison, qui, sous la direction des comités provinciaux, ont pouvoir pour régler les questions d'approvisionnement à l'arrière, au besoin par des réquisitions. Mais l'intervention du gouvernement est indispensable, car le front ne peut pas vivre ainsi.»

Kornilov parle ensuite de la baisse du ravitaillement en munitions. Par comparaison avec la période octobre 1916-janvier 1917, qui a immédiatement précédé la révolution, la production des canons a baissé de 60 o/o, celle des munitions, tout autant, et celle des services d'aviation, de 80 o/o.

Ce discours, prononcé sans art, d'une voix saccadée, sur un ton de commandement, fut écouté au milieu d'un silence de mort, et produisit un grand effet sur l'assemblée. Il est, peut-être, surtout remarquable par la complète absence de considérations politiques, sauf dans le passage où sont dénoncées les formules « jetées sans responsabilité », qui ont créé une « atmosphère de suicide ». Patriote, Kornilov, nécessairement, réprouve les menées maximalistes. Hors cela, son discours est bien le rapport présenté par un chef à l'autorité supérieure, et l'ancien généralissime paraît bien un type de « soldat loyal, mais brutal ».

On peut regretter que l'association Kornilov-Kerensky n'ait pas pu se réaliser pour une action énergique. Réunis ils auraient été forts. Séparés, ils ont été tous deux impuissants, en sorte que le discours dont je viens de donner un passage a surtout un intérêt historique. Il offre aussi, malheureusement, cet intérêt trop actuel, qu'il nous décrit la situation matérielle et morale des troupes russes. Le tableau n'est pas chargé. Kornilov a l'esprit précis et le tempérament optimiste. Comment l'armée russe pourrait-elle être en meilleur état, d'ailleurs, après des mois d'encouragements à l'indiscipline, de retour à l'alcoolisme, et de propagande défaitiste ? Les excellentes dispositions qui étaient générales dans les armées russes au lendemain de la révolution, au mois de mars, ont été peu à peu remplacées, dans la plupart des corps, par l'oubli de toute pensée collective et généreuse, l'ennui, et le chacun pour soi. Vers la fin de la troisième année de guerre, on ne peut que s'étonner qu'une pareille propagande, activement menée parmi des paysans russes ignorants et assurés de l'impunité, n'ait pas produit des résultats encore plus funestes. Raisonnablement, on devait s'attendre à une complète débandade, et il a

fallu, pour l'empêcher, l'intervention mystérieuse d'une idée confuse, que Kornilov a très bien exprimée, en disant : Le pays veut vivre.

§

La volonté collective de la masse amorphe ne suffit pas pour cela. Est-ce la Douma dissoute qui va reprendre de l'autorité? C'est difficile à croire. Elle s'est laissé mettre de côté trop facilement. C'est donc qu'elle n'avait pas de prestige, ou, ce qui revient pratiquement au même, qu'elle n'avait pas confiance en son autorité. Est-ce le parti cadet qui va prendre le pouvoir? Il a constamment joué, depuis 1905, un rôle politique de premier plan, et n'a jamais cessé, malgré des variations d'attitude, d'être un parti d'opposition contre le gouvernement tsariste. Mais c'est un parti « bourgeois », sans racine profonde dans le peuple russe. S'il s'agissait de remplacer un ministère par un ministère, on pourrait très bien concevoir que les cadets succèdent aux gouvernements minimalistes ou de coalition de Kerensky, et peut-être seraient-ils bien accueillis par l'opinion. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Un pouvoir nouveau doit être créé de toutes pièces, et cette création n'est possible qu'avec le consentement général et progressif de la masse, qui reconnaîtrait de nouveau l'autorité des fonctionnaires et reprendrait les relations normales d'échange actuellement suspendues. Or, il est bien certain que le parti cadet ne jouit pas, dans la masse du peuple russe, d'un prestige suffisant. L'initiative de la rénovation russe ne peut pas revenir aux cadets. Ce n'est pas leur étiquette qui ralliera l'adhésion populaire. Ils s'en rendent compte, puisqu'ils ne cherchent pas à se mettre en avant, du moins au premier plan. On peut être certain qu'ils se concertent et ne restent pas inactifs. C'est seulement à un pouvoir établi avec leur aide peut-être, mais en dehors d'eux, qu'ils pourront s'appuyer pour gouverner la Russie, comme ils en ont l'ambition.

A ce pouvoir, une fois établi, et pour son établissement même, ils peuvent prêter un concours efficace. Les cadets, en effet, ne peuvent guère être soupçonnés de vouloir trahir la république. Leurs projets agraires les ont montrés depuis longtemps disposés à des réformes profondes, qui dépassent de beaucoup ce que l'on pourrait appeler de larges conces-

sions. Il est donc difficile, malgré la composition du parti, de le traiter en parti d'aristocrates et de grands propriétaires. D'autre part, et d'une manière plus positive, les cadets apportent l'esprit d'organisation et l'habitude de diriger des administrations. Les zemstvos et l'union des villes sont distincts d'eux, et ne dépendent pas d'eux, mais ont constitué peu à peu toute une bureaucratie indépendante qui se rattache au parti cadet à la fois par des liens historiques et des liens personnels: liens historiques, parce que les zemstvos étaient, avant la révolution de 1905, le centre de la résistance libérale contre le tsarisme, et qu'ils ont ainsi donné naissance au parti cadet; liens personnels, parce que les cadets ont continué à jouer un rôle important dans un grand nombre de zemstvos, ainsi que, depuis, dans l'union des villes. Or, la compétence de ces organismes s'est singulièrement étendue, et particulièrement depuis la guerre. Aux questions de voirie, d'assistance, d'enseignement primaire, et aux questions agricoles qui les occupaient déjà, ils ont ajouté des œuvres de guerre. Ils ont été chargés, en partie, du ravitaillement et même des fabrications de guerre. Tout un personnel s'est ainsi formé, par l'intermédiaire duquel les cadets et les partis libéraux sont en contact avec la vie populaire et peuvent contribuer à la réorganiser. Un pouvoir régulier, en voie de se constituer, peut difficilement se passer d'eux, et ils apporteront à un tel pouvoir une force considérable.

Cependant, ce pouvoir ne pourrait se laisser accaparer par eux, sous peine de devenir un gouvernement de parti, et de commettre la faute même qui fut commise par le Soviet. La tendance du Soviet était d'exclure les partis « bourgeois », ou, si l'on jugeait la collaboration nécessaire, d'exclure précisément les cadets, bien qu'ils fussent le plus à gauche, parce qu'ils étaient le parti le plus fortement constitué. Il faut espérer que les cadets ne se montreraient pas aussi exclusifs, et que les fractions patriotes des minimalistes seraient largement représentées dans le gouvernement de coalition qui serait désirable, en attendant la Constituante.

Mais on n'en est pas là, puisqu'il faudrait d'abord un pouvoir, dont l'autorité fût reconnue, et que ce pouvoir ne peut venir actuellement, ni du Soviet, ni d'aucun parti. Où ce pouvoir peut-il être cherché?

§

Il reste seulement Kalédine et les Cosaques. Kalédine... un général !... Et les cosaques !...

Kalédine, c'est un homme. Pour la masse populaire russe, dont l'éducation politique est à faire, on conçoit qu'une personne investie d'un pouvoir, cela lui va, elle peut le comprendre. Elle ne comprend pas un parti. Elle avait plus ou moins bien compris le Soviet, parce que c'était le peuple lui-même. Mais un homme, c'est bien plus clair. C'est un tsar révolutionnaire, remplaçant le tsar autocrate. Et, de plus, c'est un général. Cela n'est pas pour choquer les idées du paysan russe. Il y a un proverbe russe qui dit : « Celui qui tient le bâton est caporal »,c'est-à-dire chef. C'est bien d'un chef que l'on sent le besoin à l'heure actuelle.C'est parce que l'on voulait un caporal que l'on a fait Kerensky dictateur.Mais comme il n'a pas su se servir du bâton, il a été lâché. C'est le tour de Kalédine.

La révolution russe aboutissant à une dictature militaire, ce serait un résultat pénible à observer de la politique des socialistes russes. Et de plus, c'est le hetman des cosaques. Pour les révolutionnaires russes, ceci est une aggravation singulière. Car les cosaques étaient les soutiens du trône. C'est à eux que l'on avait recours pour sévir contre le peuple. C'es eux que l'on chargeait des besognes odieuses, quand on voulait répandre la terreur. Ils étaient les représentants du militarisme le plus complet, on pourrait dire du militarisme absolu, puisqu'ils étaient soldats de métier, et puisqu'ils formaient un peuple, tout entier voué à ce métier. Comment imaginer combinaison plus étrange que le pacifisme du Soviet poussant à la dictature un hetman de cosaques ?

Malgré tout, voyons de plus près ce que cela signifie.

L'homme, d'abord. Kalédine a aussi prononcé un discours, après Kornilov, à la conférence de Moscou. Un vif mouvement d'attention l'accueillit, et il fut écouté sur tous les bancs dans un grand silence, tout le temps qu'il parla lentement,en scandant ses paroles :

Ayant écouté la communication du gouvernement provisoire sur la situation pénible de l'Etat russe, les Cosaques, dans la personne des représentants de toutes les douze cosaqueries, Don, Kouban, Terek, Orenburg, Yaïtsk, Astrakhan, Sibériens, Amour, Zabaïkal,

Semiretchensk, Yenisseï, Oussouri, se placent sur le terrain national et gouvernemental, signalent avec une profonde douleur la prépondérance dans notre politique intérieure des intérêts particularistes des classes et des partis sur les intérêts généraux, et acclament la décision prise par le gouvernement provisoire de se libérer enfin, dans l'œuvre du gouvernement et de l'organisation de l'Etat, de la pression des partis et des organisations de classe, qui ont contribué, pour leur part, à mener le pays au bord de l'abîme. (*Applaudissements à droite.*)

Les Cosaques, qui n'ont jamais connu le servage, toujours libres et indépendants, qui ont toujours joui d'une large autonomie, qui ont réalisé dans leur milieu l'égalité et la fraternité, n'ont pas été enivrés par la liberté. L'ayant reçue de nouveau, ayant repris ce qui leur avait été enlevé par les tsars, les Cosaques, forts du sens commun, pénétrés de principes de gouvernement sains, ont reçu la liberté avec dignité, et ils l'ont immédiatement mise en pratique, en créant, dès les premiers jours de la révolution, des gouvernements démocratiques régionaux élus, qui réunissent l'ordre et la liberté.

(*Un silence, — puis l'orateur continue en scandant davantage ses mots :*)

Les cosaques sont fiers de pouvoir dire que leurs régiments n'ont pas compté de déserteurs, et qu'ils ont maintenu leur forte organisation. Et par cette forte et libre organisation, ils défendent et continueront à défendre la patrie malheureuse et la liberté. Serviteurs fidèles du nouveau régime, ayant donné leur sang pour l'ordre, pour sauver la patrie et l'armée, rejetant avec dédain les suggestions des provocateurs et les accusations de réaction et de contre-révolution, les Cosaques déclarent qu'en ces moments de danger mortel pour la patrie, quand de nombreux régiments se sont couverts de honte et ont oublié la Russie, ils n'abandonneront pas leur mission historique : servir la patrie les armes à la main sur les champs de bataille, ainsi qu'à l'intérieur pour la lutte contre la trahison. (*Applaudissements unanimes.*)

En même temps, les Cosaques soulignent le fait que l'accusation de contre-révolution leur a été jetée (*l'orateur se tourne vers les bancs des social-démocrates*) précisément lorsqu'ils venaient de sauver le gouvernement révolutionnaire. Appelés, en effet, par les ministres socialistes le 3 (16) juillet, ils sont sortis (1) résolument, comme toujours, les armes à la main, pour défendre l'Etat contre l'anarchie et la trahison. (*Applaudissements unanimes.*)

Ne comprenant pas l'esprit révolutionnaire dans le sens de la fraternisation avec les ennemis, ni dans le sens de l'abandon des postes

(1) Il s'agissait de défendre le gouvernement provisoire contre la première tentative de coup de force des maximalistes.

confiés, de la désobéissance aux ordres donnés, de la présentation au gouvernement d'exigences impossibles à satisfaire, de la dilapidation criminelle des richesses nationales, ni dans le sens du défaut de garantie pour la personne et les biens des citoyens, ou d'une atteinte brutale à la liberté de la parole, de la presse et des réunions, les Cosaques rejettent le reproche d'être des contre-révolutionnaires.

Les Cosaques ne connaissent ni la lâcheté, ni la traîtrise, et ils essayent de constituer de véritables garanties de liberté et d'ordre. Ils signalent avec une très grande tristesse la décomposition de l'organisme du peuple, décomposition à l'arrière et sur le front, la ruine de la discipline dans les armées, et la carence de toute autorité dans les provinces, une provocation criminelle à la haine entre les classes, un laisser-aller qui permet la dilapidation de la fortune publique, un relâchement général, au centre et dans les provinces, qui abolit toute responsabilité. Ils signalent les tendances centrifuges des groupes et des nationalités, une baisse menaçante de la productivité du travail, la désorganisation des finances, de l'industrie et des transports. Et les Cosaques appellent toutes les forces vives du pays à l'unification, au travail et au sacrifice, afin de sauver la patrie et de fortifier le régime démocratique républicain. (*Applaudissements frénétiques sur tous les bancs.*)

Avec la conviction profonde qu'en ces jours mortellement dangereux pour l'existence de la patrie, il faut consentir tous les sacrifices, les Cosaques estiment que, pour la conservation de la patrie, il est indispensable, avant tout, de mener la guerre jusqu'à une fin victorieuse dans une complète union avec nos alliés. (*Très vifs applaudissements au centre et à droite, auxquels se joignent, à gauche, ceux de Catherine Brechkovskaia*).

A cette condition fondamentale doit être soumise toute la vie du pays, et, par conséquent, toute l'activité du gouvernement provisoire. C'est à cette condition seulement que le gouvernement provisoire obtiendra l'appui total des Cosaques. Les défaitistes ne doivent pas avoir place dans le gouvernement. (*Applaudissements à droite, sifflets à gauche, Tchernov baisse la tête.*)

Pour sauver la patrie, nous indiquons les moyens suivants :

1° L'armée doit rester étrangère à la politique. Interdiction des meetings [de soldats] avec leurs luttes de partis et leurs discussions;

2° Tous les soviets et comités doivent être interdits (*Cris : C'est de la contre-révolution !*) à l'armée comme à l'arrière, excepté les comités de régiments, de compagnies, de sotnias et de batteries, avec une limitation rigoureuse de leurs droits et de leurs devoirs aux questions de l'ordre économique;

3° La déclaration des droits du soldat (1) doit être révisée, et com-

(1) Cette déclaration fut votée par le Soviet dans sa séance du 26 mars, ce qui

plétée par une déclaration de leurs devoirs. (*Applaudissements à droite et cris d'indignation à gauche.*)

4° La discipline dans l'armée doit être relevée et renforcée par les mesures les plus énergiques ;

5° L'arrière et le front forment un tout unique, qui garantit la combativité de l'armée, et toutes les mesures indispensables pour renforcer la discipline sur le front doivent être appliquées à l'arrière ;

6° Les droits disciplinaires des chefs de corps doivent être rétablis ;

7° Aux chefs de l'armée doit être restituée une autorité complète ;

8° A l'heure menaçante où nous subissons sur le front de terribles épreuves, où la désorganisation entraîne la ruine politique et économique, le pays ne peut être sauvé du désastre final que par un pouvoir vraiment ferme, qui sera entre les mains de personnes expérimentées et habiles, de personnes qui ne sont pas liées par des programmes étroits de partis, qui sont affranchies de la nécessité de regarder à chaque pas des comités et Soviets de toute sorte, et qui se rendent clairement compte que le service du pouvoir souverain gouvernemental est la volonté du peuple tout entier, et non la volonté de partis et de groupes séparés ;

9° Le pouvoir doit être unique, au centre comme dans les provinces. Il faut mettre fin immédiatement à la dissémination du pouvoir entre les comités centraux et locaux, et par les Soviets. (*Protestations à gauche.*)

10° La Russie doit être une. A toutes les tendances séparatistes, il faut mettre un frein sans tarder.

Dans le domaine de l'économie de l'Etat, il est indispensable :

a) De maintenir une économie des plus sévères dans tous les domaines de la vie de l'Etat. Appliquer jusqu'au bout cette économie selon un plan rigoureux, impitoyablement suivi. Mettre immédiatement en rapport les prix des produits agricoles et des produits de l'industrie.

b) Rendre normaux les salaires ouvriers et les bénéfices des fabricants.

c) Commencer tout de suite l'étude d'un projet de loi sur le service du travail, prendre des mesures efficaces et sévères pour mettre fin à la ruine de l'industrie agricole, qui souffre grandement de l'action arbitraire tant de particuliers que de toute espèce de comités, d'où résulte une rupture de l'état normal dans la propriété foncière et les rapports de fermages.

Pour conclure, nous ne pouvons pas ne pas parler du plus grand

ne lui conférait pas de valeur légale. Elle fut cependant appliquée à peu près partout, et contresignée plus tard, 24 mai, par Kerensky aussitôt qu'il eut été nommé ministre de la guerre (18 mai).

événement qui concerne l'Etat. Le peuple russe tout entier a l'espoir d'obtenir enfin pour notre pauvre patrie des bases solides pour une nouvelle vie gouvernementale. Nous parlons de la Constituante. Nous exigeons que, dans tout le travail de préparation, et pendant les élections mêmes à la Constituante, le gouvernement prenne toutes les mesures pour que la régularité et la sincérité des élections soient garanties sur toute l'étendue de la terre russe.

Nous estimons que l'endroit où siègera la Constituante doit être Moscou, qui convient par sa signification historique et par sa position centrale, ainsi que dans l'intérêt du travail paisible de la Constituante.

Nous faisons appel, enfin, au gouvernement provisoire, pour que dans la dure lutte que la Russie mène pour son existence, le gouvernement utilise le peuple entier de la Russie, et les forces vives de toutes les classes de la population, pour que le personnel gouvernemental se soumette à la nécessité de donner à la Russie, en ces jours néfastes, tout ce que notre patrie peut fournir d'énergie : talents, honnêteté, amour de la patrie et dévouement à ses intérêts. Le temps des mots est passé. La patience du peuple s'épuise. Il faut accomplir la grande œuvre du sauvetage de la patrie.

Ce discours a produit, paraît-il, une grande sensation, et des « mouvements en sens divers ».

C'est qu'il y avait là tout un programme, et la révélation d'un homme qui paraissait capable d'assumer la charge du gouvernement. Sans doute, il s'était montré très préoccupé de stricte discipline militaire, et c'était le seul point où il fût entré dans le détail. Mais il n'avait pas donné pour cela l'impression d'être un « militariste » forcené, car il était d'accord avec les généraux dont le loyalisme à l'égard de la révolution était le plus notoire. Alexeiev, qui devait bientôt se ranger du côté de Kerensky contre Kornilov, avait parlé dans le même sens. Tout le monde reconnaissait que les mesures blâmées par Kaledine, et sur lesquelles il demandait de revenir, avaient désorganisé l'armée, et favorisé sa profonde démoralisation : c'était aussi l'avis d'un révolutionnaire authentique, comme Savinkov. Ce n'était pas la partie importante et originale de son discours.

Il avait parlé en conservateur, — mais en conservateur de la révolution, et nullement en réactionnaire. L'idée de l'ordre, de la bonne administration de l'Etat, devaient apparaître d'autant plus essentielles que l'on commençait à souffrir

du gaspillage et de l'anarchie, et à prévoir la décomposition où la Russie est en train de tomber. L'idée de l'unité de l'Etat, qui fut si forte au temps de la révolution française, et qui a été, en général, si peu comprise par les socialistes russes, a été vigoureusement mise en valeur par Kaledine. Et l'idée de l'union nationale, c'est-à-dire d'une politique suivie, en temps de crise, dans l'intérêt général de l'Etat, au-dessus des partis, a été une idée admise par la plupart des socialistes, en Angleterre et en France. Tout cela constituait les lignes essentielles d'une politique bien définie, et nécessaire.

De plus, Kaledine associait cette politique à la nécessité de mener vigoureusement la guerre. Sur sa conception de ce que doit être la paix, il est muet, et c'est une lacune grave. Il ne dit même pas pourquoi il veut que la Russie se batte. C'est pour lui une donnée du problème politique : il faut se battre, c'est ainsi. Tout le reste s'en suit. Tout le reste n'est que moyens d'adapter le pays à la nécessité de se battre. Il n'examine ni le passé, ni l'avenir. Homme d'action pratique, il se contente de concevoir avec clarté les principes directeurs de la politique du moment. Il propose un programme politique bon pour le temps qui reste à courir jusqu'à la réunion de la Constituante, et il regarderait évidemment comme incorrect de se substituer à elle par des anticipations.

Mais il donne bien l'impression d'un homme loyal envers la révolution, et sincèrement démocrate. Il est impossible de demander une adhésion au nouveau régime républicain plus nette que la sienne. Pourquoi faut-il qu'il soit général, et cosaque ?

Il est très cosaque. Il présente ses idées comme celles des Cosaques, et semble vouloir s'effacer derrière eux. Il est fier d'être cosaque, et prétend moins être leur chef que leur représentant. Ceci est curieux, et montre un instinct démocratique, plutôt que hiérarchique ou militariste. Or, son idée maîtresse — ou celle qu'il prête aux Cosaques — est celle de l'Etat : ordre, unité, sentiment national. C'est visiblement par suite de la grande idée qu'il se fait de l'Etat qu'il est même prêt, dans l'ordre économique, à lui conférer des pouvoirs considérables. Les Russes, en général, et les socialistes russes, en particulier, paraissent assez indifférents à l'Etat. Faut-il donc croire que les Cosaques feraient exception, et s'intéresseraient

pour ce représentant abstrait de la collectivité? Faut-il croire que leur loyalisme bien connu aurait été un loyalisme envers la Russie — qui se trouvait être, jusqu'ici, tsariste — plutôt qu'un loyalisme personnel envers le tsar?

Kaledine avait raison de rappeler que les Cosaques n'ont pas connu le servage. Il aurait même pu ajouter que leurs traditions historiques étaient, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, une autonomie étendue et une organisation démocratique. Les communautés cosaques, établies dans le sud de la Russie, étaient alors, en effet, le rempart de l'Etat russe et de l'Etat polonais contre les Turcs et les Tartares. Leur utilité, ainsi que la forme de la lutte, obligeaient les tsars à leur laisser une grande indépendance. Les membres de chaque communauté étaient égaux entre eux, et les autorités étaient nommées par l'élection, pour un temps limité, et pouvaient même être destituées avant la fin de leur mandat. Ceci était le régime intérieur et habituel du temps de paix. Par contre, les Cosaques étaient habitués, pour chaque campagne, à subir l'autorité despotique du chef élu, qui devait seulement, au retour, rendre compte de ses actes à l'armée. On a dit souvent, avec raison, que la démocratie ne réside pas essentiellement dans les institutions, mais bien plutôt dans un état d'esprit. Cet état d'esprit, pendant longtemps, s'est trouvé entretenu chez les Cosaques parce que leurs communautés ont été formées en partie, au début, par les mécontents du régime russe, et ont été continuellement grossies, plus tard, par l'arrivée de nouveaux mécontents. C'est ce qui explique aussi que les Cosaques, défenseurs de la Russie au dehors, sont aussi intervenus plus d'une fois dans ses affaires intérieures. Les tsars, naturellement, empiétèrent progressivement sur l'autonomie des communautés cosaques. Les plus occidentales disparurent complètement. Les autres perdirent l'usage de leurs assemblées communales et cantonales. Vers la fin du XVIII^e^ siècle, on ne pouvait plus parler de l'indépendance de ces communautés guerrières. Celles qui avaient le plus longtemps résisté aux empiétements du pouvoir tsariste étaient celles de l'Oural et de Kouban.

On conçoit que, de ces tradit ions, les Cosaques peuvent avoir conservé obscurément, d'une part, quelque esprit d'indépendance, et, d'autre part, une certaine notion de l'Etat,

considéré comme un tout organique à la protection duquel ils étaient préposés.

Mais c'est là le passé. Aujourd'hui, les Cosaques sont rattachés à l'administration générale de la guerre. Seulement, ils y occupent une place à part, et leur régime est resté tout à fait spécial. Chaque cosaquerie, ou communauté militaire cosaque, a son administration particulière. Le territoire de chaque communauté est divisé en *stanitzas*, ou cantons. C'est la stanitza qui forme l'unité principale. La terre y est en quantité suffisante pour faire des cosaques des paysans cultivateurs aisés, parfois même presque riches. Dans le Kouban, par exemple, où le sol est d'une exceptionnelle fécondité, la stanitza possède environ 12 hectares de terre par adulte au-dessus de dix-sept ans, dont les deux tiers en terre arable. Dans l'Oural, où la terre est médiocre, l'étendue correspondant à chaque individu dépasse cent hectares. En échange des avantages économiques qui leur ont été ainsi assurés, les Cosaques doivent à l'Etat le service militaire renforcé et leur entretien, l'Etat n'ayant pas à leur fournir même leur cheval, mais seulement leurs armes. Et c'est encore la stanitza qui est la base du recrutement. Les unités militaires, les *sotnias*, correspondent aux unités territoriales. Sous ce rapport, les Cosaques réalisent exactement la nation armée. Leurs officiers, il est vrai, sont distincts de la masse paysanne et militaire, ils sont d'une autre classe, et l'on ne conçoit guère qu'il aurait pu en être autrement sous les tsars. Mais ces officiers, du moins, sont aussi des Cosaques, et leur service est aussi lié à la terre. A côté de la *yourta*, qui est la portion de sol attribuée à une stanitza, il y a d'autres terres qui ont été attribuées, sous forme de propriétés privées, aux officiers, en sorte que soldats et officiers ont au moins la communauté d'origine locale. Un officier quelconque peut bien être nommé dans les armées cosaques, mais il faut pour cela qu'il achète d'abord une terre, et soit agréé dans une cosaquerie. Les armées cosaques ont ainsi une structure qui était bien propre à y maintenir les traditions d'indépendance léguées par leur histoire, et l'on m'assure qu'elles ont toujours contrasté avec les autres armées russes par la cordialité des relations entre les officiers et les soldats.

Le fait de la supériorité de situation économique des Cosa-

ques, comparés au reste de la classe paysanne russe, joint au fait de leur autonomie relative, a entraîné une conséquence très importante, et qui les différencie avantageusement de la masse du peuple russe. Les écoles primaires sont, parmi eux, très nombreuses, et depuis longtemps. Déjà, il y a vingt ans, ils avaient une école par 2500 habitants, et l'on estime que, au moins parmi les hommes, le nombre des illettrés est insignifiant, sans que, pourtant, l'enseignement soit obligatoire.

Il demeure, quand même, que les Cosaques ont été, jusqu'à la fin du tsarisme, les exécuteurs de ses hautes œuvres. Je veux bien que, dans telle circonstance, ils aient témoigné quelque honte des besognes dont ils étaient chargés, tandis que d'autres corps, la garde, surtout, paraissaient presque s'y complaire. La responsabilité de beaucoup d'actes qu'ils accomplissaient ne leur incombait pas. Il serait, toutefois, excessif de transformer en idylle la légende des cosaques barbares. Soldats professionnels accoutumés à de rudes opérations de police, ils ont l'habitude de la brutalité, et après les immenses espoirs et l'admiration suscités par les débuts de la révolution russe, qui s'était faite presque sans effusion de sang, il est pénible de penser qu'une dictature militaire appuyée sur les Cosaques pourrait devenir le moyen le plus sûr pour sauver la Russie de l'anarchie et la révolution d'une faillite totale.

La situation de Kaledine et des Cosaques est très forte. Les troupes cosaques représentent un demi-million de soldats sûrs, bien en main. Ces soldats doivent opérer d'abord dans le sud de la Russie, c'est-à-dire chez eux, ou non loin de chez eux. C'est la partie la plus riche de la Russie, et ils trouveront à se ravitailler assez facilement. La région du Donetz est soumise à Kaledine : c'est le grand centre de la production russe de charbon. C'est donc de là que doit venir le rétablissement d'une vie nécessairement ralentie, mais possible. Il faut que ce charbon permette la circulation de ce qui reste de wagons et de locomotives, et qu'ainsi le pays, et particulièrement les villes, puissent être ravitaillés en vivres et en matières premières nécessaires au travail. Avec les stocks de charbon épuisés, l'exploitation des mines presque arrêtée, la plupart des wagons « malades », et les autres, embouteillés, Kaledine ne peut pas, dans un délai de quelques semaines, ni même de

quelques mois, rétablir une vie économique normale. Mais l'action immédiate pour opérer ou empêcher son rétablissement dépend de lui. Et il dépend aussi de lui que telle grande ville soit ravitaillée un peu ou pas du tout. On conçoit que tout cela le rende puissant (1). Va-t-on voir le régime des pronunciamentos s'introduire en Russie, ou la Révolution va-t-elle être décidément consolidée ?

L'expérience des révolutions passées a paru montrer que les dictatures militaires sont le prélude des restaurations. Il ne semble pas que cela soit à craindre de la part du général Kaledine. Son discours-programme de la conférence de Moscou porte la marque de la sincérité. Ses idées politiques, remarquablement cohérentes, s'accordent avec le loyalisme républicain qu'il affirme. Rien ne montre en lui un affamé de pouvoir, et le programme qu'il propose est volontairement limité à la réunion de la Constitution, maîtresse ensuite de toutes les décisions. Tout indique un homme qui veut être le serviteur de l'Etat, et non s'en emparer. Ses idées sont l'expression consciente des traditions de son milieu. Il n'agit pas arbitrairement en son propre nom, mais comme représentant des Cosaques, qui pourraient devenir aujourd'hui, par suite de la défaillance des socialistes, les soutiens les plus sûrs de l'unité nationale dans la Russie libérée.

L' « Union du Sud-Est » n'est pas toute puissante, même dans le Sud-Est. L'harmonie qui règne entre les Cosaques n'est pas parfaite : chez eux aussi, la propagande maximaliste s'est exercée. Il est peut-être impossible de rétablir avant longtemps l'exploitation des mines du Donetz et une circulation convenable des chemins de fer. Mais Kaledine détient la réserve d'or de la Russie et domine dans les régions les plus fertiles. Si vraiment son loyalisme républicain est sincère, s'il réussit à en donner des preuves évidentes, s'il sait borner son rôle au rétablissement de l'unité nationale, s'il refuse l'appui de la force dont il dispose à toute tentative de former un gouvernement de parti, il pourra servir d'arbitre entre les cadets, trop exclusifs et jaloux du pouvoir, et les socialistes « défen-

(1) Kaledine a toutefois rencontré un obstacle à l'extension de son pouvoir, même dans le Sud : l'autonomisme oukraïnien. Il est très possible que Kaledine et les Cosaques représentent un esprit centraliste excessif. Cosaques et Oukraïniens ont conclu, semble-t-il, une entente, mais à la façon de deux puissances qui signent un traité.

sistes »,à la fois trop exclusifs d'un côté, et trop disposés aux concessions à l'égard des socialistes dévoyés qui prolongent la guerre en bêlant la paix. Alors la révolution russe sera vraiment victorieuse, et pourra contribuer pour sa part à nous assurer une véritable paix internationale.

P.-G. LA CHESNAIS.

4 décembre.

POÈMES DES TEMPS MAUDITS

—

STANCES AU NOUVEAU-NÉ

Heureux ceux qui ne sont pas...

Petite chose de vie étrange et douce
De quel au-delà sors-tu ? Qui donc te pousse
Vers notre Monde maudit ?
En ces heures de douleur et d'épouvante
Pourquoi viens-tu parmi nous, Aube vivante,
Lorsque ici-bas tout finit ?

Les nouveau-nés comme toi n'ont pas de père !
Elle a pris tous les papas, l'horrible guerre ;
Sous ses longs voiles de deuil
Ta maman, le cœur brisé, pleure dans l'ombre ;
Et toi, sans même avoir vu sa robe sombre,
Tu babilles sur le seuil.

Elle songe, en regardant ton pur sourire,
A celui par qui frémit, par qui respire
Ton jeune corps ;
A celui qui gît là-bas, — quand tu gazouilles —
Sur le charnier où s'entassent les dépouilles
Des pauvres morts...

Elle songe que ces lèvres adorées,
Que ce front resplendissant, ces dents nacrées,

Ces yeux si beaux,
Ne sont plus qu'une innommable pourriture ;
Que cette Force à présent sert de pâture
A des corbeaux...

Il est mort sans t'avoir vu, sans te connaître !
Au moment précis où tu venais de naître
Il achevait de souffrir.
Il est mort pour te sauver, pour te défendre :
Mais il t'a légué son âme haute et tendre
Avec son dernier soupir.

Et plus tard, petite aurore émerveillée,
Quelque cuistre en mal de prose, à la veillée,
T'expliquera le Bonheur
De celui qui combattit pour la victoire
Et qui — plus heureux que nous ! — connut la gloire
De tomber au champ d'honneur !...

Avec des éclats de voix et de grands gestes,
Loin de te faire exécrer ces mots funestes,
Il clamera, frémissant,
Que la guerre est nécessaire et qu'elle est belle,
Et que la Couronne seule est immortelle
Qui se gagne au prix du sang.

Tu le laisseras parler sans rien entendre :
Mais tu sentiras soudain ton cœur se fendre
Et dans tes clairs petits bras
Tu presseras fervemment ta mère en larmes
En jurant de détester ce jeu des armes
Qui fauche tant de papas.

Et tu comprendras alors, lueur fleurie,
Que les hommes sont méchants et que la vie
Accable l'Abandonné ;
Et qu'il eût bien mieux valu pour toi, sans doute
Puisque tu dois tout seulet faire la Route,
N'être pas né !

O fragile enfantelet, quand tu te couches,
Si ta mère croit en Dieu, que vos deux bouches
Demandent en même temps
A l'éternel Rayonnant, maître de l'Heure,
De prendre le doux Martyr en sa demeure
Près des anges éclatants.

Et si ta mère n'a plus la Foi qui sauve,
Auprès d'elle agenouillé devant l'alcôve
Où son portrait est pendu,
Les yeux fixés sur le mort, joins tes mains frêles ;
Fais serment d'être attentif et bon pour elle
Comme le cher Disparu !

Promets de haïr toujours l'horrible guerre
Porteuse de désespoirs et de misère
Qui fait pleurer les mamans...
Prie, enfant, pour que la paix nous ennoblisse,
Pour que règnent l'Harmonie et la Justice
Sur tous les mondes déments...

FERNAND MYSOR.

LES MENDIANTS

—

A Rabat de la Victoire, *Rbat el Feth*, la mosquée Djama el Kebir occupe l'angle de la rue Souiqa et de la voie plus large qui mène à Bab Chella.

La mosquée est un vaste bâtiment que la présence d'un chrétien ou celle d'un juif n'ont jamais souillé. Elle a une entrée sur chaque rue et les portes en sont constamment ouvertes à la dévotion des fidèles.

Quand les Français eurent introduit un peu d'ordre dans l'administration des Habous (1), la remise en état de la mosquée fut une des belles dépenses facilitées par ce budget régénéré. Et, à la demande des bonnes gens de Rabat, les entrées furent garnies de vastes boiseries formant écran qui protègent aujourd'hui le sanctuaire contre tout regard impur quand les portes s'ouvrent. Cette précaution était absolument nécessaire en raison du nombre croissant des gens appartenant à toutes les races chrétiennes qui passent continuellement dans ces rues.

Une latrine infecte se trouve dans Souiqa, juste en face de l'entrée de Djama Kebir. Comme tous les établissements du même genre, cette latrine est de fondation pieuse ; les habous régénérés y jettent aujourd'hui des produits chimiques opportuns et y amènent des eaux qui sont habous aussi. Le marché des peaux et le travail du cuir achèvent de donner à Souiqa une inexprimable odeur qui surprend les profanes, mais à laquelle, somme toute, on s'habitue très vite. Près de l'autre porte, sur Bab Challa, dans l'épaisseur du noble mur de la mosquée, est ménagée une niche formant boutique dont le

(1) Habous, fondations pieuses.

plancher couvert d'une natte est à cinquante centimètres au-dessus de la rue.

Là gisent sur leurs derrières, à des heures imprécises de jours incertains, un, deux ou trois adoul qui doucement somnolent, causent des choses de l'empire, égrènent des chapelets et parfois aussi écrivent sur leurs genoux des actes judiciaires, consignent, pour leur donner force en justice, les déclarations vraies ou fausses des plaideurs. Tout cela, jours et heures de travail, nombre des fonctionnaires et leur rôle et leur utilité ne semblent avoir pour loi qu'une douce fantaisie. Et si dans cette appréciation le conteur sceptique se trompe, qu'on lui pardonne, car Dieu seul est le plus savant en ces choses et en toutes les autres, qu'Il soit béni et exalté, amen !

Les adoul sont des gens graves, de mœurs douces, sinon pures. Ils sont bien habillés et propres. Ils ne se hissent pas dans leur logette, comme les boutiquiers de Souiqa, à l'aide d'une corde pendant du plafond. Dès que l'un d'eux paraît, le tapis de feutre sous le bras gauche, surgit, on ne sait d'où, un homme muni d'un petit escabeau qui permet aux pieds prudents de l'adel d'amener leur maître dans la boutique. Puis l'homme à l'escabeau rentre dans la foule jusqu'à ce que vienne un autre adel, ce qui n'est jamais certain.

En tout cas, dans leur logette quand ils y sont, à leur travail s'il en est, les hommes de loi ont une sérénité extrême, malgré le bruit intense de la rue, sous les effluves chloridrées de la latrine mêlées aux relans de basane et du filali.

Or un jour qu'ils étaient tous trois réunis attendant qui ou quoi, peu importe, une femme, une pauvresse, vint s'asseoir contre le mur auprès de la *béniqa*. Cet endroit évidemment, en raison des gens qui passent, lui avait plu pour exercer son métier. Elle était jeune encore ; sa figure avait des traits réguliers ; sa personne et ses nippes étaient sales. Contre son sein nu, sur son giron, un petit enfant montrait aux passants deux petites fesses rouges ou un ventre ballonné. Et la femme qui avait une voix timbrée entonna sa complainte qu'elle répéta sans cesse jusqu'au soir et pareillement tous les jours qui suivirent :

Man kiatini tamen houbza ala sidi Abdelqader ben Djilali! Qui me donnera de quoi acheter un pain au nom de Sidi Abdelqader ben Djilali ?

Les adoul ne manifestèrent aucune surprise, aucun dépit du surcroît de tapage, de la lancinante et triste clameur qui chaque minute retentissait si près d'eux.

Sans même chercher à voir l'être humain qui poussait cette plainte, l'un d'eux, dès le premier cri, répondit machinalement :

— *Allah isahel!* Que Dieu aide !

— *Allah ijib!* Que Dieu donne! — fit le second adel.

— *Allah inoub!* Que Dieu supplée! — dit le troisième.

Les musulmans ont une admirable patience à l'égard des pauvres. Jamais il ne leur arrivera de se fâcher de leur présence ou de paraître incommodés de leur obstination. Comme idée, c'est très beau et il faut reconnaître que l'administration française, malgré bien des inconvénients, a respecté cette touchante coutume. Il est peu de ville au Maroc où le paupérisme criard, malsain et repoussant soit aussi heureux qu'à Rabat, séjour normal du Sultan et siège du Protectorat.

De nombreux jours s'écoulèrent au long desquels la mendiante clama sans trêve son appel aux passants. Plus exacte que les adoul, elle arrivait à son poste le matin et ne le quittait que fort tard dans la soirée. Elle variait peu sa complainte, se bornant, quand baissait le jour, à solliciter de quoi acheter une bougie. Car les pauvres en ce pays ont coutume de signaler à la charité ce dont ils ont besoin.

Puis la femme disparut. Les adoul dans leur for intérieur — car ils ne parlaient jamais de la mendiante — s'étonnèrent de ne plus entendre le lamento familier. Un autre pauvre étant venu s'asseoir auprès de leur logette, un des hommes de loi se pencha un peu hors de la béniqa et dit au nouveau venu que la place était prise et qu'il lui fallait s'en aller. Ce geste de l'adel peut paraître singulier; il est pourtant bien conforme à l'esprit mograbin. La femme dont personne n'avait contesté l'installation en cet endroit avait par sa persistance créé *l'aada*, l'habitude qui devient un droit de jouissance par le fait même de sa continuité.

La pauvresse d'ailleurs reparut. Elle n'avait plus son petit enfant mais il était évident qu'elle en aurait bientôt un autre. Les adoul ne le virent point, car ils ne regardaient jamais la femme. Mais ils entendirent sa complainte où elle invoquait Dieu *fekkak el ouhallat*, celui qui délivre les parturientes et

ils lui crièrent du fond de leur boutique, et selon leur disposition du moment, que Dieu aide! que Dieu supplée! ou bien que Dieu donne! formules faciles et économiques qui s'adaptent et répondent à tous les vœux.

Je prie les arabisants distingués qui pourraient lire ces pages de ne pas me jeter à la légère des pierres trop lourdes. L'interprétation que je donne aux exclamations de mes miséreux n'a rien de classique et vous pourriez, Messieurs, m'écraser sous l'amas pesant de vos dictionnaires. Mais pour moi les mots ont le sens que leur donne le populaire. Je ne fais pas profession de rénover les lettres arabes; encore moins saurais-je me joindre aux efforts accomplis pour restaurer l'Islam. Laissant à d'autres le soin de ces grandes idées, je dis des choses vues de très près, des sentiments étudiés longuement dans toutes les couches sociales d'un monde où le sort m'a jeté. Mes pauvres ne parlent pas comme on le ferait dans une chaire d'arabe littéral et, quand ma mendiante invoque celui qui *délivre d'un embarras*, j'affirme qu'elle pense à son ventre et à l'embarras qu'il lui cause.

Puis un jour il parut que la mamelle de la mendiante était un peu plus gonflée et une chose entortillée de chiffons gisait et parfois bougeait dans son giron. Et la complainte se modifia.

— *Ya el Moumenine*, ô croyants! disait la femme; ô enfants bien nés, vous qui respectez vos parents! qui nous donnera de quoi acheter un pain? Celui-là n'a pas de crainte qui se réclame de Sidi Abdelqader Ben Djilali.

Et les adoul comprirent qu'il y avait un musulman de plus sur cette terre. *Allah ou akbar!* proférèrent-ils alors du fond de leur boutique pour glorifier dans ses œuvres Dieu, maître des mondes, qui n'a pas été engendré, qui n'a pas d'associé, Allah clément et miséricordieux!

Puis un autre jour un homme vint et s'assit auprès de la pauvresse. C'était un grand et beau mendiant plein de science mendigote et de vigueur.

— Que Dieu te soit en aide, dit-il à la femme qui répondit :

— En aide à moi et à toi!

— Nous sommes fatigués, reprit l'homme; je n'ai pas laissé d'invoquer tous les saints de l'Islam. Les musulmans ne sont plus des musulmans. Il n'y a pour nous faire l'aumône que ces chrétiens et les mécréants.

Sa mauvaise humeur ainsi exhalée, il causa posément avec la femme. Il l'avait plusieurs fois remarquée en passant et quelque méditation du génie de son espèce l'incitait à s'approcher d'elle.

— Es-tu donc Qladiriya, lui dit-il, que tu invoques tout le temps Si Abdelqader?

— Non, j'ai appris ce nom, je ne sais pas quel est ce saint, répondit la femme.

— C'est un très grand saint, dit l'homme, que Dieu soit satisfait de lui! Mais dès lors qu'il ne s'agit pas pour toi d'un vœu spécial, tu ferais mieux, dans cette ville où il y a tant d'étrangers, d'invoquer les saints qui les intéressent.

— Qui donc me les ferait connaître? dit la femme.

— Moi, si tu veux.

— Que Dieu te récompense!

— Ainsi, vois ce groupe qui stationne là-bas devant une boutique de chrétien. Regarde l'air gauche de ces grands et forts hommes. Ils ont des djellabas blanches de laine tissée sous leurs tentes et tous un bout de rezza entortillé autour de la tête et dont un pan cache le haut du crâne. Ils se tiennent entre eux par un coin de leur vêtement; ils ont peur de se perdre; ils sont curieux et affairés comme des chacals qu'on aurait invités dans un douar. Ce sont des Chleuhs du Djebel Fazaz dont la tribu n'est sans doute pas soumise aux Français. Aussi ne sont-ils pas à leur aise. Ils ont de l'argent, ils sont dépaysés. Ne leur parle pas de Si Abdelqader ben Djilali..... essaye plutôt l'Ouazzani... dis comme moi d'ailleurs.

— Au nom de Moulay Abdallah Chérif, au nom de la maison qui est notre caution! glapit le mendiant (1).

Le groupe des Berbères s'avançait bousculé par les passants pressés dont ils ne savaient pas se garer. L'appel au nom de la famille d'Ouazzan ne parut pas les intéresser.

— Ils sont de la montagne tout à fait, dit l'homme, ils ont peu de religion; il faut tomber juste sur leur marabout à eux.

— Ala Sidi el Ghali ben el Ghazi, cria le meskine.

Le petit groupe s'était arrêté net et chacun regardait prudemment du côté où était venue l'invocation au marabout vivant de leur tribu.

(1) Dar ad domana. — Maison de la garantie, de la caution, nom que l'on donne à la famille d'Ouazzan.

— Je m'en doutais, ce sont des Zaian, fit le mendaint, tu vas voir.

Et tout à l'affilée il dégoisa avec l'accent montagnard les noms de tous les personnages religieux susceptibles d'intéresser ces Berbères.

— Au nom de Sidi Mahdi, et au nom de Sidi Khiri en Naciri, et au nom de Sidi Ali Amhaouch.

A telle enseigne que les étrangers en fraude se crurent découverts et tout de suite se mirent à délibérer. Le plus urgent leur parut de clore en la payant cette bouche indiscrète. Ils s'étaient accroupis tous en rond autour de l'un d'eux qui devait être le trésorier de la bande. Celui-ci fouilla dans une djebira et sortit quelques pièces, sous les yeux soupçonneux de ses compères. Puis, la décision prise et l'aumône faite au giron de la femme, ils se perdirent dans la foule.

— Etonnant! dit la pauvresse, trois roboa! ils sont bien riches, ces hommes!

— Non, dit le mendiant, mais ils ont eu peur. N'exagère pas d'ailleurs la fréquence de ces aubaines. Dieu a béni notre rencontre, voilà tout; qu'il soit loué!

— Tu es très savant, dit la femme; que faut-il crier pour ces musulmans bien habillés qui viennent?

— Tu peux leur dire ce que tu voudras, ils ne te donneront rien. Ce sont des commerçants riches d'ici qui vont à la prière. Regarde plutôt pour ton instruction ces gens du Sous. Ce sont des Chleuhs aussi, mais pas les mêmes que ceux de tantôt. Ils sont tous de taille moyenne, leur visage est un peu jaune.

— Et ils ne sont pas vêtus comme les autres, dit la pauvresse.

— En effet, reprit l'homme, ils ont chacun une pièce au moins de leur vêtement empruntée aux chrétiens, qui la veste, qui le pantalon, et ils ont des souliers munis de clous.

— Ils ne vont donc pas à la mosquée? demanda la mandiante.

— Ils n'y pensent guère. Ils excellent à travailler avec les chrétiens. Ce sont les frères de race de tous les *boqqala*, de tous les *attar*, de tous les petits marchands de la ville. Ils donnent d'ailleurs très volontiers aux pauvres, ajouta le mendiant en ramassant le sou jeté par un des Chleuhs sur le mou-

choir que l'homme en s'installant avait étalé devant lui.

— Tiens, voilà des fellahs Zaers, avec leurs ânes ; ils sont dégourdis, ceux-là..... ils sont ici chez eux..... Ala Moulay Bou Azza ! cria-t-il à l'adresse de ces paysans.

Ceux-ci tout à leurs affaires disparurent sans s'occuper des mendiants. Mais un personnage qui avait une prestance imposante et bénisseuse passait, suivi de deux domestiques. Il dit à haute voix vers l'homme :

— Tais-toi, serviteur d'un mécréant !

— Pourquoi cette injure ? demanda la pauvresse.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit le mendiant ; celui-ci est un chérif Kittani. Ce sont des orgueilleux.... Il y a une vieille haine entre eux et ceux de Moulay Bou Azza. Il m'a entendu prononcer ce nom, ça l'a mis en colère. Mais nous invoquons tous les saints sans nous occuper de leurs querelles. Dans mon métier il m'en arrive bien d'autres !

— Quel est donc ce métier ? dit la femme.

— Je mendie aux portes des maisons... c'est beaucoup plus difficile que de parler aux passants dans la rue. Il te suffira, en somme, de quelques leçons pour tout savoir.

— *In Cha' llah*, si Dieu veut ! fit la mendiante.

— Mais une longue pratique permet seule de connaître ce qu'il faut dire au joint d'une porte fermée pour attendrir les habitants de la demeure. Ce sont les femmes qui nous entendent ; elles sont capricieuses et elles ont aussi des attachements particuliers, parfois tout à fait déconcertants, pour des saints qu'on ne pourrait jamais imaginer. Rien qu'à Rabat et Salé il y a plus de cent *seyid*. Comment s'y reconnaître ? Aussi, à la longue, j'en viens à ne plus invoquer qu'Allah !

— Ala Karim el Kourama ! au nom du plus généreux des généreux ! cria le mendiant interrompant un moment sa leçon pour penser aux affaires.

La femme clamait après lui et, pendant quelques instants, leurs deux voix alternées résonnèrent en cadence rapide dans le brouhaha de Souiqa.

— Au plus généreux des généreux ! Dieu !
Ce que vous faites est pour Dieu ! Dieu !
Qu'Allah fasse miséricorde à vos géniteurs ! Dieu !
Une aumône au nom de Dieu ! Dieu !
Au nom de celui qui secoure les créatures ! Dieu !

Au nom de celui qui nous est cher ! Dieu !

Au nom de l'envoyé de Dieu ! Le Prophète !

Comme passait un groupe de femmes voilées conduites par des esclaves, le mendiant à la coule entama :

— Au nom de ce qu'elles ont dorloté, de ce qu'elles ont allaité, de ce qu'elles ont chéri, de ce qu'elles ont gâté !

Et, sur le geste discret d'une opulente matrone, l'aumône tomba des mains d'un esclave.

— Imagine-toi, reprit l'homme, lorsque tous deux furent fatigués d'un quart d'heure de supplication épileptique, imagine-toi qu'un jour, épuisé d'avoir crié devant des portes closes, énervé, fourbu, ne sachant plus que dire, je gémissais des phrases incohérentes. Il m'arriva à une dernière station d'en appeler au sultan des saints, Sidi Ahmed Tijani. Entendant venir, je répétais l'invocation, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et une vieille m'asséna un grand coup de bâton en me criant : « Le Sultan des saints, c'est Allah ! ce n'est pas Sidi Ahmed Tijani ! » Je te demande un peu de quoi les femmes vont se mêler ! Elles n'ont pas assez de tous leurs saints de la ville et du dehors et les voilà qui s'occupent de Dieu ! Celle-là avait raison, d'ailleurs, j'en conviens.

Puis il reprit sa furieuse kyrielle d'invocations. La femme se joignait à lui en écho de plus en plus stylé.

— Sais-tu, dit l'homme quand ils durent s'arrêter faute de souffle, sais-tu qu'ensemble nous pourrions faire de bonnes recettes? Toi tu garderais ta place bien choisie; j'irai moi mendier aux portes ; je t'enseignerai tout ce qui t'est nécessaire ; sais tu cela ?

— Dieu le sait mieux que moi, répondit la pauvresse.

— Cet enfant gras que tu avais naguère, tu ne l'as plus ?

— On me le prêtait, je l'ai rendu, dit la femme.

— Et ce petit que tu as maintenant ?

— Ce fut écrit et je l'ai enfanté.

— Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu très haut et sublime ! dit l'homme sentencieux et discret. Quelle est ta tribu, femme ?

— Je ne sais, dit-elle ; j'ai grandi dans la maison de Sidi Kebir, l'alem de Fez. C'est une maison pleine de monde. Le maître avait plusieurs femmes et, parce qu'il m'embellit, il y

eut de grandes querelles. Pour avoir la paix, il me maria à un de ses esclaves. Celui-ci fut tué par des Beni M'tir un jour qu'il revenait de la forêt d'Azrou avec des mules chargées de bois. Abandonnée aux méchancetés des femmes, je me suis sauvée et suis allée me réfugier chez un chrétien. Le maître m'a réclamée, il y a eu des discussions au cours desquelles il fut obligé d'avouer au qadi que j'étais *horra*, qu'il n'avait aucun papier prouvant que j'étais son esclave. Alors le chrétien m'a gardée et fait travailler chez lui. Il voulait m'avoir, mais j'ai été à son domestique, musulman comme moi. Puis il y a eu des choses terribles auxquelles je n'ai rien compris; on a fait une sorte de Djihad. Mon compagnon a tué son maître le chrétien, puis il est parti au pillage et je ne l'ai plus revu. Je m'étais jointe en attendant aux femmes qui poussaient des youyous sur les terrasses. Tout le monde était content, on excitait les moujahidin. Puis les chrétiens sont venus plus nombreux, le canon passait sur les maisons de Fez. Tout le monde s'est caché; les voisins m'ont chassée, parce qu'ils savaient que j'avais vu tuer le chrétien et ils craignaient que les soldats me trouvent chez eux. J'ai erré pendant trois jours, affolée par tout ce que je voyais et tourmentée de faim. Un autre chrétien m'a trouvée évanouie, m'a soignée et m'a fait travailler chez lui. Il aimait la *harira* (1), je lui en faisais, mais il la mangeait le soir et non le matin. Comprends-tu cela, toi? Presque tout de suite d'ailleurs il est parti pour Rabat avec un convoi. Il m'a mise sur une des voitures avec des *Madame Sénégal* qui tout le temps m'effrayaient en indiquant par signes qu'on allait me couper la tête. Mais le conducteur était musulman algérien. En arrivant ici, près de l'oued, il a abandonné la voiture et nous nous sommes sauvés tous les deux la nuit. Nous avons vécu ensemble; c'était un souteneur et un ivrogne; il a disparu et je suis restée seule avec Dieu.

— Sa gloire seule est durable, dit le mendiant. Si tu voulais, je t'épouserais et nous ferions à deux le métier, s'il plaît à Dieu.

— S'il plaît à Dieu, dit la femme parce qu'il fallait ainsi répondre, cette forme rituelle de politesse lui donnent d'ailleurs le temps de la réflexion.

— Mon désir est un vrai mariage, dit-elle.

(1) Soupe marocaine qui se prend comme petit déjeuner.

— Un vrai mariage, oui, c'est entendu.

— Alors je suis consentante, dit la femme. Tu connais un qadi?

— Il est là à côté, dit l'homme, en montrant la béniqa des hommes de loi ; ce ne sont encore que des adoul, mais c'est assez pour nous, malheureux.

— Et s'il faut payer quelque chose ? dit la pauvresse.

— Viens, et laisse-moi faire ; qui flatte paie, tu vas voir.

Et, se levant, le mendiant vint se planter devant la boutique. La femme se mit debout elle aussi et, tenant son petit d'une main, elle se couvrit de l'autre le visage avec son haik.

— Il n'y a de Dieu que Dieu, dit le mendiant au seuil de la béniqa.

— Et notre Seigneur Mohammed est l'envoyé de Dieu, répondirent en chœur les adoul désœuvrés et somnolents.

— Certes, Monsieur le Qadi, — proféra l'homme en s'adressant au personnage qui siègeait dans le fond de la boutique et qui devait être le plus important des trois, — certes, j'ai résolu d'épouser cette femme. Illustres jurisconsultes, lumières éclatantes de la Justice respectée, nous sommes des gens craignant Dieu et pauvres. Je l'épouserai avec une dot en bon musulman. Que Dieu fasse miséricorde à vos parents ! Je lui reconnais trois douros un quart, que Dieu vous impartisse sa bénédiction ! et aussi ses vêtements et aussi son petit enfant, que Dieu prolonge votre vie pour le soulagement des affligés, savants insignes !

Les adoul impassibles échangèrent des regards lassés et leurs trois têtes se rapprochèrent comme pour une consultation ; mais déjà ils s'étaient compris sans rien dire. Pourquoi pas, après tout ? fut la conclusion de leur pensée commune, confirmée par une satisfaction qui leur vint d'avoir œuvre à faire.

— Certes, ô Messieurs, continuait le mendiant, un petit papier, un tout petit bout d'acte suffira pour des gens pauvres comme nous sommes. Nous le prendrons en passant ; à votre aise, Messieurs les jurisconsultes, vous êtes la lumière de l'Islam, vos enfants...

Mais les trois personnages, les mains ouvertes devant eux comme s'ils lisaient dans un livre, récitaient déjà la *fatiha* qui consacre les accords importants. Le mendiant empoigna la

femme d'une main vigoureuse et la fit poster à côté de lui pour que les saintes effluves de la parole sacrée lui parviennent à elle aussi.... Puis ayant congrument remercié les notaires, le mendiant s'éloigna et la pauvresse le suivit modestement. Et tandis que les adoul retombaient dans la quiétude, l'homme et la femme portant son petit gagnèrent le grand enclos où l'herbe monte sur des tombes et qui s'étend, pour longtemps protégé contre la rage des bâtisseurs, entre la mosquée blanche et le rempart terreux. Le mendiant y avait creusé sa niche, dans l'angle d'un bastion, à même le mur épais.

Le malin compère vivait là tranquille, à l'abri des chrétiens importuns, sous la double protection des Monuments historiques, qui ont *classé* la vieille enceinte, et de l'administration des Habous, gardienne jalouse du terrain. L'homme et la femme entrèrent dans le réduit et derrière eux tomba le rideau en toile de sac qui le fermait.

— Bénédiction et bonheur ! dit alors le mendiant.

— Amen ! dit la mendiante.

MAURICE LE GLAY.

LA

COOPÉRATION MILITAIRE ANGLAISE [1]

—

I. — CEUX DE L'ARRIÈRE

Depuis longtemps, les Allemands, matérialistes apôtres de la force brutale, se sont rendu compte qu'on ne remporte de victoire définitive que par la détermination des non-combattants et des civils. Pour le prouver, il suffirait de citer tous leurs manuels. De plus, il est si évident que pour une nation la « volonté de vaincre » est essentielle dans la poursuite d'une guerre victorieuse que le Prussien lui-même a été obligé de le reconnaître et qu'il n'est guère besoin des exhortations de maîtres d'école et d'écrivains militaires pour en faire comprendre l'importance.

C'est pourquoi au cours de cette quatrième année de lutte, alors que tout le monde en sent plus que jamais le fardeau, seule la nation résolue à vaincre vaincra, tandis qu'au contraire celle dont la fatigue et la lassitude mineront le courage sera perdue.

(1) Bien qu'il n'occupe dans son pays, la Grande Bretagne, aucune position officielle, l'auteur de ces lignes désire garder l'anonymat. Des raisons toutes personnelles l'y engagent. Sa situation est des plus considérables dans le journalisme où il a fourni une carrière particulièrement brillante. Il n'est guère de coin de l'ancien et du nouveau continent où il n'ait porté ses investigations. Les armées qui furent aux prises de par le monde, au cours de ces derniers trente ans, l'ont vu suivre leurs opérations. Il a eu ainsi maintes occasions de se familiariser avec la guerre ; pendant le conflit sud-afridain, il se lia d'amitié avec quelques-uns des chefs qui ont maintenant le commandement d'armées sur les divers fronts où la puissance britannique s'exerce. Il a observé dans des conditions uniques les diverses offensives des armées de Sir Douglas Haig ; il s'est renseigné de première main et il a vu lui-même, et le témoignage que nous donnons aujourd'hui est le résultat de son expérience et de ses réflexions personnelles. Ces pages datent d'un peu après l'offensive anglaise de la Côte de Messines.

NÉCESSITÉ D'UN DERNIER COUP DE COLLIER

Les Anglais ne se battent jamais mieux que lorsqu'ils sont acculés ; mais ils ont besoin aussi d'être stimulés et encouragés. La période critique de la guerre fut l'année 1914-1915. A cette époque, les Alliés couraient les pires dangers. Nous arrivons au dernier obstacle d'une longue course. Nous sommes tous un peu essoufflés, mais les Allemands, eux, sont à peu près hors d'haleine et ce n'est pas la certitude d'une défaite qui leur rendra force et courage.

J'espère prouver ici que la route qui mène à une victoire complète n'est plus très longue. Rien ne serait plus fatal qu'un optimisme aveugle et bête, mais il n'y a rien de plus décourageant et de plus trompeur qu'un pessimisme malfaisant.

Les premières étapes de notre marche victorieuse ont commencé l'année dernière sur la Somme. Cette grande série de batailles a rejeté les Allemands sur la ligne d'Hindenburg. Dès le mois d'octobre 1916, nos ennemis savaient qu'ils ne pourraient plus tenir, et ce n'est pourtant qu'au début du printemps 1917 qu'ils ont battu en retraite d'une façon définitive. Aujourd'hui ils sont convaincus qu'ils ne peuvent résister à des assauts comme ceux qu'ils ont subis à Arras, à Messines, à Ypres. Il sont comme ces boxeurs épuisés qui s'appuient sur la corde pour se soutenir. Notre devoir est de ne pas économiser un atome de force pour arriver à leur infliger le coup de grâce.

LA NOUVELLE TACTIQUE

Nous, à l'arrière, nous sommes enclins à attendre des résultats militaires comme ceux des temps lointains où l'on se battait à découvert avec des armées mobiles. Tourner et encercler l'ennemi de manière à le forcer, soit à se rendre, soit à fuir, sont mouvements impossibles de nos jours. Mais les principes de stratégie restent les mêmes. Ils sont simples. Le but d'un général est de concentrer des forces supérieures sur un point de première importance et d'y détruire les armées ennemies. Auparavant, le résultat s'obtenait après deux ou trois semaines de manœuvres ; il y faut plus longtemps aujourd'hui, mais nous obéissons toujours aux mêmes lois générale et inaltérables : l'exécution seule est indifférente. Les civils sont enclins aussi à mesurer les résultats en mètres. C'est un tort. Si nous attaquons les Allemands sur un front d'un kilomètre dans des tranchées situées à 100 mètres de distance et que nous les en délogions, nous avons remporté une victoire. Quand ceci s'accomplit sur

un front de 16 kilomètres et sur une profondeur de 3 kilomètres 1/2, c'est un triomphe, et si, de plus, nos pertes ne sont que le tiers de celles de l'ennemi (comme à Messines), nous lui portons l'un des coups les plus décisifs de la guerre.

On s'accorde à reconnaître que percer les lignes ennemies est une opération à la fois très difficile et dangereuse. Nous y avons depuis longtemps renoncé, mais nous avons essayé d'anéantir les défenseurs et nous y avons réussi de façon constante. Les raisons pour lesquelles il est presque impossible de se frayer un chemin au milieu d'ennemis, de les disperser de droite et de gauche et de les prendre à revers ne sont peut-être pas évidentes à ceux qui n'ont point étudié les phases de la tactique moderne. Les deux adversaires sont retranchés souvent dans des positions plus fortes que celles de Port-Arthur. Pour en chasser les occupants, d'immenses préparatifs sont nécessaires qui permettent à l'artillerie de bouleverser le sol d'une manière indescriptible. En admettant, par exemple, qu'au premier assaut on repousse, comme il arrive fréquemment, les divisions ennemies du premier rang vers l'arrière, il semble qu'une chance providentielle s'offre de les poursuivre ; mais il n'en est rien. Les Allemands se retirent ou s'enfuient vers de secondes lignes desservies par de nombreux moyens de communication. Ils se rapprochent de leurs réserves d'hommes et de munitions, tandis que nous nous éloignons des nôtres. Avant de profiter complètement de notre succès, nous devons reconstruire les routes, les chemins de fer et quelquefois les ponts. Tout cela demande du temps, et quand tout est prêt pour une seconde avance, nous nous trouvons de nouveau devant une position formidable et de fraîches réserves d'hommes et de canons.

Puisqu'il en est ainsi, on peut se demander à quoi servent les attaques ? Tout d'abord, elles ont pour effet d'affaiblir le moral de l'ennemi ; puis, elles ont un autre résultat plus matériel. Prenons un crayon et traçons une ligne droite. Divisons-la en dix parties égales. Chaque division représente à peu près 9 kilomètres. Avec un compas, dessinons à n'importe quel point du côté de l'ennemi un demi-cercle ayant un rayon de 9 kilomètres. Ce demi-cercle représentera le résultat d'une attaque et si nous étudions ce saillant par rapport aux positions de l'artillerie nous verrons que l'ancienne ligne allemande est exposée à notre tir en enfilade aussi bien qu'au feu de nos batteries de front. Le Boche est donc obligé de céder et d'élargir de plus en plus l'entaille faite dans sa ligne, puis de se retirer et de reformer

ses positions plus loin. C'est ce qui s'est passé sur la Somme, comme il est démontré par l'admirable dépêche de Sir Douglas Haig.

On objectera tout de suite que notre saillant offre, lui aussi, à l'artillerie ennemie l'avantage de nous prendre en enfilade; mais c'est ici qu'interviennent les aviateurs anglais, l'infanterie anglaise, et surtout la supériorité de l'artillerie britannique. Les Boches peuvent rendre notre position désagréable, et ils n'y manquent guère, mais nous ne sommes pas lents à reprendre le dessus, et nous jouissons alors d'assez de loisir pour détruire ses derniers retranchements.

RÉSULTATS OBTENUS EN 1917

Considérons la situation actuelle. En 1916, l'ennemi avait sur son front occidental 120 divisions. Du 1er juillet à la fin de novembre, il en mit en première ligne 97, qu'il dut retirer. Au mois de juillet, il en mit 34 ; au mois d'août, 18 ; c'est-à-dire qu'en deux mois, il envoya au feu, 52 divisions, qu'il dut rappeler, épuisées et décimées. Cette année, en comptant les deux mois de l'offensive franco-britannique, du 9 avril au 9 juin, il a retiré 110 divisions sur 157. Ce sont là des faits qu'on ne peut nier et qu'il n'y a pas de raison de cacher. Ils sont connus des deux adversaires et on ne peut dire qu'ils soient encourageants pour les Boches.

PROGRÈS DE LA TACTIQUE ANGLAISE

Les étapes du progrès fait par les armées britanniques en France sont clairement définies. D'abord Neuve-Chapelle, puis Loos, La Somme, La Scarpe et l'Ancre, Vimy et Arras, et enfin Messines. Chacune a servi de leçon de tactique dans la guerre spéciale que nous faisons maintenant. Nous appartenons à une race curieuse et incompréhensible. Nous ne nous préparons jamais, nous attendons qu'un désastre soit imminent ; nous restons tranquillement assis en nous disant que dans quelques semaines tout ira bien ; puis, alors, — pour employer l'expression d'un officier canadien, — quand « on nous a fourré le nez dedans », nous nous mettons soudain à l'œuvre et nous improvisons parfaitement, mieux même que bien des nations qui se préparent pendant des générations. C'est merveilleux, angoissant et coûteux, mais, d'une manière ou de l'autre, nous parvenons au but. Demandez aux officiers allemands prisonniers et même aux simples soldats ce qu'ils en pensent ! Ils ont inauguré les gaz asphyxiants; nous avons fait mieux et notre gaz et nos moyens de défense sont plus efficaces que les leurs. Ils sont partis en guerre avec

une artillerie puissante et nombreuse ; la nôtre à présent leur est supérieure. Le tir de leurs contre-batteries est de beaucoup inférieur au nôtre. Nous les battons dans l'air, nous les battons sous terre, par les mines, par tout le matériel scientifique, et nous les battons même sur leur point le plus fort, l'organisation. Aujourd'hui le travail de leur état-major ne peut se comparer au nôtre. Il n'est pas une seule de leurs positions dont nous ne puissions les déloger à un prix moindre qu'il leur en coûtera pour la défendre. Leur confiance est ébranlée ; seul l'esprit de discipline survit. Pour eux, c'est une lutte désespérée et ils le savent, mais notre population civile ne le comprend pas encore. Voici, certes, un phénomène digne d'être étudié. Plus on s'aprroche de la ligne du feu, plus on trouve d'enthousiasme et de confiance. Les hommes qui vont aux tranchées, comme ceux qui en reviennent, déploient un courage et montrent une foi tels que le pessimiste le plus invétéré devient optimiste. En débarquant en Angleterre, à mon retour, j'ai trouvé un état d'esprit tout différent. Ce n'était pas du découragement. Peut-être pourrait-on l'appeler « la lassitude de la guerre ». Mais le contraste était frappant entre l'atmosphère salubre de foi en la victoire prochaine qui règne au front et l'atmosphère déprimante du pays. En y réfléchissant, j'en suis arrivé à conclure que la raison de cette différence, c'est que les combattants savent que les Allemands sont vaincus, tandis que ceux qui restent à l'arrière en doutent. Ce sera ma tâche d'essayer de leur prouver qu'étant donné certaines nécessités, comme les hommes et le matériel (canons et munitions) et surtout la « volonté de vaincre » de la race anglaise, la victoire est aussi certaine que l'aube de demain.

II. — NOTRE FRONT EN FRANCE

Le secret nécessaire dont nous devons nous entourer pour empêcher l'ennemi de profiter des indiscrétions de la presse et de la tribune crée un grave inconvénient. Il rend très difficile de faire comprendre la vraie situation aux civils et il favorise les rumeurs pessimistes et fausses. Par exemple, à mon retour du front, deux ou trois personnes, qui auraient dû être mieux informées, m'ont dit que nos soldats avaient terriblement souffert de l'effet des mines qu'on fit sauter à Messines. Mon affirmation qu'aucun soldat n'avait été perdu pour cette cause ne rencontra qu'une incrédulité déraisonnable. Pour une autre raison, — la modestie indéracinable du soldat, — un bon nombre de renseiguements sont cachés au public.

Quand la situation était au pire, les généraux et les hommes souriaient peut-être amèrement, mais ils souriaient. Ils ne se cachaient pas le sérieux de la position; pourtant ils ne perdirent jamais courage. Maintenant que nous avons le dessus, ils sont les derniers à se vanter. Il faut donc que je le fasse pour eux.

RÉSULTATS DE NOTRE SUPRÉMATIE DANS L'AIR

Quelle est notre position sur le front occidental? L'année dernière sur la Somme, nous avons livré bien des combats désespérés, apprenant chaque fois quelque chose, et cette année nous avons attaqué et occupé avec une facilité relative les positions prédominantes de l'ennemi sur son ancienne ligne. Rien ne nous paraît impossible maintenant. Notre préparation scientifique, le travail remarquable de notre état-major, la supériorité de notre artillerie et une infanterie héroïque, nous permettent d'envisager sans crainte toute entreprise nouvelle. Nos soldats ont une confiance absolue en leurs chefs et ils avancent avec la certitude d'une victoire aisée.

Expliquons pourquoi il en est ainsi. Pour cette guerre, les Allemands avaient placé leur confiance en des engins perfectionnés et gigantesques. Dès le début, ils savaient que, homme pour homme, leur adversaire était le meilleur soldat, et ils s'en fièrent à leurs machines. Nous avons commencé à les imiter, tard comme d'habitude, mais maintenant nous les avons rattrapés et dépassés. Aujourd'hui, personne ne doute de la supériorité de notre artillerie. On m'a souvent demandé pourquoi, alors que nous prenons de fortes positions aux Allemands, ceux-ci ne nous rendent pas la pareille? C'est parce que nous ne leur permettons jamais, à cause de la supériorité de notre tir et de nos canons, de développer une offensive. Nous devons cette supériorité à nos aviateurs, magnifiques spécimens de la jeunesse anglaise, qui, soit qu'ils volent sur un vieil « omnibus » d'observation, soit qu'ils fassent du 200 à l'heure sur une nouvelle machine, se jettent sur l'ennemi dès qu'ils l'aperçoivent. Quand et où nous le voulons, nous sommes maîtres de l'air, et pas un seul Boche n'ose y montrer le bout de son nez. C'est ainsi qu'en vue d'une attaque nous privons les Allemands de leurs moyens aériens d'observation et que nous les réduisons aux postes situés sur leur ligne même. Il ne faut point prétendre, cependant, qu'on ne voie jamais de machines allemandes au-dessus de nous. Elles nous rendent de nombreuses visites, et il y a quelque temps plusieurs aéroplanes descendirent sur deux batteries anglaises et épuisèrent les cartou-

ches de leurs mitrailleuses contre nos artilleurs, sans atteindre personne, heureusement.

Il est assez fréquent aussi de voir des aviateurs boches venir observer nos lignes. Mais pour une machine qui s'y risque, vingt des nôtres les survolent et leur livrent de splendides batailles. Ce qui compte, c'est qu'à n'importe quel moment et n'importe où, nos avions sont victorieux.

NOTRE ARTILLERIE

Etant donné ces moyens supérieurs d'information, il n'est que juste d'attendre que l'armée qui a des yeux batte l'armée aveugle.

C'est pourquoi nos contre-batteries ont réussi dans leur tâche au delà de toute espérance. Pour les profanes, j'expliquerai que cette tâche consiste à détruire les canons ennemis par le moyen de notre artillerie. Les Allemands ont aussi un système de contre-batterie, mais il est moins efficace, d'abord, à cause de l'insuffisance de leurs observations, puis, pour d'autres raisons. Quelques jours avant la bataille de Messines, l'artillerie boche engagea un duel avec la nôtre. La lutte fut chaude et terrible ; peut-être fut-elle le plus grand combat d'artillerie de la guerre. Elle continua pendant quatre jours, les Allemands montrant beaucoup de courage et d'audace, les Anglais beaucoup d'endurance. Petit à petit nous avancions, pourtant, et, à la fin, c'est nous qui avons triomphé.

CE QUI MANQUE AUX ALLEMANDS

On recueille d'abondants indices que les Allemands sont à court de canons, ou de munitions, ou des uns et des autres. Nous savons par les prisonniers que les pertes en canons dépassent la production et j'ai vu de mes yeux les Boches obligés de rester inactifs alors que nos projectiles pleuvaient sur eux. Il ne faut pourtant rien exagérer. A certains points du front, les Allemands ont massé beaucoup d'artillerie ; mais, dans ce but, ils ont dégarni le reste de leur ligne. J'ai assisté à deux petites attaques locales préparées par l'artillerie et ayant pour objet de redresser notre ligne. Dans chacune, nous avons bombardé avec une précision merveilleuse les premières et secondes lignes de défense aussi bien que les tranchées de communication. Pas une seule fois les batteries ennemies ne répliquèrent et, comme je demandais l'explication de ce silence, on me répondit dans chaque cas ; « Ou ils n'ont pas assez de canons, ou ils ont peur d'être repérés et n'osent s'en servir. » Mais quel effet démoralisateur un tel bom-

bardement doit-il avoir sur l'infanterie allemande qui le subit sans que son artillerie la défende! Rien d'étonnant alors à ce que les fantassins et les artilleurs boches échangent des coups de poings quand ils se rencontrent dans nos cages.

NOS CONTRE-BATTERIES

Le travail de nos contre-batteries est incessant. Tous les jours on tire. Aussitôt qu'une batterie ennemie est aperçue et repérée, on l'attaque. Il en résulte un « shoot » ou « tir d'abatage », et cela signifie qu'on lui envoie brusquement de 150 à 500 obus lourds. Or, d'habitude, le tir de l'artillerie moderne est fort précis, et, s'il est inexact, on le corrige immédiatement avec l'aide des avions. Qu'arrive-t-il à la batterie soumise à ce traitement? Quelquefois, par miracle, les canons restent indemnes, mais le plus souvent pièces et abris sont anéantis. J'ai constaté les résultats, et je puis témoigner de la terrible destruction que causent ces tirs. Comptons maintenant combien nous en avons exécutés cette année. Depuis janvier, nous avons repéré près de 5.000 batteries allemandes et nous avons observé 4.000 coups directs sur leurs abris, sans compter que nous avons fait sauter un millier de fois les dépôts de munitions. Mais ce que le lecteur désire sans doute savoir, c'est combien l'on a réellement détruit de canons allemands. Là, les calculs varient. Le modeste soldat soutient que 20 o/o seulement des coups directs représentent des canons détruits; mais l'expérience que j'ai acquise l'année dernière sur la Somme, alors que nos attaques d'artillerie étaient moins parfaites qu'elles ne le sont aujourd'hui, me permet de porter ce chiffre à 32 o/o, ce qui ferait 1280 canons anéantis en 23 semaines. Ce n'est pas mal, et naturellement ce total ne comprend pas les résultats obtenus par le travail splendide des Français.

III. — NOTRE INFANTERIE

Napoléon a dit une fois que l'infanterie anglaise était la meilleure du monde. C'est encore vrai aujourd'hui. Quelles qualités rendent nos fantassins sans égaux? Je ne sais. Ils sont audacieux, résolus, pleins d'entrain à l'attaque, tenaces dans la défense. Leur discipline est extrêmement sévère et cependant officiers et soldats s'entendent d'une façon admirable. Quand tout va bien, l'Anglais grogne, se plaint et donne l'impression de ruminer quelque révolte. Quand il fait un temps de chien, que les Allemands « strafen » et que l'atmosphère est déprimante, il se met à chanter, à rire et à déployer la

verve d'un gavroche. Il faut qu'il ait en ses chefs une confiance absolue. Il adore ses protecteurs naturels : l'artilleur et l'aviateur. Quelques-uns de ceux qui l'ont étudié disent que bon nombre de ses vertus sont dues à son manque d'imagination. Soit, mais il ne peut être tout à fait dépourvu de cette faculté pour inventer quelques-uns des surnoms qu'il donne aux généraux. Dès le premier jour de la guerre, il établit sa supériorité personnelle sur l'Allemand. Il la constata et il maintient sa conviction en dépit de l'avantage qu'eurent tout d'abord les Boches au point de vue des armements. Il reconnaît à ses ennemis le courage et l'endurance, mais il n'en est pas moins certain qu'il peut le vaincre à volonté.

LES QUALITÉS DU FANTASSIN

Il est étourdi et insouciant, insouciant de sa propre vie même, qu'il risque souvent sans nécessité, par exemple pour chercher des souvenirs sous une grêle d'obus. Il y a quelque temps, nous avions fait une fournée de prisonniers et comme les Boches venaient d'ouvrir un tir de barrage derrière nous, nous les avions menés, pour plus de sûreté, dans une de nos tranchées. Un officier anglais, debout à côté d'eux, entendit et comprit ce qu'ils se racontaient. L'un des Allemands essayait d'encourager les autres en leur disant qu'il y aurait bientôt une contre-attaque et qu'on les délivrerait. « Jamais, s'écria avec énergie un de ses compagnons, jamais nous ne battrons ces gens-là. Regarde, — et il montra du doigt nos hommes qui cherchaient des souvenirs sous le feu de l'ennemi, — avez-vous vu, quand on tire, un des nôtres sortir de terre à moins qu'on ne l'y oblige? Ces Anglais n'ont peur de rien, ils n'ont pas de nerfs. Non, jamais nous ne les battrons! »

Notre fantassin est non seulement bon soldat, il est encore des plus chevaleresques. Après une grande attaque, un pauvre Boche de 18 ans, malade de peur, resta caché pendant quatre ou cinq jours dans un abri où une patrouille le découvrit, tremblant comme une feuille et mourant de faim. Ils lui donnèrent à boire et à manger autant qu'ils le purent, puis ils l'emmenèrent à l'arrière. A leur passage près d'une batterie, les artilleurs se chargèrent du jeune homme, l'envoyèrent dans leur souterrain et lui firent dévorer tant de pain, de viande, de thé et de confiture que le malheureux avait l'air mourant d'un excès de bonnes choses. Les hommes réclamèrent ensuite le droit de le garder auprès d'eux comme mascotte; mais les règlements s'y opposent et le Boche fut expédié vers une base, loin des obus

SES MANIÈRES ET SES HABITUDES

Ses plus grandes qualités sont un ressort et une gaieté extraordinaires. Après avoir vécu huit jours dans un enfer, il en sortira souriant. Au cantonnement, une fois lavé et brossé, il jouera au football ou échangera des confidences en un français bizarre avec les habitants. Il fauche, fait la récolte ou laboure pour le paysan, et si on le lui permet, il garde la vache et débarbouille le bébé. C'est un « gentleman » parfait et point vantard. S'il réconforte sa famille par le récit d'aventures qu'il n'a jamais eues, en revanche sa description d'une grande attaque se bornera à la phrase suivante : « Jeudi dernier, nous avons franchi le parapet. »

Mais ceux qui l'aiment (et qui ne l'aime pas?) l'apprécient surtout comme polyglotte. Là encore son ingéniosité lui vient en aide. Qui, sinon lui, aurait eu l'idée de traduire : *The cow has broken loose*, « la vache s'est échappée », par ces mots faciles à comprendre : « Madame, lait, promenade » ? Deux Anglais étaient logés dans une ferme où la volaille abondait. Ils auraient donc bien voulu un poulet pour leur dîner, mais dans leur vocabulaire limité le terme « chapon » ne se trouvait pas. L'un d'eux eut une idée. Il prit un œuf et le montrant à la bonne femme, dit : « Oof's mamma » (« la maman de l'œuf.) » On le comprit et ils firent un excellent repas. Ce sujet est inépuisable, mais je ne puis le quitter sans raconter l'anecdote suivante. Un soldat, ayant fait avec succès la cour à une Française, demanda à l'aumônier protestant de les marier. « Mais, dit le pasteur, cette jeune fille est catholique ! » — « Oh, ça ne fait rien, répondit notre homme dont la connaissance de la langue de sa fiancée se bornait à « Bonjour » et à « Nappo », je l'ai convertie. »

Je voudrais mettre tous les « Jean qui pleure » de ce pays en présence d'un régiment qui va aux tranchées ou qui en revient. Les frais visages de ces Anglais aux yeux clairs, pétillants d'humour, leur air de confiance splendide, sont suffisants pour vous donner l'envie de faire la haie sur leur passage et de les acclamer jusqu'à complète extinction de voix. Mêlez-vous à leurs groupes et écoutez-les parler. Ils n'engendrent pas la mélancolie, je vous assure. « Sept fois à l'assaut et toujours gaillard », me dit l'un d'eux avec orgueil. Si on leur demande leur avis sur les Boches, ils sourient d'un air bon enfant, mais un peu dédaigneux. C'est l'idée que l'Allemand gémit dès qu'on lui rend son dû qui cause ce mépris. Beaucoup de ces braves étaient dans les tranchées au commencement de la guerre,

quand l'ennemi nous lançait quarante obus contre un. Ils ne se plaignaient pas alors, et ils n'admirent guère le Boche qui se lamente aujourd'hui.

UNE RÉCLAMATION

En suivant une route poussiéreuse de France, je fus enchanté d'offrir une place dans mon automobile à un officier canadien. Il avait pris part à la plupart des grandes batailles et, de simple soldat, était devenu capitaine. Il avait le feu sacré; il était plein de courage et de détermination à refouler les Boches jusqu'à leur repaire. Je le félicitai de la bravoure que ses compatriotes avaient montrée pendant la guerre. « Mais enfin, me répliqua-t-il à ma grande surprise, pourquoi nous traitez-vous comme des enfants? Nous nous sommes bien conduits. Je ne le nie pas, mais tout le monde a fait de même. Votre Tommy est le meilleur soldat du monde. N'aura-t-il pas, lui aussi, sa part de louanges? Je suis écœuré des compliments dont on nous asperge. Nous avons accompli notre devoir de notre mieux, mais nous ne méritons rien de plus que vos belles troupes. » Je découvris bientôt que c'étaient là les sentiments de tous les Coloniaux. Un officier australien distingué m'avoua qu'il en était arrivé à haïr le mot « Anzac ». « Nous sommes entrés en guerre de notre plein gré pour battre les Allemands. Nous ne voulons pas qu'on nous traite comme si nous allions renoncer à la lutte dès qu'on ne parlera plus de nous tous les jours. Nous sommes de bons, de vaillants soldats, comme les Boches le savent, mais nous nous inclinons devant l'intrépidité des vieux régiments de la Mère Patrie. Croyez-m'en, un bataillon d'infanterie est tout simplement la miniature de la race. »

IV. — MESSINES

L'histoire n'est pas toujours impartiale, mais elle ne peut ignorer les faits, or un tremblement de terre tel que la bataille de Messines c'est un fait. Je ne parle pas ici des mines, mais du combat même. Le public anglais a lu les récits admirables qu'en ont faits les correspondants au front, c'est donc sa faute s'il n'en a pas compris la portée. Je voudrais cependant insister sur quelques-unes de ces descriptions afin de mettre en pleine valeur ce grand succès.

UN TRIOMPHE DE L'ÉTAT-MAJOR

Cette bataille fut, d'abord, le couronnement du travail de notre état-major, mais aussi et encore plus une lutte acharnée entre les

plus habiles officiers de ce service et ceux de l'Allemagne. Qu'on se souvienne que nos préparatifs étaient connus des Boches depuis des mois, seule la date exacte de l'attaque leur était encore cachée. Nous avons appris, par les prisonniers allemands, que leurs chefs ne l'attendaient pas avant le 9. Elle eut lieu le 7 juin. Les ennemis possédaient de sérieux avantages : 1° ils étaient prévenus ; 2° ils occupaient toutes les hauteurs et tous les postes d'observation. Du flanc de la colline, par des centaines d'abris en béton s'ouvrant sur la plaine, ils suivaient tous nos mouvements. C'est sous leur nez qu'il nous fallait creuser des abris pour nos canons et les y amener. Leur sécurité était telle que, pour la première fois depuis longtemps, ils engagèrent délibérément un duel d'artillerie, dans lequel, ainsi que je l'ai déjà dit, ils eurent le dessous. Ce fut notre première victoire. De plus, pendant tout l'hiver, leur état-major général avait étudié l'art de la défensive. Il est assez significatif, entre parenthèses, que les Allemands, qui croient avec raison que seule l'offensive peut apporter la victoire, aient passé tant de mois à élaborer un plan de campagne qui, selon leurs meilleurs théoriciens, ne pouvait les mener qu'à une défaite. Quoi qu'il en soit, c'est un fait avéré qu'à Messines les Allemands ne s'étaient préparés qu'à la défense, comme nos gens à l'attaque. Ils avaient tout prévu. Chaque arme eut son nouveau réglement. Voici un document intéressant trouvé sur le cadavre d'un soldat. Cet imprimé faisait sans doute partie d'un manuel publié par les autorités militaires. Il nous intéresse particulièrement parce qu'il se rapporte à notre invention spéciale : le « tank ».

ENGAGEMENT DES TANKS. — L'action de l'artillerie contre les tanks ennemis est de grande importance, à cause de la nouveauté de l'arme et du peu d'expérience que nous en avons acquise jusqu'ici. Les canons d'infanterie et les canons à courte portée qui tirent à bout portant dirigeront sur les vallons et les positions ennemis un tir de barrage et un feu destructeur en vue desquels on leur fournira un obus spécial. Il est important que ces canons n'ouvrent pas le feu trop tôt, afin de rester cachés et d'être encore en action quand on aura besoin d'eux. De plus, des batteries lourdes d'obusiers seront désignées pour attaquer les tanks. On leur indiquera comme cible des secteurs spéciaux, tels que des morceaux de terrain à proximité de notre front, qu'elles devront surveiller et repérer dans les moments de calme. Si un tank entre dans un secteur, tous les canons pointeront dans sa direction et tireront des salves jusqu'à ce qu'il soit hors d'action. Rien d'autre qu'un bombardement organisé à perfection ne réussira contre les tanks. L'ordre général donné à toutes les batteries de tirer dès qu'on aperçoit un tank n'a d'autre résultat que de créer de la confusion et conduit à un

échec. Dans les cas exceptionnels, lorsque les tanks pénètrent dans nos lignes, on pourra se servir de canons lourds à trajectoire tendue tirant à bout portant après pointage direct.

CONFIANCE DES ALLEMANDS

Ceci n'est qu'un exemple du soin avec lequel l'ennemi se prépara à repousser notre attaque sur Messines. Nous savons, toujours par les prisonniers, qu'après plusieurs manœuvres préalables et un examen approfondi de la position, les experts la déclarèrent imprenable. Toutefois, les chefs étaient si désireux de garder la côte qu'ils donnèrent l'ordre de la défendre jusqu'au dernier homme. L'état-major fit tout son possible pour repousser notre attaque et nous infliger de grosses pertes. En vérité, ce fut une lutte non pas corps à corps, mais cerveau contre cerveau entre les états-majors anglais et allemands.

Les plans et les contre-plans furent si bien mûris que l'excuse d'avoir été surpris est insoutenable. En résultat, nous avons remporté sur les Allemands une victoire si facile, si rapide et si complète, qu'ils en sont restés tout abasourdis et démoralisés. Les ennemis, non contents de mettre en jeu toute leur habileté, n'ont rien négligé quant au matériel. Il est bon d'avoir présent à l'esprit que quelques mois auparavant, sur les hauteurs de Vimy, ils avaient fait l'expérience du travail de notre état-major et que la leçon ne pouvait avoir été perdue. Pour résister à nos assauts, ils avaient massé une artillerie immense et dégarni le reste de leur ligne. Ils avaient des munitions en quantité, car ils connaissaient le caractère décisif de cette bataille et ils ne ménagèrent rien pour que la balance penchât de leur côté.

PERTES DE L'ENNEMI

Quelles ont été ses pertes? Je crois, après de soigneux calculs, qu'elles furent le triple des nôtres. Les mines causèrent sans aucun doute beaucoup de morts. Je puis en fournir un exemple. Les Canadiens qui ont miné la côte peuvent être fiers de leur ouvrage. Après l'explosion, on trouva à quelque distance du cratère un officier allemand étendu sans connaissance. On le ramena à l'arrière et, lorsqu'il eut repris ses sens, il dit à ses sauveteurs qu'au moment où la mine sauta, il y avait, sur la côte, deux compagnies de sapeurs allemands et la garnison habituelle. Une compagnie de sapeurs allemands compte environ 260 hommes. La garnison se composait probablement

d'un bataillon. Nous pouvons donc en conclure que le nombre de tués, pour cette mine seule, s'élève à 1.270. L'officier nous confirma ce fait en ne retrouvant dans la cage des prisonniers de ce secteur aucun des hommes de ces deux compagnies. Ces mines ont produit un effet tel sur le moral des troupes que la presse allemande se met en peine d'expliquer qu'il n'est guère probable qu'un pareil coup se renouvelle. Elle démontre que l'inclinaison du terrain favorisait spécialement les opérations des mineurs anglais et elle appuie sur le fait que nos positions actuelles nous offrent des désavantages marqués ; on n'y peut creuser de mines. L'explication peut rassurer les Boches de l'arrière, mais ceux des premières lignes ont éprouvé un tel choc qu'ils imaginent des mines partout. Nos admirables compagnies de mineurs veilleront sans doute à ce qu'ils ne soient pas déçus.

FRÈRES D'ARMES

Attribuer le succès de Messines à X, Y ou Z, ce serait donner une impression tout à fait fausse de nos armées. Leurs chefs sont comme des frères, collaborant loyalement sous la direction de Sir Douglas Haig. Si l'on prépare une offensive, le général qui doit la faire dispose de toute l'expérience acquise précédemment par ses collègues. La gravité des résultats et le fardeau écrasant de la responsabilité ont chassé toutes les jalousies mesquines des guerres d'autrefois. Chacun s'attelle à la tâche commune, de bon cœur et sans se plaindre. « Battre les Boches ! » voilà le cri de guerre et, quel que soit celui qui leur porte le coup, ses camarades en sont aussi contents que si c'était leur œuvre personnelle.

CE QU'EN DISENT LES ALLEMANDS

J'espère avoir prouvé que la bataille de Messines fut le point culminant d'une préparation longue et ardue des deux côtés. Tout ce que l'intelligence, l'énergie et le courage pouvaient inventer fut mis en œuvre, et les Boches reçurent une bonne râclée. Mais, si grands que soient les effets de cette victoire, je suis enclin à penser que le plus important est le communiqué allemand.

Nos plans avaient été tracés si minutieusement qu'il n'y eut pas le moindre accroc. On aurait dit une pièce de théâtre répétée pendant des années. Tout le monde connaissait sa place et son objectif et pas une section ne flotta. Toute l'armée allemande, depuis Verdun jusqu'à la mer, attendait le résultat avec impatience. Elle savait que nous préparions une offensive et qu'on s'apprêtait à l'arrêter. De

notre côté aussi, nous espérions ce coup de tampon et nous étions à l'affût de nouvelles. Voici les versions anglaises et allemandes de l'événement.

Version allemande.

Grand Quartier Général.

Le 8 juin 1917

Front occidental. Groupe d'armées du Prince Rupprecht.

Sur la côte belge et sur l'Yser, il y a toujours peu d'activité. Au nord d'Armentières, après un bombardement destructeur de plusieurs jours entre Ypres et le bois de Ploegsteert, les Anglais nous ont attaqués, mais, au sud-est d'Ypres, les régiments de la Basse-Silésie et du Wurtemberg les ont repoussés. Nous avons aussi combattu avec succès sur l'aile sud du champ de bataille.

D'un autre côté, l'ennemi, ayant pénétré dans nos lignes, grâce à de nombreuses explosions de mines, s'est avancé jusqu'au delà de Wytschaete et de Messines après une lutte acharnée et incertaine. Une contre-attaque furieuse de la Garde et des régiments bavarois rejeta l'ennemi sur Messines.

Plus au nord, l'avance de l'ennemi a été arrêtée par nos réserves. Après quoi nos braves régiments durent abandonner le saillant qui formait une courbe à l'ouest et se retirer sur une position déjà préparée et située entre le coude du canal au nord de Stollebecke, et le terrain de la Douve, à deux kilomètres à l'ouest de Warneton.

Sur le front d'Arras, le feu de l'artillerie a augmenté d'intensité dans plusieurs secteurs.

Version anglaise.

Grand Quartier Général. France.

Le 7 juin, 11 h. 5 du matin.

A 3 h. 10 du matin, nous avons attaqué sur un front de 15 kilomètres les positions allemandes de la côte Messines-Wytschaete. Nous avons partout atteint notre premier objectif et nous continuons d'avancer d'une façon satisfaisante sur tout le front attaqué. On annonce que de nombreux prisonniers sont déjà arrivés aux postes de concentration.

9. 50 du soir.

Nos opérations au sud d'Ypres se sont continuées avec méthode pendant toute la journée et ont été couronnées d'un plein succès.

La côte de Messines-Wytschaete, qui, depuis 2 ans et demi, dominait nos positions du saillant d'Ypres, a été prise d'assaut, ce matin, par nos troupes.

Dans cette attaque, nous nous sommes emparés des villages de Messines et de Wytschaete et du système des défenses ennemies, comprenant des bois et des localités fortement retranchés et fortifiés sur un front de plus de 15 kilomètres s'étendant du sud de la Douve au nord du Mont Sorrel.

Dans la soirée, nos troupes ont de nouveau avancé, suivant le plan des opérations, et ont enlevé le village de Oostaverne et les défenses d'arrière-garde de l'ennemi, à l'est, plus de 8 kilomètres.

Version allemande.

Version anglaise.

Au cours de cette avance, une contre-attaque sur l'aile sud de nos nouvelles positions fut complètement repoussée par le feu de notre artillerie. Les pertes que l'ennemi a subies dans la bataille d'aujourd'hui sont fort élevées.

Sans compter ses autres pertes à 4 heures et demie cet après-midi, plus de 5.000 prisonniers avaient déjà passé par nos postes de concentration et on en amène encore.

Nous avons pris aussi des canons, des mortiers de tranchées et des mitrailleuses que l'on n'a pas encore comptés.

L'effet du communiqué ennemi, envoyé au monde entier et aussi aux armées allemandes de l'ouest, a pu avoir quelque utilité, mais il était aussi fort décourageant. Les Boches ne devraient pas mesurer le vent à l'agneau tondu. Qu'ils mentent tant qu'ils veulent aux civils, mais qu'ils soient sincères vis-à-vis de leurs armées. Un officier fait prisonnier dans un autre secteur dit à son vainqueur : « Vous nous avez mis dans de beaux draps à Messines, d'après ce que j'entends dire partout ». L'Anglais, qui venait de lire le communiqué allemand, lui fit remarquer que son propre gouvernement ne considérait cette affaire que comme un échec sans importance. « Mais, personne ne croit nos communiqués, répondit l'autre franchement. C'est que, voyez-vous, nous étions tous certains qu'on préparait un coup à Messines et nous attendions les nouvelles. Longtemps avant le reçu du communiqué, la vérité qui avait passé de bouche en bouche nous était connue et nous savions que nous venions d'essuyer une défaite sérieuse. Personne ne fait attention aux communiqués. »

Encore une citation, empruntée celle-ci aux déclarations d'un officier bavarois pris pendant la mêlée, et j'en aurai fini avec la bataille de Messines qui marque une étape décisive dans l'histoire de la guerre. Le prisonnier en question fut trouvé dans un abri et ramené à l'arrière. Une de ses remarques faite à un officier anglais m'a été répétée et m'est restée gravée dans la mémoire. « Ah ! oui, dit-il, vous nous avez infligé la pire défaite que nous ayons jamais eue. C'était

l'essai de vos forces et vous avez gagné. Mais comment voulez-vous que nos hommes luttent ? Ils se battent maintenant pour le *statu quo*. Comment voulez-vous que des hommes aillent se faire tuer pour quelque chose comme le *statu quo ?* »

V. — LES EFFECTIFS DE L'ALLEMAGNE

On conviendra vite que la question du nombre d'hommes domine toutes les autres. Car, étant donné le courage et l'endurance des nations, c'est de l'appoint humain que dépendra soit la victoire, soit une paix blanche. Les Allemands fournissent peu de renseignements sur leurs pertes, mais elles doivent être énormes. Nous connaissons aussi bien que les nôtres celles de nos vaillants alliés, et par le total, surtout en ces derniers temps, il nous est permis d'estimer ce que cette guerre coûte d'hommes à l'Allemagne. J'admets qu'il est pour ainsi dire impossible de citer des chiffres exacts et que ceux que je donnerai doivent être considérés comme des conjectures. Ils sont basés, cependant, sur une enquête serrée parmi les gens qui étudient le sujet et j'ai pris la moyenne de leurs approximations. Je n'exagère donc pas, je crois, en disant qu'en tués, morts des suites de blessures, prisonniers et invalides, l'Allemagne a perdu quatre millions d'hommes.

LA NOUVELLE ARMÉE ALLEMANDE

On peut avancer qu'à la fin de 1916, les Allemands possédaient une force de 5.500.000 hommes, sans compter les recrues non instruites. Au mois d'août 1914, les Boches avaient doublé la force de leur armée du temps de paix. En février 1915, ils l'avaient triplée et elle consiste aujourd'hui en 2000 bataillons d'infanterie, soit 230 divisions. Ces chiffres représentent bien entendu les militaires de tous rangs, ceux qui combattent comme ceux qui appartiennent aux services auxiliaires. Par exemple, si les Boches employaient des femmes comme commis, sur les territoires envahis, elles y seraient incluses.

Dans la seconde moitié de l'année 1916, les autorités militaires formèrent une centaine de nouveaux bataillons. Ce n'étaient pas tout à fait des troupes fraîches. Elles avaient été levées de différentes manières. Dans certains chef-lieux de corps d'armée, on recruta dans chaque bataillon d'*Ersatz* (de remplacement) une compagnie qu'on mit sur le pied de guerre; puis on les réunit pour en faire des régiments. Ainsi qu'on le sait, un régiment comprend trois bataillons et,

sur le pied de guerre, comme au mois d'août 1914, représente 3000 hommes. Une autre méthode consista à retirer une compagnie à tous les régiments d'infanterie d'un bon nombre de divisions pour en former de nouvelles unités. Toutefois, ces compagnies furent souvent remplacées par des détachements tirés des dépôts. A la fin de l'année 1916, en raison de tous ces changements, on avait levé une trentaine de divisions additionnelles. Or, dès le commencement de 1915 on avait fait de nouvelles division en prenant comme base trois régiments pour chacune au lieu de quatre. Ceci rendit disponibles un certain nombre d'officiers d'état-major qui furent ensuite attachés aux nouvelles unités.

SIGNES D'AFFAIBLISSEMENT CHEZ LES ALLEMANDS

La lecture de ces calculs compliqués ne nous permet pas de découvrir jusqu'à quel point l'usure de la guerre influe sur la force des armées allemandes en campagne. Certains faits, cependant, paraissent indiquer un besoin d'hommes. Examinons d'abord le système de recrutement de l'Allemagne avant la guerre. Par une loi (élargie par un décret du 9 septembre 1915) tout citoyen allemand de 17 à 45 ans est astreint au service militaire. Il n'est pourtant point appelé à faire partie de l'armée active avant l'âge de 20 ans. S'il est reconnu bon pour le service, il se rend alors au dépôt de l'unité qu'on lui désigne. De cette façon, un homme né au mois de mars 1914 faisait partie de la classe de 1914. Les Allemands ont commencé la guerre avec des jeunes gens de 21 ans : la classe de 1913. En 1911, 1912 et 1913, le nombre des recrues se montait respectivement à 563.024, 587.608, 587.888. Ces chiffres ne comprennent pas tous les hommes acceptés par le conseil de révision : 15 o/o, quoique admis, étaient placés dans la réserve d'*Ersatz*, parce qu'on n'avait pas besoin d'eux. 25 o/o étaient renvoyés à l'année suivante pour cause de santé et 10 o/o étaient totalement exemptés comme incapables de servir. Si dans ces trois catégories, admis mais dispensés, refusés temporairement, et complètement exemptés, nous supposons qu'on puisse en appeler 20 o/o sous les drapeaux, il nous est possible de calculer sur quel nombre d'hommes l'Allemagne pouvait normalement compter en 1914, 1915 et 1916 pour augmenter ses forces. Il faut, bien entendu, déduire de ce total les hommes renvoyés dans les services de toute nécessité, les fabriques de munitions et les chemins de fer. Depuis le commencement de la guerre, l'Allemagne a pu mettre en ligne les classes de 1914, 1915, 1916,

1917, une partie de la classe de 1918 et elle a expédié aux dépôts une partie de la classe de 1919.

L'ALLEMAGNE ENGAGE L'AVENIR

Pour estimer ces faits à leur juste valeur, il convient de tenir compte d'autres facteurs. A la fin de 1914, le haut commandement allemand en était arrivé à la conclusion que la guerre allait durer longtemps. Tout espoir d'une lutte courte, vive et décisive fut abandonné. Il importait de ménager ses forces. Appeler les classes avant l'heure, c'était engager dangereusement l'avenir. Il fallut en courir le risque. L'année dernière, après avoir épuisé 5 classes, les Allemands durent réexaminer les exemptés et procéder à un nouveau triage des travailleurs, en commençant par les ouvriers agricoles. La population industrielle fut ensuite soumise au même procédé et les usines de lmunitions mêmes furent obligées de fournir de la chair à canon.

Ceux qui croient que l'Allemagne possède de mystérieuses réserves d'hommes doivent reconnaître que les chiffres sont contre eux, mais à notre tour nous admettons qu'elle a dans ses dépôts de bonnes et de solides réserves qu'il est possible d'évaluer. L'extravagance avec laquelle elle a répandu le sang de ses fils en de vaines attaques et en des contre-attaques impossibles a produit son effet. D'un autre côté, on ne peut nier que les pertes des Alliés n'aient été considérables. C'est vrai, mais elles sont partagées entre la Russie, la France et l'Angleterre, tandis que parmi les Puissances Centrales, l'Allemagne supporte la majeure partie du poids de la guerre. On fera remarquer qu'en Angleterre aussi nous incorporons les jeunes gens de 18 ans, mais nous ne les envoyons pas dans les tranchées et nous n'avons pas effectué autant de triages que les Allemands.

AFFAIBLISSEMENT DES DIVISIONS

Si l'appel et l'envoi au feu de tant de classes ne fournissent pas de preuve suffisante d'un manque d'hommes, il y a d'autres signes de faiblesse numérique. J'ai expliqué comment on avait formé de nouvelles divisions tirées des anciennes, mais peut-être le public en général ignore-t-il que la force d'un bataillon d'infanterie a été réduite de 1.050 à 750 hommes. Au début de guerre, la division allemande comptait 12 bataillons ou environ 12.500 baïonnettes. Aujourd'hui elle n'a plus que 8 bataillons de 750 hommes chacun, ou 6,750 hommes en tout. Les Boches ont été obligés de faire des réductions par suite de leurs lourdes pertes. L'artillerie même s'est

vue réduite d'une manière analogue. Il n'y a que quatre canons dans chaque batterie de campagne au lieu de six comme autrefois. Le reste a servi à créer de nouveau éléments. Il serait insensé pourtant de fonder trop d'espoirs sur le nombre décroissant des Allemands. Leur valeur numérique est encore suffisante pour nous opposer une forte résistance.

CONCLUSION

Les chiffres que j'ai cités dans cet article indiquent un manque d'hommes qui doit causer une anxiété croissante au Haut Commandement boche. Des pessimistes qui se refusent à reconnaître la lumière du soleil même sous un ciel sans nuages en sont réduits à l'affirmation ridicule et absurde que les Allemands ont falsifié leurs listes de recensement. Ainsi que je l'ai déjà dit, l'Allemagne chancelle et je suis convaincu que si l'Angleterre joue son rôle aussi bien qu'elle l'a fait pendant deux ans, elle finira par lui donnera le coup de grâce. Mais il faut que Sir Douglas Haig reçoive tous les hommes dont il a besoin et tous les canons qu'il demande. Unissons nos efforts pour l'aider et je crois fermement qu'il remportera la victoire.

Comme on l'a déjà exposé cette année, après les deux mois de notre offensive, l'Allemagne avait épuisé une centaine de divisions sur les 150 environ qui se trouvaient sur son front occidental. C'est un fait qui vaut la peine qu'on y réfléchisse. Mais si significatif qu'il soit, il y en a d'autres encore plus remarquables. Un grand nombre de bataillons qui avaient été formés pour être incorporés dans les nouvelles divisions dont j'ai parlé ont été employés comme troupes de remplacement ou divisés en unités indépendantes. Il est vrai que personne n'a jamais cru que les Boches puissent conserver ces nouvelles divisions et on ne s'attendait guère à les voir former, avec les bataillons récemment levés, des divisions additionnelles. Mais on n'espérait point, cependant, qu'ils fussent contraints sitôt de les employer à combler leurs vides.

VI. — LE MORAL ALLEMAND

Ce serait payer un mauvais compliment au courage et à l'endurance des troupes alliées que de nier les qualités militaires hors ligne et la bravoure de leurs ennemis communs : les Allemands. Ils ont lutté vaillamment et nous, Anglais, serons les derniers à leur refuser le renom qu'ils ont mérité. Pourtant, le Boche n'est point un surhomme.

On a quelques bonnes raisons de douter que, dans le combat corps à corps, il vaille le Français, l'Italien ou l'Anglais. Il fait partie d'une puissante organisation militaire qui a eu l'avantage de choisir son heure pour déclarer la guerre. Le Haut Commandement comptait tant là-dessus qu'il ne traça son plan d'opérations que pour une campagne courte et vivement menée, qui devait lui apporter la victoire au bout de six à neuf mois au plus. Ce projet fut déjoué à la bataille de la Marne, en 1914, et depuis lors, pour les Allemands, la lutte n'a eu d'autre but que d'augmenter leurs moyens de marchander à la Conférence de la Paix. Il ne faut point oublier non plus que l'Allemagne est une nation silencieuse. Son gouvernement ne laisse rien imprimer qui puisse encourager l'ennemi ou affaiblir le moral de son propre peuple. Toutefois, nous n'ignorons pas qu'elle a été durement frappée. « Combien de temps peut-elle tenir ? » Telle est la question qui monte aux lèvres de tout le monde. Y répondre avec certitude est impossible. Ce qui est sûr, c'est qu'elle résistera aussi longtemps que l'esprit de la nation sera hardi, fort et plein d'endurance.

CONTRASTE

Pour donner un aperçu de l'état du moral allemand au front et à l'arrière, je citerai des lettres trouvées sur des morts ou sur des prisonniers. Certaines ont été évidemment écrites dans des circonstances où il ne peut être question de gaieté, mais la plupart renseignent facilement sur l'état d'esprit de la population civile et militaire et n'ont pas été composées dans des moments de mélancolie passagère. Même ainsi, il est permis de se demander si nos vaillants soldats eux-mêmes ne se sentent ni las, ni découragés. Pour en juger, j'ai interrogé sur la manière dont nos hommes écrivent chez eux un ami qui censure la correspondance d'un bataillon, qui, après avoir pris part à de chaudes affaires, allait de nouveau franchir le parapet. Il jeta un coup d'œil sur une dizaine de lettres, choisit au hasard dans le paquet, et pas une ne contenait un mot de tristesse. Il y en avait de sérieuses, mais le plus grand nombre étaient gaies, insouciantes, et toutes respiraient la confiance.

LE « MORAL » AU FRONT

Dans les missives boches qui viennent du front, on trouve de fréquentes plaintes sur l'insuffisance de leur service d'aviation comparé au nôtre :

Cette après-midi, écrit un Allemand, il y avait au-dessus de nous vingt-cinq aviateurs anglais et dix allemands. Dans l'après-midi, feu violent de l'artillerie et la nuit pas de sommeil.

On lit dans un message expédié des premières lignes :

Une machine ennemie a dirigé le tir des batteries depuis sept heures du matin. En dépit de demandes répétées au service d'aviation de nous protéger, aucun aéroplane allemand n'a survolé nos lignes.

Un soldat écrit à sa famille :

Grande activité aérienne ; les Anglais viendront bientôt nous enlever nos casques de dessus la tête.

Quant à la situation au front, elle prouve l'effet qu'ont produit nos attaques. Voici quelques citations empruntées à des lettres :

« Nous sommes au feu depuis le 17 (mai 1917) et il y a peu à espérer. Nous devrons battre de nouveau en retraite, car les Anglais nous pressent, et, cette après-midi, ils ont détruit nos fils de fer barbelés. » — « Aujourd'hui, les Tommies nous ont administré une telle râclée que nous ne savions plus de quel côté nous tourner. Nous n'avons plus de casemates où nous réfugier. » — « La situation est intolérable ici, car les Anglais ne nous laissent pas un instant de paix. » — « Nous sommes arrivés dans le plus mauvais secteur du front occidental. Nous ne trouvons plus ni tranchées, ni abris. Chacun a dû se creuser un trou et y rester couché pendant quatre jours et quatre nuits sous une pluie torrentielle. Les Anglais ont lancé avec succès des forces importantes contre nos nouvelles positions et ont occupé nos premières lignes de tranchées. Il y avait peu de survivants dans le régiment que nous avons relevé.

LA GUERRE ET LA POLITIQUE

Jusqu'ici, je n'ai fait que copier la prose sans prétention littéraire du simple soldat qui se trouve dans une position difficile et dangereuse. Je n'en tirerai pas de morale, mais je prierai le lecteur de remarquer qu'il n'y a dedans ni un mot, ni une pensée de victoire. Ce que les auteurs de ces lettres espèrent, tout au plus, c'est de tenir. Les suivantes, écrites, pour la plupart, à quelque distance de la ligne de feu, semblent l'œuvre de gens instruits. L'extrait ci-dessous provient du journal d'un officier d'état-major :

La tension d'esprit et la fatigue physique que les troupes subissent au front sont si grandes que le moral en souffre. Cet état a pour conséquence inévitable et regrettable l'augmentation des cas d'absence sans permission et d'actes d'insubordination plus ou moins graves. La situation politique et militaire, la conduite dilatoire de l'Amérique, la rupture de nos relations

diplomatiques avec la Chine et surtout la révolution qui vient d'éclater en Russie et la retraite de nos troupes entre Arras et l'Aisne, ont contribué à créer en nous tous une certaine nervosité qui a été augmentée par la rumeur persistante d'une attaque sur notre front.

L'auteur de la missive suivante est, sans nul doute, instruit, lui aussi, et versé dans la politique. Sa lettre vaut la peine qu'on la cite.

J'ai reçu votre carte avec la jolie inscription : « Après une victoire glorieuse, une paix prospère. » Espérons que nous verrons bientôt arriver, tel que cette devise le décrit, le dénouement du drame terrible. Mais, on interprète le mot « victoire » de différentes manières, surtout chez nous, et cela prolonge la guerre. Une partie de la nation acceptera comme une victoire une paix conclue dans des conditions telles que l'Empire Allemand ne perde ni ne gagne rien, car le seul fait d'avoir pu, malgré le nombre de nos ennemis, défendre notre patrie contre une invasion étrangère peut s'appeler une victoire. Une autre partie se considérerait vaincue si, en dépit de tant de sacrifices du plus haut prix, nous faisions la paix sans agrandir notre pays, et c'est pour empêcher cette solution que nous nous battons ici, et que ce parti lutte chez nous. Le Gouvernement, et c'est là le point faible de la position, n'ose s'ouvrir sur ses intentions. Espérons qu'il aura bientôt le courage de déclarer ce qu'il veut, mais il n'ose le faire par égard pour les gens influents. Quant à ceux qui pensent qu'il nous faut gagner du territoire à tout prix, la seule manière de les traiter est de les envoyer tenir la ligne jusqu'à ce que l'ennemi se déclare prêt à accepter leurs conditions. Je crois qu'une heure sous le feu de l'artillerie suffirait à leur faire abandonner leurs prétentions territoriales et demander la paix. Espérons que le Gouvernement dira bientôt clairement ce qu'il désire : une chose ou l'autre. Mais je souhaite qu'il choisisse l'alternative sans acquisitions territoriales, car autrement nous aurons des expériences désagréables. Si cela arrivait et que nos ennemis voient quel parti l'emporte, nous aurions enfin cette paix tant désirée.

LE MORAL DE LA NATION

Voici pour le soldat. Mais que dit la nation à l'arrière? Les soldats même victorieux grognent souvent ; cela ne les empêche pas de montrer un courage et une confiance surprenants dans la défaite. La vraie force motrice d'un pays, c'est la détermination de la population civile. J'interprète les sentiments qui animent celle-ci. Voici quelques phrases prises au hasard dans des lettres envoyées par les amis et les parents de soldats au front.

Nous allons tous mourir de faim si cette maudite guerre ne finit pas

bientôt. Pour qui, malheureux, vous faites-vous tuer ? Pour les grands seulement.

Un homme décrit la destruction de villages français par les Boches :

Mais qu'ont fait les civils qui habitent encore là ? Leurs propriétés sont brûlées et tout est rasé ! Mon Dieu que c'est dur ! J'espère que nous ne partagerons pas leur sort, car ni les Anglais ni les Français n'auront de merci pour les Allemands.

Autres jérémiades :

Je dois me représenter au conseil de révision ! Ils ne seront satisfaits que lorsque nous serons tous tués ! — Ce que nous mangeons est moins qu'il nous faut pour vivre, et assez pour nous empêcher de mourir, mais ils nous laisseront périr petit à petit pour que nous ne le sentions pas. — Il est grand temps que nous fassions la paix, car les gens, surtout les pauvres, commencent à souffrir de la faim. — La famine nous menace de tous côtés et quand l'été sera venu quelque épidémie éclatera ; déjà en plusieurs endroits, il y a des cas de petite vérole noire. — Mon cher frère, on est si malheureux qu'on voudrait ouvrir le bec de gaz et s'endormir pour toujours. — Ça ne peut guère durer plus longtemps, car, ici, les gens meurent de faim. — C'est terrible cette misère. Aujourd'hui, on ressent davantage la faim que l'amour de la patrie.

On ne peut ajouter foi à ce que la presse allemande affirme ou nie, car elle manque de sincérité et d'exactitude. Si elle reçoit le mot d'ordre de peindre la situation sous des couleurs plus sombres que la réalité, c'est que le Gouvernement a ses raisons. Quand, au contraire, ces journaux soumis déclarent que tout est rose et souriant, on peut être sûr que c'est pour quelque motif caché. Il faut donc conseiller aux Français et aux Anglais de ne pas faire attention aux récits de la presse boche. Tout au moins, je puis affirmer que les lettres que je cite sont authentiques. C'est la nature humaine prise sur le vif. La voix du peuple se fera-t-elle entendre maintenant en Allemagne ? Il est difficile de le dire. Il est préférable de croire que les Allemands supporteront toutes les souffrances sans broncher. Tout ce que je puis faire pour le présent, c'est de publier pour ce qu'ils valent les vrais sentiments du peuple, tels qu'ils sont exprimés dans des lettres qui ne devaient être lues que par le destinataire.

PRIX ET PRIVATIONS

Voici une liste des prix à Berlin en avril dernier :

Jambon, 8 à 9 marks la livre ; lard, idem ; porc, de 4 marks 50 à cinq

marks ; œufs, de 60 pfennigs à 1 mark chacun. Pour de la saucisse, on a demandé à maman de payer le prix extravagant de 16 marks la livre.

Dans une autre lettre, il est dit qu'un chevreau, qu'on payait autrefois 5 marks, coûte 25 marks 30. Un oison à peine sorti de l'œuf vaut 5 mks. Voici d'autres extraits :

On ferait volontiers ces sacrifices si la fin était en vue ; mais quelle injustice et quelle exploitation ! — Mes propres enfants et ma femme surtout sont malades par suite d'une nourriture insuffisante... Les choses ne vont pas mal à la campagne. Mais notre organisation prussienne méticuleuse et maladroite n'a pas assez d'élasticité pour lui permettre de résoudre le problème de la distribution. — Je voudrais manger un morceau d'anguille, mais elle coûte 10 marks la livre ; c'est trop cher pour moi. — Comment êtes-vous nourris ? — La famine a fait son apparition ici. Croiriez-vous qu'aujourd'hui j'ai tout à coup vu trouble, simplement à cause de la faim. — On prend tous ceux qui peuvent marcher ; les bossus et les hommes qui ont perdu une jambe sont employés comme commis. — Le dégel a inondé le pays. Tout y est en friche comme l'année dernière.

ÉMEUTES

Une telle misère force à se plaindre et, aux mois de février, d'avril et de mai, cette année, il y eut des émeutes et des troubles dans toute l'Allemagne. Les détails qui suivent sont empruntés à un autre paquet de lettres.

Nous avons déposé nos outils à cause des vivres. On a renversé un agent de police hier encore dans la Schloss Strasse. — La grève continue à Spandau... Aujourd'hui, les autorités militaires ont annoncé dans toutes les usines que quiconque ne se remettrait pas à l'ouvrage serait envoyé à l'Armée ou dans la Marine. Le moyen réussit... — On a rappelé tous les agents de police qui étaient au front. A Wittenaw, on fit sortir la troupe baïonnette au canon. Il y a eu une émeute ici. On s'est battu avec violence. — Il y a des désordres partout ; ils sont très sérieux à Mayence et à Wiesbaden. — J'espère que nous ferons bientôt la paix, sans quoi nous aurons une révolution. — La semaine dernière, il y a eu des grèves importantes ici (Wahren). A Berlin, il y a 250.000 grévistes, à Leipzig 30.000, mais ils n'ont rien obtenu puisqu'il n'y a rien.

Plusieurs personnes écrivent qu'on doit faire attention à ce qu'on dit dans ses lettres, parce qu'elles sont censurées au départ. Mais le récit suivant fort intéressant, qui raconte un essai de révolution à Kiel, a échappé à la vigilance du censeur :

Je veux savoir ce qui s'est passé à Hambourg et à Kiel ? Eh bien, je ne

sais rien pour Hambourg, mais à Kiel, nous avons eu une vraie révolution. En fait, on nous a ordonné de n'en point parler dans nos lettres ; tu peux donc penser que l'affaire fut chaude. Tous les docks (même les docks Impériaux) et le 85e (Holstein) régiment y participèrent. On fit une distribution de pain plus abondante et le calme fut rétabli, en apparence. Les ouvriers qui avaient été renvoyés de suite furent repris. De nouvelles troupes remplacèrent les autres. Jusqu'au dimanche de Pâques, tout fut paisible. Puis, on annonça qu nous avions reçu trop de pain et qu'on nous déduirait ce surplus de la ration de la semaine suivante. Alors, l'émeute fut terrible. La police chargea l'épée au clair, et il y eut beaucoup de tués. La tranquillité n'est pas encore rétablie à Kiel.

MALADIES

La faim et les privations en Allemagne ont amené à leur suite l'inévitable maladie.

La petite vérole s'est déclarée dans les environs. Il y en a de nombreux cas à Greiz... Les descriptions des journaux ne correspondent pas à la réalité. — La petite vérole s'est déclarée dans le voisinage. — Mais le pire, c'est la petite vérole qui vient de se déclarer partout. La police ferme les maisons et tous les soldats en permission ont dû partir. — Comme tu le sais, sans doute, la petite vérole vient de se déclarer. On ne publie rien là-dessus, bien entendu. — La petite vérole s'est déclarée ici et tout le monde doit se faire vacciner. Je crois que c'est plutôt du typhus causé par la faim que la petite vérole.

LE DERNIER APPEL

Le manque d'hommes se révèle dans plusieurs lettres. Je cite :

Hier, on a fait l'appel de la classe d 1919 et trois d'entre nous ont été pris pour l'infanterie. Nous étions 170 et 5 seulement ont été refusés par le conseil de révision.— Emil, Hans, et les autres ont passé dans l'artillerie à pied. A l'appel de ces dernières semaines, le conseil de révision n'a exempté presque personne. — Le 12 avril, on fait un autre appel et tous les garçons de 16 et 17 ans doivent se présenter. Ce ne sont que des enfants, bien entendu. — L'autre jour, je suis allé avec un ami au bureau de recrutement où l'on m'a dit qu'on appellerait, ce mois-ci (février 1917), la classe de 1919 sous les drapeaux.

NOUVELLE MANIÈRE DE RÉGLER D'ANCIENNES DETTES

Je terminerai cet article par certains passages de lettres qui donnent un aperçu significatif des méthodes allemandes pour faire souscrire à l'emprunt de guerre.

F. T. est revenu hier pour la première fois en permission de huit jours.

Mais avant d'obtenir cette permission, il dut souscrire mille marks à l'emprunt de guerre. — A la mine, on nous demande à chacun 100 marks pour l'emprunt de guerre. Nous souscririons volontiers, mais nous leur avons dit de nous donner d'abord 15 marks par équipe et de venir ensuite nous demander de souscrire, ces bons messieurs! Tu devrais voir ce qu'on appelle sous les drapeaux : quels beaux spécimens il y a encore en Allemagne. Ils ne pèsent que 45 ou 50 kilos. Les Anglais renverseraient 20 Allemands de ce genre d'un seul coup de crosse. — On demande encore de l'argent... Quiconque ne donne pas de son plein gré a une retenue sur ses gages. — J'ai une permission jusqu'au 11, dont trois jours de permission d'emprunt de guerre. — Ils trouvent difficile de réussir leur sixième emprunt de guerre. Maintenant, ils s'adressent aux soldats. Celui qui souscrit 100 marks obtient 14 jours de permission. — On veut que les soldats souscrivent aussi. C'est honteux d'extraire quelques centimes à ces pauvres diables, et on appelle ça un emprunt volontaire!

L'AVENIR

Si grandes que soient, sans aucun doute, les souffrances de l'Allemagne, ce serait une erreur de déduire des expressions de mécontentement et de misère que j'ai citées, que l'Allemagne est à bout. Elle consentira à souffrir pour son salut et ceux qui s'attendent à des révoltes ou à des révolutions à cause des privations que le peuple allemand endure seront désappointés. Le seul moyen d'obtenir la victoire, c'est de battre à fond les Allemands; et dans ce but, il faut que la Nation anglaise unisse ses forces pour soutenir nos soldats au front.

X...

KŒNIGSMARK

(*Suite* [1])

—

II

Au ciel d'acier bleu, la froide étoile qui brillait tout à l'heure avait disparu.

Vignerte eut un sursaut : « Quelle heure est-il ? »

— Minuit moins dix, répondis-je, ayant fait jouer une lampe électrique.

Je réveillai les deux hommes de communication :

— Henriquez, va à la troisième section. Dis à l'adjudant de surveiller la relève du deuxième peloton. Qu'il vienne rendre compte ici, au lieutenant Vignerte. Toi, Damestoy, va à la deuxième section, dis au chef de faire de même pour le premier peloton. Ah ! qu'il n'oublie pas, pour deux heures, la patrouille. C'est la onzième escouade qui la fournit, caporal Toulet. C'est compris ? Allons, réveillez-vous un peu.

Les deux soldats se hissèrent au dehors. Pendant deux secondes, nous ne vîmes plus le trou de ciel bleu.

Quelle étrange nuit calme. A peine, de ci de là, un coup de fusil égaré ; pas un coup de canon.

Vignerte continua son récit.

Avez-vous lu le *Baron de Heidenstamm* ? Meyer Forster y a pillé un peu Tolstoï — (tout le chapitre de la course pour la coupe de l'empereur est pris à *Anna Karénine*) — et beaucoup, hélas ! notre Octave Feuillet. Malgré cela, cependant, lisez les pages consacrées à Hanovre, à la vie de garnison allemande,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 467.

au parc royal sous la neige. Il y a des impressions qui sont bien celles que je ressentis en arrivant à Lautenbourg, le dimanche 26 octobre 1913, à dix heures du matin.

Depuis huit heures, j'avais vu disparaître peu à peu les cimes du Harz walpurgique, noyées au sud dans des nuées cuivrées. Ce furent alors des plaines fertiles, sans beauté, sans caractère. Puis, lorsque le train eut traversé l'Aller, le paysage s'accidenta. Alors, bondissant dans son lit basaltique apparut la sinueuse rivière Melna, qui se jette dans l'Aller à une soixantaine de kilomètres en aval de Lautenbourg. On approchait.

Le ciel était triste et blanc. La ville, accrochée aux pentes d'une colline autour de laquelle tournait la Melna, avait quelque chose de Pau, ou mieux, à cause des briques roses des maisons, de Saint-Gaudens. Tout en haut, de très loin, dans un fouillis d'arbres, je vis une haute tour. Je devinai le château.

Comme un cheval qui sent l'écurie, le train forçait sa vapeur. Nous longions et traversions des ruisseaux qui coulaient entre deux rangées de saules ; à voir les eaux blanchir aux petits rochers, secouer les herbes aquatiques, on devinait le doux frisselis qu'on n'entendait pas. Un paysage assez pur et tranquille en somme, un peu Ile-de-France, même. Mon Dieu, après tout, on pouvait être heureux là.

La gare de Lautenbourg, par exemple, était franchement ignoble. La fameuse gare de Metz, en plus petit et en plus excentrique. Je n'eus pas d'ailleurs le loisir de la détailler.

— Monsieur le professeur Vignerte? venait de me murmurer avec obséquiosité l'employé à casquette à qui j'avais remis mon billet.

De Marçais avait télégraphié mon arrivée.

L'homme à casquette fit un signe. Deux grands diables de laquais en livrée noir et or se dressèrent devant moi.

Tandis que l'un prenait mon bulletin de bagages, l'autre me faisait monter dans une énorme limousine qui démarra immédiatement.

En dix minutes, nous avions traversé Lautenbourg et pénétrions à toute allure dans la grande cour du château. Une sentinelle, à tout hasard, me porta les armes.

— Si monsieur le professeur veut se donner la peine de des-

cendre, dit le laquais en ouvrant la portière, tandis que le chauffeur cornait.

Un gros maître d'hôtel rubicond parut sur le perron. Il s'inclina trois ou quatre fois.

— Monsieur le professeur a fait bon voyage? Que monsieur le professeur veuille bien me suivre. Je vais le conduire dans son appartement.

Avec toutes les agrégations réunies, je n'aurais pas été salué en France de ce titre de professeur autant de fois en dix ans que je le fus à Lautenbourg dans la seule matinée de mon arrivée.

Mes bagages étaient dans ma chambre. Je vis avec un certain plaisir qu'une collation de la meilleure mine était disposée sur le guéridon.

— Si monsieur le professeur a besoin de la moindre chose, il n'a qu'à sonner. Ludwig, le valet de chambre de monsieur le professeur, est à côté, à sa disposition.

Sur le point de sortir, le gros homme s'inclina encore plus bas, me tendant une enveloppe largement cachetée de rouge.

— Si monsieur le professeur veut bien prendre connaissance de la lettre qu'a laissée pour lui M. le commandant de Kessel.

M. le commandant de Kessel, gouverneur de Son Altesse le duc héritier, m'adressait ses excuses pour n'avoir pu m'accueillir à mon arrivée. Mais toute la cour de Lautenbourg était à la chasse, et lui-même avait dû accompagner son élève. Il m'invitait en conséquence à disposer de ma journée pour prendre mes habitudes au palais. Il aurait l'honneur de m'attendre le lendemain, lundi, à dix heures moins le quart, pour me présenter à dix heures au grand-duc Frédéric-Auguste.

Désirant entrer immédiatement dans l'exercice de mes prérogatives, je sonnai. — Ludwig parut.

Ah! toi, pensai-je, rien qu'à te voir M. Thierry se sentirait rassuré.

Ce garçon, âgé d'une trentaine d'année, avait la figure la plus prodigieusement inexpressive qu'il m'ait été donné de contempler avant mon entrée en Allemagne. Depuis, je me suis familiarisé avec ces bonnes boules de son blondes, aux yeux bleus. C'est la tête que nous voyons à neuf sur dix de nos prisonniers.

Je ne pus arracher à Ludwig qu'un renseignement, c'est que

je prendrais mes repas au rez-de-chaussée (mon appartement étant au premier étage), dans une salle à manger réservée à la maison civile et militaire du duc héritier, c'est-à-dire à moi, au commandant de Kessel et au professeur Cyrus Beck, de l'Université de Kiel, chacun de nous ayant d'ailleurs la latitude de se faire servir chez soi.

Vignerte, qui, depuis le début de son récit, avait parlé de la même voix égale, retrouvant sans difficulté les moindres détails d'une histoire avec laquelle il vivait visiblement nuit et jour, Vignerte, ici, fit une pause :

— Je sens, mon cher ami, que mes souvenirs ne vous ennuient pas. Mais, ici, je commence à me rendre compte de la difficulté de ma tâche de narrateur. Jusqu'à présent, l'ordre chronologique suffisait. Je crois maintenant que, sous peine de tout brouiller et de vous obscurcir les idées, avec une nuée de petits faits, il m'y faut momentanément renoncer. Permettez donc que je vous présente analytiquement Lautenbourg et ses habitants. Quand tout cela sera en place, nous reviendrons aux événements. Ils se chargeront de la synthèse (1).

I. — DU PALAIS.

Ce n'est pas le palais, c'est les palais qu'il faudrait dire, puisque la résidence des grands-ducs de Lautenbourg-Detmold est formée par la réunion d'un château renaissance, bâti au flanc d'un donjon gothique, et d'un palais Louis XIV, copié sans vergogne sur Versailles. Pris à part, chacun de ces édifices ne manque pas de style. Mais leur amalgame à coûté une peine infinie à l'architecte du grand duc Ulrich, grand-père du prince actuel, qui fut chargé de la fusion de ces édifices incompatibles. Il s'en est tiré en jetant par terre une aile à gauche, une tourelle de flanquement à droite, et en élevant au milieu une espèce de hall qui tient de la gare d'Orsay et de la chapelle de Versailles. J'avoue que le problème était scabreux, mais pour-

(1) J'entends déjà les cris à l'invraisemblance que fera pousser cet officier trouvant dans la tranchée, sous la perpétuelle menace de la mort, le calme que nécessite cette gymnastique intellectuelle. Mais qu'on songe au classique exemple de l'homme qui se noie, et que ceux qui ont passé par les curieuses traverses de la guerre disent si, oui ou non, pour les véritables esprits, le contact du danger n'a pas la plus prodigieuse influence clarificatrice et classificatrice.

quoi est-ce en Allemagne que se posent toujours ces insolubles cas de conscience architecturaux?

Telle qu'elle est, cette énorme construction sert de salle de conseil et de salle des fêtes; je dois dire que, communiquant avec la galerie du palais et la salle d'honneur du château, elle tient assez bien ce rôle.

Le palais se soude au château par le milieu, donnant au plan général de l'édifice la forme d'un *T*. Le tout est situé sur une hauteur qui domine la ville, abrupte au pied du château, lentement déclive derrière le palais. La Melna, après avoir traversé Lautenbourg, tourne autour du château dans un ravin assez profondément encaissé, cent pieds environ, puis elle s'éloigne et clôt le jardin à la française qui s'étend derrière le palais.

Du côté de la ville, montant vers la résidence ducale, se trouve une immense esplanade toujours dans le style de celle de Versailles. C'est aussi la place d'armes. On y passe les revues. Une grille dorée part de l'aile gauche du palais pour venir se souder, formant une cour triangulaire, à l'aile droite du château, dont elle laisse en dehors la maîtresse tour.

C'est cette tour, seule survivance du manoir gothique des vieux burgraves de Lautenbourg, qui porte à son sommet la bannière blanche et noire au léopard d'or, avec la devise de Lautenbourg: *Summum decus, flexere.* Cette tour est naturellement déshonorée, comme le reste du château, par un luxe de motifs ornementaux dans le mode d'Augsbourg. Si le donjon est plaqué de machicoulis de fer blanc, le perron d'entrée, dont l'escalier possède pourtant des rampes admirables, est surmonté d'un fronton corinthien.

Le côté qui donne sur la Melna est moins abîmé. Le gouffre l'a préservé, je pense, et les artistes en carton pâte ont sans doute regardé à deux fois avant d'y venir coller leurs embellissements. Le lierre les a remplacés, ainsi que les énormes hêtres, poussés au bord de la rivière, et qui balancent leurs masses sombres sous les grandes fenêtres lancéolées.

Je n'ai pas besoin de vous décrire le palais; Versailles étriqué, Versailles avec vingt-cinq fenêtres de façade au lieu de quatre-vingt-neuf, mais Versailles assez bien imité somme toute, une copie encore majestueuse de la majesté.

Le parc français, sous ce ciel hanovrien, parle malgré tout

à l'âme. Les seigneurs du lieu y ont visiblement appliqué tous leurs soins. La discipline allemande a fait merveille. Tout est droit et lisse. Un tapis vert impeccable conduit au bassin de Perséphone, un assez bon morceau d'Ernout, assez bon élève lui-même de Coysevox. On a d'ailleurs le secret de cette noblesse générale dès qu'on sait que le plan de ce jardin est dû à La Quintinie, qui envoya pour l'exécuter son meilleur ouvrier.

Si le grand-duc Georges-Guillaume, pensionné par le roi de France, fut un grand admirateur de Louis XIV, son petit-fils Frédéric reste un des plus beaux produits du despotisme éclairé. Il reçut Voltaire à son passage, et connut Rousseau chez Grimm. C'est à lui que l'on doit les jardins à l'anglaise qui entourent le parc français élevé par son grand-père et descendent en des lacis non dénués de pittoresque vers la Melna. La claire et bondissante rivière est traversée par un pont de bois qui a gardé le nom de pont de la Meilleraie, assez large pour y laisser passer les cavalcades qui s'en vont chasser dans la splendide forêt du château, l'Heerenwald, dont on voit des terrasses, les frondaisons onduler à l'infini.

§ II. — DE MON APPARTEMENT

Deux grandes pièces boisées, au premier étage, dans la partie nord du château, c'est-à-dire celle qui est opposée à la place.

Une des deux chambres, celle où je travaille, donne sur la terrasse. Par la fenêtre ouverte, j'aperçois la mer noire des arbres sous le ciel jaune. Un calme immense.

L'autre, plus gaie, a ses deux fenêtres qui donnent sur le ravin où mugit la Melna, mais par delà, voici le Koenigsplatz, la caserne du 182e d'infanterie, la cathédrale, violemment colóriée. Un flocon blanc roule sur deux parallèles bleues : le train de Hanovre qui m'a amené.

Je bénis la décision qui m'a logé dans ce corps de bâtiment. Une gigantesque cheminée, de curieuses ferronneries; tout cela date du temps où le goût allemand n'était pas encore irrémédiablement compromis.

Je suis tout au bout du château, juste au-dessus de la salle dite des armures. Cette salle, la plus curieuse, est aujourd'hui à peu près désaffectée. On lui a retiré les belles armures

des grands burgraves éponymes, celle de Goetz de Vertheidigen-Lautenbourg, qui fut le bras droit d'Albert l'Ours, celle de Miltiade Bussmann, qui blessa Henri le Lion, celle de Cadwalla, nommé par Hugo, dont le heaume porte encore la marque du terrible coup de masse qu'y asséna, à Bouvines, le colossal Guillaume des Barres.

§ III. — DE LEURS ALTESSES

Le grand-duc Frédéric-Auguste a ses appartements au premier étage du palais. Sa chambre, comme celle de Louis XIV, est au milieu du corps de logis. Son cabinet de travail est à droite, en regardant le parc.

C'est là que de Kessel m'a amené, le lendemain de mon arrivée, à dix heures du matin.

Le grand-duc travaillait devant un bureau Louis XV, très simple.

Il s'est levé et m'a tendu la main :

— Monsieur Vignerte, je n'ai pas besoin de vous dire le bien que contient de vous la lettre de M. de Marçais. Je sais que c'est le Ministre des Affaires Etrangères de France qui vous a désigné à son choix éclairé. J'aurais tort de ne pas me déclarer pleinement satisfait de telles références. Je souhaite simplement que vous trouviez à Lautenbourg un peu du plaisir que nous avons à vous y accueillir.

Le grand-duc est de taille élevée, d'un an plus jeune seulement que son frère aîné, feu le grand-duc Rodolphe. Né en 1868, il a donc aujourd'hui quarante-cinq ans. Blond, un peu chauve, entièrement rasé, il a un œil bleu qu'il laisse d'abord peser sur vous, puis qui devient vague. Sauf dans les grandes circonstances, je ne l'ai jamais vu vêtu que de l'uniforme de petite tenue de général de division, bleu foncé, à collet rouge, sans décorations.

Ses mains sont fines. Il les regarde avec complaisance.

— M. de Kessel, continue-t-il, vous a peut-être déjà averti de ce que sera votre tâche. Inutile de vous dire, Monsieur, que j'entends vous laisser sur la façon de la comprendre la plus grande liberté. Vous savez que mon fils est inscrit à l'Université de Kiel ; je tiens à ce qu'il y prenne ses grades. Vous serez donc forcé de vous inquiéter des programmes. Cela dit, conformez-vous à la méthode qui vous plaira. Vous avez

surtout la charge de l'histoire et de la littérature. Je ne connais pas vos opinions politiques, Monsieur, ajouta-t-il en souriant. Je me les figure un peu libérales. Ne vous croyez pas obligé d'en changer. Le libéralisme n'est redoutable que pour les démocraties. Un chef d'Etat avisé a toujours su en tirer un excellent parti.

Il sonna.

— Prévenez le duc Joachim que je l'attends dans mon cabinet.

Mon élève était un grand jeune homme blond pâle, à l'air un peu endormi. Je compris que sa vivacité d'esprit ne m'obligerait jamais à la tempérer.

— Joachim, dit le grand-duc, d'une voix moins amène que celle dont il s'était servi pour moi, voici Monsieur Vignerte, votre nouveau professeur de lettres. J'espère que les progrès que vous ferez avec lui seront plus rapides que ceux qu'a obtenus de vous M. Ulricht. Quelle note a-t-il eue, de Kessel, à sa dernière interrogation de tactique?

— 8 sur 20, Altesse, répondit de Kessel.

— Ce n'est pas assez. Je veux que la prochaine fois, vous ayez la moyenne. Vous pouvez vous retirer.

Le jeune homme sortit avec une joie mal dissimulée.

— Vous voyez, Monsieur, dit le grand-duc en revenant vers nous, que vous pourrez absolument compter sur mon autorité. Notez mon fils strictement, sévèrement même. Vous aurez toujours mon approbation.

Il fit un geste pour nous congédier.

— A propos, dit-il en me rappelant, de Marçais vous a-t-il prévenu que vous aurez peut-être l'occasion d'utiliser parfois votre talent de lecteur auprès de la grande-duchesse? Oh, ajouta-t-il, c'est peut-être un excès de précaution de ma part de vous en prévenir. Il se peut très bien que ma femme ne fasse pas appel à vous. Elle est pour le moment revenue à sa passion du cheval. Mais enfin, il faut tout prévoir, et rassurez-vous, termina-t-il avec un sourire qu'il savait rendre exquis, je saurai veiller à ce qu'on n'attente pas à votre liberté outre mesure.

— Je serai heureux de me mettre à l'entière disposition de la grande-duchesse, quand il lui plaira.

— Merci, dit-il, en se remettant au travail.

Dans le corridor, de Kessel me dit :

— Si la grande-duchesse avait la fantaisie de vous voir, il faudrait que je puisse vous avertir tout de suite. Je laisserai un mot à votre valet de chambre. Ne manquez pas de repasser chez vous.

Ce fut ainsi que, depuis le lendemain de mon arrivée au château, jusqu'au jour de la fête des hussards de Lautenbourg, où je la vis pour la première fois, je remontai journellement cinq et six fois chez moi, plus vexé que je ne voulais me l'avouer de n'y jamais trouver la convocation par laquelle la grande-duchesse Aurore-Anna-Eléonore me manifesterait son bon plaisir.

§ IV. — DE LA COUR

Est-ce cour qu'il faut dire, en parlant de l'entourage des ducs de Lautenbourg? Le mot est un peu bien gros. Mais je n'en trouve pas d'autre et il cadre assez bien avec l'étiquette rigide qui régnait au château.

Je vous ai déjà parlé du commandant comte Albert de Kessel, du 11e d'artillerie prussienne, en garnison à Koenigsberg.

Sorti premier de la *Kriegs Academie* de Berlin, de Kessel est sans doute un des meilleurs officiers de l'armée allemande; officier, il l'est dans l'âme. Mais, préoccupé uniquement de son métier, il n'affecte que juste ce qu'il faut de 'insupportable morgue prussienne. Il m'a toujours traité avec la courtoisie la plus parfaite, et je n'ai jamais eu qu'à me louer des conseils qu'il m'a donnés et de l'influence qu'il exerce sur le duc héritier.

Le gros colonel de Wendel, des cuirassiers de Hanau, cumule les fonctions de gouverneur du palais et de chef de la maison militaire du grand-duc. A ce dernier titre, il a sous ses ordres le capitaine Müller, des chasseurs wurtembergeois, les lieutenants Bernhardt et de Choisly, des uhlans, officiers d'état-major du grand-duc.

C'est un brave homme qui passe son temps à crier quand le grand-duc n'est pas là, et à trembler, lorsqu'il y est, comme feuille morte. Je crois que de Kessel a pour lui un profond dédain. Lui-même respecte infiniment de Kessel, qui est du grand Etat-Major. Il ne lui viendrait jamais à l'idée que sa double fonction lui permît de donner un ordre à ce taciturne artilleur.

En revanche, sa bête noire est le petit lieutenant de Hagen, des hussards de Lautenbourg, officier d'ordonnance de la grande-duchesse. Maintes fois, il y a eu des conflits entre le colonel et le lieutenant. Mais ce dernier est soutenu par la grande-duchesse qui ne peut s'en passer. Le grand-duc ne veut absolument pas d'histoires de ce côté. De Wendel a dû plier. Dès les premiers jours de mon arrivée, j'ai senti l'animosité de ces deux hommes. Sans être allé jusqu'aux confidences, le gouverneur du château a eu deux ou trois mots amers sur les difficultés de sa charge. Je sens que si je le poussais...

Mais j'ai juré de rester chez moi et de ne jamais me mêler de leurs histoires.

Pourtant ce petit de Hagen me déplaît terriblement, avec son monocle, sa façon de vous dévisager, sa suffisance d'homme qui se sent gardé à carreau. La grande-duchesse se l'est attaché depuis deux ans. Il paraît qu'au moment où elle l'a pris aux hussards de Lautenbourg, il était sur le point de se faire sauter la cervelle pour une histoire de jeu.

Les autres sont généralement aimables. Ils le sont devenus beaucoup plus depuis qu'ils ont su que j'étais officier de réserve. Ce jour-là le colonel de Wendel m'a invité à dîner. Mme de Wendel, une tendre rousse de quarante ans, m'a appelé tout le temps Monsieur le lieutenant. Au dessert, pendant que le sergent-major venait « communiquer », elle m'a demandé d'une voix humide si j'avais lu la « *Fiancée de Messine* ».

Après tout, je préfère passer ainsi mes journées qu'à la Sorbonne, aux cours de M. Seignobos. Je dis celui-là comme j'aurais dit tout autre.

§ V. — DE LA BIBLIOTHÈQUE ET DU BIBLIOTHÉCAIRE

La première tient une place si considérable dans ce récit, qu'il me semble impossible de ne pas lui consacrer les quelques détails qui vont suivre.

Quant au second, le professeur Cyrus Beck, de l'Université de Kiel, n'est-il pas équitable d'apporter un bref hommage à l'homme dont j'ai involontairement causé la mort?

La bibliothèque est actuellement installée au château, dans la chapelle désaffectée. On a refait dans le palais une chapelle de style légèrement jésuite. L'admirable salle ogivale, qui coupe à angle droit les salles d'honneur et des armures, est devenue

libre. La porte qui donne à gauche dans la salle des armures a été murée. On pénètre dans la bibliothèque par la porte du fond de la salle d'honneur.

En trois ou quatre fois plus grand, elle rappelle la bibliothèque du château de Montesquieu à la Brède, avec cette différence que, si mes souvenirs sont bons, à la Brède la voûte est romane. Sauf ce détail de structure, même agencement général. Au milieu, une immense vitrine, avec les plus curieux échantillons de numismatique. Il y a une médaille d'or de Conradin qui est un chef-d'œuvre.

Cinq ou six lutrins ont été transformés en bureaux roulants, fort pratiques pour le travail. Un grand jeu d'électricité rend les recherches très commodes. La salle est en effet tellement sombre qu'on n'y saurait lire ou écrire sans ce secours.

N'attendez pas que je vous donne le plus léger aperçu des richesses amoncelées ici depuis Gutenberg. Je crois qu'on ne saurait écrire un ouvrage quelconque sur l'Allemagne sans avoir recours à la bibliothèque de Lautenbourg; le registre où l'on demande aux visiteurs qui sont venus travailler ici de vouloir bien apposer leur signature porte les noms les plus illustres; j'y ai relevé ceux de Leibniz et de Humboldt, d'Ottfried Müller et de Curtius, de Schleiermacher et de Renan.

Plus précieux encore sont les trésors que contient la sacristie. C'est là, dans les armoires boisées réservées jadis aux chasubles et aux calices, que sont empilés les inestimables manuscrits qui proviennent, soit des archives publiques et privées des ducs de Lautenbourg, soit des acquisitions effectuées par ceux de ces ducs qui se sont intéressés à ces choses ; c'est au frère du grand-duc actuel, au grand-duc Rodolphe, que l'on doit quelques unes des pièces les plus importantes. M. Cyrus Beck, bibliothécaire, chargé du classement, les tient jalousement sous clef.

M. Cyrus Beck, professeur en congé de l'Université de Kiel, a été prêté voilà dix ans au grand duc Rodolphe par le recteur Etlicher pour la classification de ses manuscrits.

Le grand-duc actuel l'a maintenu dans lesdites fonctions en lui demandant de vouloir bien réserver quatre heures par semaine à initier le duc Joachim au sciences exactes.

Le vieux professeur passe une moitié du temps qui lui reste dans la sacristie, au milieu des manuscrits, l'autre dans son

laboratoire, au milieu des fourneaux et cornues. Ce laboratoire est situé dans le triangle formé par la salle des armures, la chapelle et la muraille du château. Comme ma chambre, il a vue sur le ravin de la Melna, ou plutôt sur les arbres qui obstruent à peu près tout coup d'œil.

La première fois que je pénétrai dans ce laboratoire, conduit par de Kessel qui venait me présenter à notre collègue, j'y fus reçu à peu près comme Gulliver, parmi les toiles d'araignées de l'académicien de Laputa.

Une voix criarde commença par nous intimer violemment l'ordre de fermer la porte, affirmant que le courant d'air allait éteindre les fourneaux.

Puis un petit bonhomme surgit furieusement du milieu d'une fumée âcre. Le docteur Cyrus Beck avait un crâne chauve, poli, comme passé aux acides les plus virulents. Un long sarrau jaunâtre, couvert de taches chimiques, l'entourait de la tête aux pieds. Au milieu de son attirail, il était véritablement très hoffmanesque.

La vue de Kessel le calma. Il s'excusa et nous dit qu'il en était à une expérience décisive de ses travaux sur l'isolation de... (un corps dont j'ai oublié le nom). Il était devenu presque aimable lorsque mon compagnon lui apprit que je comptais poursuivre moi-même certaines recherches dans le département des manuscrits. Il s'inclina, le commandant ayant ajouté que le grand-duc le priait de me donner sur ce point les plus grandes facilités, mais je vis bien qu'il ne favoriserait pas précisément ma tâche.

— Bah ! pensais-je avec nsouciance, ce vieil hurluberlu est plein de manies. Je saurai bien, à la longue, découvrir celle qu'il faut flatter.

Rien ne me pressait. Je m'étais donné deux semaines avant de me mettre à travailler pour le compte de M. Thierry, et, éventuellement, pour le mien.

§ VI. — DE D'ÉTAT DE LAUTENBOURG-DETMOLD

Le grand-duché de Lautenbourg-Detmold, un des vingt-sept Etats de la confédération allemande, s'étend du nord au sud sur une longueur d'environ cent kilomètres. Sa largeur, de l'est à l'ouest varie entre vingt et quarante kilomètres. Sa population est de 280.000 habitants.

Le Schwarzhugel, dernier contrefort du Harz, est le seul système orographique qui rompe avec la monotonie de la plaine hanovrienne.

Au point de vue des eaux, le grand-duché est limité par le Weser, traversé par l'Aller. La Melna est la rivière la plus importante quant au nombre de kilomètres où elle coule en territoire lautenbourgeois.

Une forêt de hêtres et de sapins, l'Heerenwald, qui commence au nord de Lautenbourg, couvre un bon tiers de son territoire. Le reste est constitué par des terrains sablonneux, assez rebelles à l'agriculture, mais tout à fait propres à la chaufournerie, qui est la ressource la plus importante du pays.

Deux villes : Sandau, cité exclusivement industrielle, dans la plaine, au nord, 22.000 habitants. Lautenbourg, capitale du grand-duché, 40.000 habitants, siège de l'Evêché, de la cour d'appel ; une brigade de cavalerie, formée du 11e dragons et du 7e hussards; un régiment d'infanterie, le 182e; un demi-régiment d'artillerie ; un détachement du 3e génie.

La constitution est monarchique ; les grands-ducs de Lautenbourg-Detmold se succèdent par ordre de primogéniture, les femmes n'étant pas exclues de la succession. A la fin du XVIIIe siècle, la grande-duchesse Charlotte-Augusta a exercé seule le pouvoir. Aujourd'hui le grand-duc Frédéric-Auguste le doit à son mariage avec la grande-duchesse héritière.

Le grand-duc de Lautenbourg est vassal immédiat du roi de Wurtemberg, vassal médiat de l'empereur d'Allemagne.

L'Etat de Lautenbourg élit trois députés au Reichstag. Deux de ces députés sont agrariens; l'autre, celui de Sandau, est socialiste. Tous les trois font, de droit, partie de la diète ducale, qui se réunit deux fois l'an, au château de Lautenbourg. Font également partie de droit de la diète le président du conseil municipal de Lautenbourg et deux conseillers désignés par leurs collègues. Les autres membres de la diète sont élus au suffrage restreint, par la population du grand-duché. Le grand-duc en est président. Une délégation permanente de six membres, analogue à nos commissions départementales, assure, en dehors des sessions, l'expédition des affaires courantes.

§ VII. — RÉCAPITULATION : DE LA VIE A LAUTENBOURG.

Quatre fois par semaine, je donne mes leçons au duc héritier : deux leçons d'histoire, une de philosophie, une de littérature. Je me rends à cet effet dans son appartement, situé dans l'aile droite du palais, la partie centrale, on se le rappelle, appartenant à son père, l'aile gauche étant réservée strictement à la grande-duchesse Aurore.

Le cabinet de travail du duc Joachim a ses murs tapissés de cartes allemandes, signées Kiepert, les meilleures. Deux portraits, celui du grand-duc, et celui de sa première femme, née comtesse de Tepwitz, une brave Bavaroise, avec la croix de Luther, morte voici trois ans. Le duc Joachim lui ressemble trait pour trait.

Pas d'élève plus docile que ce jeune duc allemand. Il sait déjà beaucoup de choses. Toutes sont malheureusement sur le même plan. A la mort du grand-duc Frédéric-Auguste, si l'Etat de Lautenbourg devient terre d'empire, je ne m'en étonnerai pas outre mesure.

Les gens qui n'ont jamais manqué de rien peuvent s'étonner qu'une vie confortable en tous points suffise à rendre heureux. Je suis heureux. Je n'ai qu'à penser à mes cours. Deux ou trois manuels, inconnus ici, en font les frais.

Je suis heureux, vous dis-je. Un de ces jours, je déjeunerai chez le grand-duc. En attendant, j'ai dîné trois fois chez le colonel de Wendel. Sa femme m'a réellement pris en amitié. Je lui ai prêté quelques-uns des livres que j'avais apportés à destination de la grande-duchesse. C'est une aimable femme, et il vaut mieux être en bons termes avec le colonel.

Je déjeune généralement avec Cyrus Beck, de Kessel et l'état-major. Le petit de Hagen vient de temps en temps. Les autres rient sous cape en le voyant, ils disent que c'est le jour où la grande-duchesse lui a donné congé. Le soir, tout ce monde s'éclipse : ces messieurs ont des relations en ville. Je reste seul avec le professeur, et parfois, pas toujours, le taciturne de Kessel. La conversation est alors remplie des récriminations de Cyrus Beck. Son élève ne fait pas de progrès. Et puis, ce n'est pas son métier à lui. Ah ! comme feu le grand-duc Rodolphe savait mieux comprendre le profes-

seur. C'était un érudit. Il paraît que comme géographe, il n'avait pas son pareil.

De Kessel, finissant son marc, répond tranquillement :

— Un géographe qui ne connaissait pas le maniement d'une pièce de 77.

Cyrus interroge avec dépit :

— Alors, vous préférez le grand-duc actuel?

— Je n'ai pas connu son Altesse le grand-duc Rodolphe, répond placidement de Kessel. Je sais seulement que le rôle d'un grand-duc est d'être grand-duc, de connaître l'artillerie, la lourde et la légère, afin de permettre aux géographes de travailler en paix.

Chose étrange, le professeur se plaint à de Kessel, qu'il redoute visiblement, pas à moi, qui suis Français. Je vous dis que le loyalisme de ces gens-là est chose incommensurable.

Nous, nous ne sommes contents que lorsque nous avons figure d'opposants. Leur état d'esprit, à eux, et la police impériale, d'ailleurs admirablement faite, en font des moutons auprès desquels ceux de Panurge étaient des imaginatifs et des réfractaires.

Dans la journée, j'éprouve le plus vif des plaisirs à me promener dans Lautenbourg. Les beaux uniformes allemands me ravissent; cette énorme discipline m'inquiète un peu. La musique du 182e joue deux fois par semaine sur la place royale, en face du théâtre. Je m'amuse à la gaucherie charmante des groupes de jeunes filles que je croise. Je me souviens, je vérifie la justesse de ce que le vieux général de cavalerie von Dewitz disait à son aide de camp :

« Ce sont des jeunes filles qui ont de la race, mon cher ami, et l'on a vraiment de la joie à les regarder ! Ce ne sont pas de ces demi-femmes, factices, ce sont des mères! J'en réponds pour des générations entières! Regardez donc cette blonde qui passe là-bas! Voyez ces joues empourprées et cette démarche! Des pas d'un mètre vingt. Pour un vieux soldat comme moi, c'est un régal; je me délecte à les voir (1). »

Moi aussi, je me délecte, je me réjouis, et, devant cette absence complète d'insubordination, cette notion parfaite de ce à quoi elles sont destinées, je me rappelle le mot des offi-

(1) W. Meyer-Forster : *Le baron de Heidenstamm.* Première partie. I.

ciers français de Sedan, ceux qui ayant signé le *revers* sont venus en captivité par ici :

« Priez une Allemande de s'asseoir, elle se couchera ! »

Le soir tombe, mauve et jaune; les brasseries s'allument à grand bruit. Une marchande de fleurs passe. Je dîne ce soir chez le colonel. Tiens, si j'apportais un bouquet de *Vergiss-mein-nicht* à Mme de Wendel ?...

III

Un matin de décembre, j'étais en train de préparer ma leçon de l'après-midi, assis confortablement au coin de mon immense feu de bois. Il faisait un froid sec et clair. Aux vitres le jaune soleil d'hiver fondait les buées nocturnes en gouttelettes opales.

On frappa à la porte.

— Entrez !

Sur le seuil se tenait Otto, le chef du service intérieur, ancien sous-officier, tenant le milieu entre les fonctionnaires du palais et la kyrielle des valets, ouvriers, hommes de peine, qu'il faisait marcher militairement.

Son plastron blanc, sa grosse figure rouge se détachaient violemment sur l'obscurité du couloir. Derrière lui, deux hommes apparaissaient, vaguement porteurs d'un attirail bizarre.

— Que Monsieur le professeur m'excuse. Peut-être vais-je déranger Monsieur le professeur.

— Mais non, Otto, qu'y a-t-il ?

Il entra suivi des deux hommes. Ceux-ci avaient les bras encombrés de faisceaux de drapeaux.

— C'est demain la fête du 7e hussards de Lautenbourg, Monsieur le professeur. Grande réjouissance pour la ville. Le palais est tout entier pavoisé, et je viens pour accommoder vos trois fenêtres.

Je jetai un coup d'œil au dehors. Sur le Kœnigsplatz, des hommes minuscules s'occupaient effectivement à disposer tout un matériel de fête : des poteaux, des faisceaux, des bannières.

— Faites donc, je vous en prie.

Posément, ils procédèrent à leur installation. Trois énormes faisceaux, où l'étendard allemand tenait le milieu, entre le

drapeau blanc et rouge de Wurtemberg et la bannière de Lautenbourg-Detmold, blanche et noire, au léopard d'or. Le tout était relié aux fenêtres voisines par de gigantesques guirlandes de moleskine verte, imitant les couronnes de distribution de prix.

Tout en surveillant le travail, Otto me donnait quelques détails sur la cérémonie du lendemain.

— C'est toujours une très grande fête, Monsieur le professeur. Dès ce soir, le palais sera illuminé. Il y aura retraite aux flambeaux après l'arrivée de S. M. le roi de Wurtemberg et de son Excellence le général von Eichhorn, qui représente Sa Majesté l'Empereur.

— Il est d'usage que l'Empereur se fasse représenter à toutes les fêtes des régiments ?

— Pas à toutes, Monsieur le professeur. Mais le 7e hussards n'est pas un régiment comme les autres. Son étendard est décoré. Le prince Eitel y est capitaine. Et puis, surtout, c'est parce qu'il a pour colonel Son Altesse notre grande-duchesse, cousine de l'Empereur. Alors vous comprenez...

— Je comprends que cela va être très beau, Otto, et que vous devez avoir bien de l'ouvrage.

— Monsieur le professeur peut le dire. Mais c'est fini, allons, vous autres. Tous nos remerciements à Monsieur le professeur pour son amabilité.

J'étais d'autant plus heureux de la nouveauté qui allait me permettre de voir une de ces fastueuses parades allemandes que, vers onze heures, un laquais m'apporta un mot du major de Kessel.

Le gouverneur du prince m'avertissait que son élève devait passer, l'après-midi, avec le grand-duc, la revue préparatoire de la garnison ; il me priait de vouloir bien, en conséquence, remettre ma leçon au surlendemain.

Au déjeuner, le Dr Cyrus Beck, plus hoffmanesque que jamais, descendit en retard et l'air très surexcité.

Je voulus avoir de lui quelques renseignements complémentaires.

— Il s'agit bien de cela, répondit-il avec colère. Avez-vous lu ce pamphlet, Monsieur ?

Il me tendait *la Peau de Chagrin*.

— Un pamphlet, dis-je, assez étonné ?

— Oui, un pamphlet, une sottise. Il faut avoir toute la légèreté d'un Français pour traiter de certains sujets avec une pareille désinvolture. C'est la science elle-même qui est ridiculisée, ici, Monsieur. Voilà : on passe sa vie à étudier deux ou trois questions, on casse des cornues, on se brûle la figure aux creusets, on risque mille fois de se faire sauter avec son laboratoire, tout cela pour qu'un coquin de romancier, en quelques mots d'un dédain qu'il juge définitif, vienne vous dire votre fait, vous tourner en risée devant le public.

— Je ne sais pas précisément à quel passage de la *Peau de Chagrin* va votre courroux, lui dis-je; et je n'aurais d'ailleurs pas la compétence voulue pour défendre Balzac sur ce point. Permettez-moi cependant de vous dire qu'il était généralement assez bien documenté. La partie historique de son œuvre est une source précieuse. J'ai entendu d'autre part un excellent avocat d'affaires dire que la faillite de César Birotteau, le transfert de titres Roguin sont, au point de vue juridique, des chefs-d'œuvre. Enfin...

— Monsieur, reprit-il de plus en plus furieux, ni le droit, ni l'histoire n'ont jamais prétendu être des sciences exactes. Un esprit faux comme votre Balzac y peut exceller. Mais la science, monsieur...

— Mon cher Monsieur Beck, lui dis-je agacé, si *la Peau de Chagrin* vous produit cet effet, que direz-vous quand vous aurez lu *la Recherche de l'Absolu* ? Il y a là un certain Balthazar Claës qui poursuit, lui aussi, le grand œuvre, avec un aussi vaste luxe d'expériences que vous; et, qui sait, pourtant, vous y trouverez peut-être des indications précieuses.

Il ne savait pas très bien si je me moquais ou parlais sérieusement. Mais, prudemment, il inscrivit sur sa manchette le titre de l'ouvrage. Puis, ses lèvres allèrent à la recherche de sa cuiller qui ne quittait pas la surface de son potage, à la mode allemande.

— Irez-vous demain à la revue? lui demandai-je.

Je m'attendais à une formelle dénégation. Ma surprise fut grande lorsqu'il me répondit qu'il n'aurait garde de manquer cette cérémonie.

— Nous avons nos places réservées dans la tribune d'honneur, me dit-il avec orgueil, à côté du corps diplomatique.

Ce savant casanier qui montrait une joie d'enfant à avoir sa place assignée officiellement dans une parade militaire me combla d'aise. « Combien ce bonhomme diffère de nos Bergerets antimilitaristes! » pensai-je, sans savoir, en définitive, laquelle des deux conceptions était la bonne.

Tout le palais était dans un branle-bas extraordinaire. Les officiers, déjà en grande tenue, s'évertuaient de tous côtés. Je croisai de Kessel fort affairé : « Le roi arrive à neuf heures, me dit-il; allez à la gare. Ce sera curieux pour vous. En attendant, si vous voulez, vous pouvez assister à la revue que passe le grand-duc à trois heures sur l'esplanade. »

Je le remerciai, mais ne voulant pas déflorer le spectacle du lendemain et me trouvant vraiment trop bousculé et trop ridicule, seul encore, parmi ces gens en uniformes multicolores, j'allai m'enfermer dans la bibliothèque. Là, je me mis à jeter quelques notes relatives à la prochaine leçon que je devais donner au jeune duc, sur l'histoire de la philosophie alexandrine.

Quand j'en sortis, la nuit était venue; je décidai d'aller faire un tour dans la ville. Elle était déjà illuminée. Lorsque je fus au milieu de la place d'armes, je me retournai, et le château tout entier m'apparut, dans un embrasement. Le plaisir enfantin que produisent les feux de couleurs, les verres bigarrés, m'empêcha de remarquer que cette illumination ne péchait peut-être pas par excès de bon goût. Mais en Allemagne, il y a toujours trop de tout, excepté de cela.

Au centre, l'aigle impérial, immense, en lampions jaunes, avait bien dix mètres de haut. A gauche, c'était le lion wurtembergeois, en rouge; à droite, le léopard lautenbourgeois, en vert. La difficulté qu'il y a à différencier par des lampions électriques ces animaux avait dû mettre à une rude épreuve l'artiste illuminateur. Mais enfin, on les distinguait assez bien.

Autour de moi, des groupes noirs, montait une rumeur admirative et confuse. Au fond de la place d'armes, la tribune d'honneur était déjà dressée pour la revue du lendemain.

La rue de Hanovre, la plus belle de Lautenbourg, était bondée de monde. Cette foule allait et venait sur les trottoirs, selon un mouvement de tiroir remarquablement ordonné.

Soudain, les quartiers déconsignés y mêlèrent tout le luxe des uniformes. Les dolmans rouges des hussards de Lautenbourg alternaient avec les dolmans bleus des dragons de Detmold et les tuniques sombres des fantassins. Des étudiants venus tout exprès de Hanovre promenaient leurs casquettes différentes et leurs estafilades avec une arrogance qui tombait soudain lorsqu'ils croisaient un officier.

L'approche de la Noël surchargeait les devantures des magasins éclairés bruyamment d'une foule d'objets inattendus, naïfs à faire pleurer. Les rôtisseries étaient bourrées d'oies gracieusement décorées de rubans aux couleurs des vingt-sept États allemands. L'oie barrée de bleu de Rudolstadt voisinait avec l'oie rouge de Wurtemberg. Les charcuteries étalaient des pyramides de saucisses façonnées à l'image des monuments les plus illustres de l'empire : le Reichstag, la gare de Berlin, la cathédrale de Cologne. Mais le gros succès était pour un arc de triomphe en saindoux, avec bas-reliefs en gélatine rose et entablement de foie gras.

Des jeunes filles passaient, se tenant par les bras, en groupes de trois ou de quatre, baissant des yeux soumis sous les regards dominateurs des officiers.

Je dînai à la taverne de Lohengrin, la plus grande, la plus dorée de Lautenbourg. Vous rappelez-vous les chevaux de bois de notre enfance ? La partie où sont cachés la musique et le vieux cheval chassieux, rutilante de dorures, rien ne ressemble plus à une riche taverne allemande. Seuls, je pense, les fumeurs peuvent s'attabler là sans être incommodés. Les nuages de tabac qui vagabondent au plafond font penser à un Walhalla pantagruélique.

Huit heures sonnaient lorsque des : hoch ! hoch ! frénétiques poussés dans la rue amenèrent sur la porte tous les hôtes de la taverne ; dans un flamboiement de sabres passait l'escadron de dragons qui devait, à la gare, rendre les honneurs au roi de Wurtemberg et au général von Eichhorn.

La foule était tellement considérable aux abords de la gare que je renonçai à trouver une place. Ce fut au coin de la Roonstrasse que je pus, dans un éclair, au milieu des dragons, apercevoir l'automobile où le grand-duc Frédéric-Auguste et le roi de Wurtemberg faisaient face à mon élève et au général von Eichhorn.

J'étais assourdi de cris. D'un café où j'entrai, je dus fuir asphyxié ; des étudiants, montés sur les tables, péroraient, chantaient, scandant leurs strophes et leurs discours en vidant leurs immenses chopes d'étain. Dans les rues, sous d'aveuglantes lumières électriques, des filles vêtues à la mode de 1900, avec des chapeaux qui poignardaient obliquement le ciel, absolument saoules, mêlaient à des propos obscènement engageants l'éternel *hoch* pangermain.

En rentrant au château, tournant le Kœnigsplatz, je passai devant le mess des officiers. Une seconde, à travers les vitres lumineuses, un pandémonium m'apparut : ils étaient là une trentaine, dans des nuages opaques, avec, vautrées sur la table, au milieu des fleurs et des flaques de vin, deux femmes nues.

★

Le pasteur Eigenschenk au temple de la Siegstrasse, Monseigneur Kreppel à la cathédrale célébrèrent à huit heures les offices de leur culte respectif, auxquels furent conduits par détachements les soldats des confessions catholique et réformée. Puis, à dix heures, ce fut la revue.

Le temps favorisait le 7e hussards de Lautenbourg. Le soleil brillait, clair et froid. De la place, on voyait, sous la petite brise qui soufflait de l'ouest, les feuilles noires se détacher des arbres du château et tomber lentement dans la Melna.

J'ai dit que de ma chambre, je ne voyais pas la place d'armes où allait se dérouler la revue. Mais, levé au jour, j'avais aperçu le 182e d'infanterie prussienne. dont deux compagnies devaient assurer le service d'ordre, traverser le Kœnigsplatz pour aller occuper ses emplacements. Le grand concours de peuple mettait à mon cœur la joie suffisante de ceux qui savent leur place gardée.

A sept heures, j'étais prêt, bien décidé cependant à n'arriver que beaucoup plus tard, au moins au moment où la tribune serait à moitié occupée. Je pris un livre quelconque, essayant de m'y intéresser, me rendant assez peu compte des raisons de l'énervement que je sentais croître en moi.

A neuf heures, la rumeur du dehors montant à ma chambre et l'emplissant, je crus pouvoir, sans ridicule, m'acheminer.

Comme je me sentis petit en traversant l'immense place, rendue encore plus vide par l'énorme foule qui se pressait tout autour, canalisée par un cordon d'infanterie, baïonnette au canon.

Les tribunes étaient aux trois quarts pleines lorsque j'arrivai. J'aurais assez malaisément découvert la place qui m'était assignée, si je n'avais vu, secoué au bout d'un bras, un chapeau me faire signe : M. de Marçais.

— Je suis votre voisin, me dit l'aimable diplomate. Tant mieux. Nous causerons en attendant.

Fier de m'éblouir, il me donna les noms des personnages de marque qui nous entouraient. Le ministre d'Autriche-Hongrie, le comte Bela, disparaissant sous un invraisemblable amoncellement de fourrures, avec un bonnet d'astrakan à aigrette d'argent, M. Nekludoff, ministre de Russie, en habit, très simple, Monseigneur Kreppel, avec sa lourde croix d'or sur sa ceinture violette. Le recteur Etlicher de l'académie de Kiel.

Soudain, je lui pris le bras.

Une admirable jeune femme venait de s'installer juste devant nous, au premier rang de la tribune. Elle pouvait avoir vingt ou vingt-cinq ans. Brune, très mate de peau, d'allure lasse, elle portait un tailleur à grandes basques, bleu, bordé de skungs. Une de ses mains inerte le long de son corps était enfoncée dans un de ces gigantesques manchons plats comme on les faisait alors. Une toque de skungs encadrait ses lourds bandeaux noirs.

Elle aperçut de Marçais qu'elle salua d'un geste langoureusement fatigué.

— Qui est-ce ? murmurai-je.

— Comment, me répondit-il, ravi. Vous ne connaissez pas la demoiselle d'honneur, l'inséparable, la confidente de la grande-duchesse Aurore, M^lle^ Mélusine de Graffenfried ? Eh, à quoi avez-vous donc employé votre temps depuis que vous êtes ici ?

— Comme elle est belle ! dis-je.

— Oui, bien belle ! Vous n'êtes pas le premier à le trouver. Mais vous savez, mon cher, ajouta-t-il en me lançant un coup d'œil étrangement narquois, il n'y a rien à faire. Au reste,

vous ne la verrez plus dès que la grande-duchesse sera là. En attendant, cela ne coûte rien, n'est-ce pas...

Et joignant le geste à la parole, il touchait délicatement l'épaule de notre belle voisine :

— Mademoiselle de Graffenfried. Il y a des emplois qui sont bien mal tenus au château. Voici un de ses habitants qui ne vous a pas encore été présenté, et qui sollicite l'honneur de l'être. Mon compatriote, M. Raoul Vignerte, précepteur de Son Altesse le duc héritier.

L'adorable fille se retourna et, m'enveloppant d'un regard angélique qui, je ne sais pourquoi, me remplit de la plus bizarre confusion :

— Je vous remercie, mon cher comte, de me faire connaître M. Vignerte autrement que de réputation. Et vous, Monsieur, laissez-moi espérer que nous nous reverrons sans qu'il soit besoin pour cela d'occasions aussi solennelles. Mais il paraît que vous travaillez beaucoup.

Ce n'était pas la première fois que je constatais combien des imbéciles distingués ont plus d'à propes que les gens réputés intelligents. M. de Marçais m'en donna une nouvelle preuve, en répliquant à ma place :

— C'est peut-être, chère amie, soit dit sans vous offenser, qu'il est plus facile de pénétrer dans la bibliothèque du château que dans votre intimité.

Les paupières de Mélusine battirent imperceptiblement.

— Il n'y a rien d'offensant dans vos paroles, au contraire, dit-elle en souriant, et Monsieur Vignerte, qui est un véritable érudit, vous dira que les bibliothèques les plus précieuses sont celles où l'on est admis avec le plus de difficultés, n'est-ce pas, monsieur Beck, dit-elle en s'adressant au vieux savant, notre voisin, qui venait d'arriver et contemplait avec un intérêt étonnant la concentration des troupes aux deux extrémités de la place.

J'admirai l'art infini avec lequel elle faisait dévier une conversation qui menaçait de devenir scabreuse.

— Vous avez absolument raison, Mademoiselle, s'empressa de répondre mon vieux collègue avec cette absolue naïveté des savants, Monsieur Vignerte sait d'ailleurs que toute la bibliothèque est à sa disposition, manuscrits compris.

— Chut ! dit Mlle de Graffenfried en se retournant, voici le roi.

Un groupe de cavaliers venaient d'apparaître en face de nous, de l'autre côté de la place, dans la cour du château.

Immédiatement des commandements brefs crépitèrent. Cavaliers et fantassins se raidirent au garde à vous. Avec un bruit de toile métallique qu'on déchire, les baïonnettes apparurent au bout des canons. Trois mille sabres surgirent, trois mille éclairs gris.

Trompettes et fifres attaquaient une marche lente, une espèce de sonnerie aux champs, aigre et stridente, bien en harmonie avec cette âpre matinée de décembre.

Quand elle cessa, l'énorme acclamation populaire retentit, sourde et rauque, soutenue, comme une vague qui roule et ne se brise pas.

Le petit groupe de cavaliers s'avançait au pas dans l'immense place vide. Le roi de Wurtemberg, en uniforme de feld-maréchal, venait en tête, sur un cheval noir. A sa droite, le grand-duc Frédéric-Auguste, en uniforme de général, très simple. A la gauche du roi, le général von Eichhorn étalait tout le luxe du grand état-major. Il avait près de lui le jeune duc héritier, très beau dans sa tunique bleue de lieutenant aux dragons de Detmold.

Derrière eux, c'était un scintillement des plus brillants uniformes de l'armée allemande ; un gigantesque officier de cuirassiers blancs ; un officier d'artillerie de la garde, noir et or avec les parements amarante ; des hussards gris ; un uhlan vert.

— Et la grande-duchesse? murmurai-je à de Marçais.

— Comment ? et vous êtes officier de réserve, mon cher ! Où est, je vous prie, la place d'un colonel dans une revue? A la tête de son régiment. Tenez, regardez le colonel von Mudra du 182e. C'est par son régiment que commence la revue. Le voilà qui vient au-devant de l'état-major. Il rentrera dans le rang quand son unité aura été inspectée.

Au galop de chasse, le peloton royal passait entre les compagnies du régiment brusquement espacées. Les étendards blancs écartelés de noir s'inclinaient au passage. Puis, un nouvel ordre. Le régiment se resserra. C'était le tour des dragons de Detmold.

Mince et raide, ayant très grand air sous l'habit bleu aux buffleteries blanches, la tête fine dans le casque noir à pointe et à aigle d'argent, le colonel von Becker vint au-devant du roi qu'il salua largement du sabre, en lui présentant son magnifique régiment, planté superbement sur d'énormes chevaux rigides.

Cette masse immobile donnait une telle impression de puissance, de force, que je serrai anxieusement la main de Marçais.

— Hum, murmura-t-il, nos cuirassiers et nos spahis auron de l'ouvrage, si ça vient jamais.

Un ordre, répété par les commandants majors, les capitaines, les lieutenants de pelotons, et la terre trembla sous le trot du 11e dragons de Detmold qui s'en allait, vers la droite derrière le 182e d'infanterie, occuper sa place pour le défilé.

Ce fut au tour de de Marçais à me serrer le bras.

— Regardez, me dit-il.

Devant nous, au premier banc, Mlle Mélusine de Graffenfried, accoudée à la balustrade, souriait.

Sur la place, au-devant du roi, deux cavaliers s'avançaient.

L'un était le petit de Hagen ; guindé, un peu pâle, il guidait son cheval à huit ou dix pas en arrière du colonel des hussards de Lautenbourg.

Je ne pouvais, à vrai dire, distinguer nettement les traits de la grande-duchesse Aurore. Je ne voyais encore que sa mince silhouette. Elle allait, au pas d'un petit cheval magnifiquement caparaçonné. Elle portait, avec l'amazone, le dolman des hussards de Detmold, rouge à brandebourgs jonquille. Le kolbach noir, à flamme jonquille, dressait sur sa tête une longue aigrette d'or.

Du sabre, elle aussi, salua le roi de Wurtemberg. Celui-ci poussa en avant son cheval et, s'inclinant devant la grande duchesse, lui baisa la main.

Une immense acclamation partit de la foule : Hoch pour la grande-duchesse. Hoch pour le roi. Hoch pour le kaiser.

De Marçais toucha discrètement du doigt la fourrure de Mélusine.

— La grande-duchesse me paraît bien calme aujourd'hui comme écuyère, lui dit-il.

— Y pensez-vous, répondit la jeune fille, haussant les épau

les sans retourner la tête. Elle a fait verser deux bouteilles d'*extra-dry* dans l'avoine de Tarass-Boulba. C'est vous dire.

— Tarass-Boulba. C'est son cheval? demandai-je.

— Oui, un sacré petit barbe, vous le voyez, poilu comme une descente de lit. Elle a ramené ça des marais de la Volga. Laid, méchant, têtu. Toujours est-il qu'il n'y a qu'elle qui peut le monter. Il menace d'enlever la figure aux palefreniers. Elle, elle en fait ce qu'elle veut.

— Taisez-vous, dit Mélusine, regardez.

Les hussards venaient, au grand trot, de se ranger derrière les dragons, rangés eux-mêmes derrière l'infanterie.

Nous tournant le dos, le roi de Wurtemberg et le général von Eichhorn, adossés à l'estrade, faisaient face au grand-duc Frédéric-Auguste et au duc Joachim qui, à l'autre bout de l'esplanade, leur présentaient les troupes qui défilaient.

Je n'ai aucun parti pris en faveur du pas de parade prussien. Mais je vous jure que, si l'on peut s'en moquer en France, il s'harmonise parfaitement avec l'ambiance allemande.

Par lignes de colonnes de compagnie, le 182e défila. On eût entendu une mouche voler.

Au galop, les six batteries d'artillerie de 77 suivirent. Sur les casques noirs, les boules de cuivre étincelaient.

Puis, gardant par peloton un alignement impeccable, les dragons de Detmold s'avancèrent, suivis, à deux cents mètres, par les hussards de Lautenbourg.

La grande-duchesse chevauchait entre les deux régiments. Le petit de Hagen, plus roide que jamais, paraissait aux anges. Une sourde haine me monta au cœur contre ce lieutenant.

Le défilé était fini. Tandis que le grand-duc Frédéric-Auguste et le duc Joachim venaient rejoindre le roi de Wurtemberg et le général von Eichhorn devant la tribune, les deux régiments de cavalerie se massaient, à la place que les princes venaient de quitter, pour la charge finale.

— Attention, me dit de Marçais, vous allez voir la manière cosaque.

A droite, un régiment bleu, à gauche un régiment rouge, plus petit. Devant, à vingt pas, deux cavaliers, presque côte à côte.

Le gros cheval bai du colonel von Becker s'ébrouait. Tarass-Boulba, ramassé rageusement, était immobile.

Accoudée, Mélusine de Graffenfried regardait, d'un œil à la fois fixe et vague.

Deux sabres se dressèrent ; alors, dans une clameur immense, le flot déferla.

Maintenant, un seul cheval était en tête, Tarass-Boulba. Combien cela dura-t-il ? Peut-être dix secondes, et soudain ce fut l'arrêt brusque devant la tribune de trois mille chevaux, de trois mille cavaliers. Des hurlements, des crépitements de sabots. Le sol parut s'effrondrer.

Jamais je n'oublierai ce spectacle. A droite, von Becker, en arrière sur sa selle, son cheval arcbouté des quatre fers, saluait de l'épée les princes.

A gauche, dressé sur les deux pieds arrière, Tarass-Boulba.

A cinq mètres, peut-être six, je voyais la grande-duchesse sur son cheval cabré ; son visage pâle ne devait à cette course incroyable aucune rougeur. Son énorme kolbach noir cachait entièrement ses cheveux. Ses yeux verts resplendissaient. Espèce de Murat androgyne, elle tenait au-dessus d'elle son sabre levé.

Elle nous souriait.

En même temps, un cri d'admiration sortit de trois poitrines. Mélusine de Graffenfried, de Marçais et moi, nous eûmes la gloire de déchaîner l'immense acclamation.

Alors Tarass-Boulba retomba sur ses deux pieds de devant. D'une main, Aurore de Lautenbourg flattait son cou embroussaillé, tandis qu'elle tendait l'autre au roi Albert, qui la baisa de nouveau.

PIERRE BENOIT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Jean Rodes : *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine*, Plon, 3.5o. — Maurice Level : *Vivre pour la Patrie...* Ernest Flammarion, 3.5o. — Jean Paulhan : *Le Guerrier appliqué*, Sansot, 3.5o. — Alfred Machard : *Bout de bibi*. E. Flammarion, 3.5o. — Henri Bachelin : *La Guerre sur le hameau*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Pierre de Valrose : *Le Droit à la vie*, Perrin, 3.5o. — Etienne Garry : *Glèbe Gasconne*, Jouve, 3.5o. — Henry Decoin : *Jeph*, édition française, 3.5o. — François de Nion : *La Missionnaire*, E. Flammarion, 3.5o. — André Blancan : *Jacques Danglemont*, Martory et Cie, 3.5o. — André Corthis : *Petites vies dans la tourmente*, Lafitte, 3.5o. — Emile Moreau : *Le fils de Mme Sans-Gêne*, Lafitte, 3.5o. — Emmanuel Vorsaert : *L'émigrée de l'an XV*, Librairie moderne, 3.5o. — Pierre Reverdy : *Le Voleur de Talan*.

Scènes de la vie révolutionnaire en Chine, par Jean Rodes. Le roman d'une révolution est, aujourd'hui, ce que pourrait enfanter de plus effroyable, de plus... révoltant, l'imagination d'un feuilletonniste qui, par impossible, serait doué de talent. C'est pourquoi le chroniqueur désireux de rester à la fois impartial et poète, n'a pas beaucoup de peine à nous offrir les plus curieuses histoires de l'Histoire !...

La Chine, mère de toutes les civilisations, devait fatalement aboutir à cette convulsion suprême dont le premier geste, plutôt comique, a été de prendre le chapeau mou sinon la casquette de l'escarpe pour le véritable bonnet phrygien mis jadis à la mode par les Français. Ce peuple chinois, poli, policé, usé par des pratiques puériles de courtoisie qui ne sont au fond qu'une hypocrisie imposée par le courage de leurs ancêtres à voiler des fatalités d'ordre sanguinaire, n'a pas su démêler la liberté de pensée dans celle du geste. Il aime toujours à couper des gens en petits morceaux tout en déclarant : « Oh ! nous autres, nous n'imiterons pas les Français, nous établirons la république une bonne fois pour toutes ! » Une fois pour toutes, les Français coupèrent quelques têtes, en effet, et les Chinois eurent même l'idée, pleine de promesse, dans un papier officiel, de renoncer au traditionnel *dépeçage des corps*, « afin d'éviter que les étrangers *se moquent* de nous ». Touchante urbanité diplomatique ! Mais ils sont quand même, dans le peuple, sinon dans les classes dirigeantes, ceux que met superstitieusement en fuite un appareil photographique convenablement braqué sur les assaillants, alors même que le porteur de l'appareil serait un bon père missionnaire n'ayant la toute puissance que dans la longueur de sa barbe.

Si le Chinois n'était pas né pour l'esprit de chicane et le goût de

l'espionnage, il serait le moins révolutionnaire des hommes. Il n'a peur que de *ses génies*, lesquels sont en nombre fantastique du reste, mais son plus mortel ennemi est certainement son propre génie, nourri de fables astucieuses, de phrases à double entente et toujours servi par des armes à double tranchant. Les peuples qui n'inventent pas de toutes pièces leurs nouvelles traditions sont en dehors de leur propre courant et vont à la mer, aux abîmes. Je crois qu'on ne peut pas chanter la *Marseillaise* dans toutes les langues. C'est trop commode et trop enfantin de penser que le même refrain peut attirer les mêmes échos en montagne ou en plaine.

Ils eurent successivement, ces Chinois privés de queues et gratifiés du chapeau laidement sombré des Européens, la république des... journalistes et celle des pirates... La république des journalistes? Dans un petit livre satirique intitulé : *Falourdin*, du cavalier Fernand Fleuret, nous trouvons sous la forme rabelaisienne que l'on peut tolérer en ces temps de restrictions, puisqu'elle nous vient de loin et qu'elle est même... hermétique (au moins pour l'acheteur), cette définition que les bons Chinois, peu soucieux de neutraliser les parfums d'égouts dominant les bâtonnets des pagodes, goûteront tout autant que leurs comestibles fientes d'hirondelle : « Sur l'univers entier ils mettent bas culotte, le chef plus sourcilleux que devins d'Apollon, sur les sales papiers que je ne saurais dire de leurs digestions ils s'empressent d'écrire. » Cette république-là ne dura que le moment du coup... de torchon ou de torchage. Puis on vit arriver les pirates, gens plus intéressants, remplaçant *la police* à leurs moments perdus, pendant que d'autres malfaiteurs, moins audacieux, de jeunes filous sans expérience remplaçaient les anciennes bandes, une chance pour le voyageur détroussé par des mains malhabiles! L'auteur nous le dit lui-même : « La prudence (de Yuan Chi Kaï), la ruse, la dissimulation et l'implacable férocité de la caste, mises en œuvre avec un certain art, peuvent, il faut croire, remplacer le génie. » C'est même là tout le génie chinois, dragon diapré de toutes les nuances changeantes de l'imagination qui délire sous un soleil trop cru ou la fumée empoisonnée de l'opium. Quelques figures de femmes, aux yeux longs et bridés laissant passer des lueurs inquiétantes comme le fil d'un sabre, errent dans ce dédale, enjambant les ponts de rocailles fleuries pour aller tomber dans les égouts, réceptacles de bien d'autres pestes. Espionnes ou filles de princes, maîtresses de diplomates aveugles, *sampannières* de rencontre dirigeant la barque des pirates ou accueillant le nouveau policier dans le bateau enguirlandé de lanternes, elles ont toutes la sanglante destinée qui guettent les émancipatrices... trop émancipées. Telle fut la fin de Mlle T'ien, enfant d'un mandarin à l'esprit ouvert. Le fameux péril *aune*, c'est surtout, pour l'Européen comme pour le Chinois, la fe-

melle du tigre, la femme couleur d'ambre rayée de sa chevelure noire. Le poète n'a-t-il pas dit : « Sans le masque de la femme, la figure de l'homme ne grimacerait jamais ! » et il n'y a pas besoin d'aller en Chine pour constater ça ! Qu'arrivera-t-il à la Chine quand l'époque des grandes convulsions sera passée ? Jean Rodes ne nous le dit pas ou ne l'ose pas prévoir. En attendant, d'autres hystéries sollicitent notre attention, hélas, plus proches de nous, et nous avons dans l'œil l'ombre d'une poutre plus dangereuse que les rutilances dorées de la paille... du Céleste empire républicain.

Vivre pour la patrie !... par Maurice Level. Nous voici bien en France, à Maruchon-sur-Mer où l'on vient de nous organiser une formation sanitaire, sous la haute direction de Morot-Pissier, médecin-chef dont les galons sont larges, tout autant que la manche, lorsqu'il s'agit de vivre... sur la patrie. Ce n'est pas seulement pour faire de l'esprit que ce roman est écrit ; il me semble inaugurer la collection des révélations de *l'à côté* de la guerre, de l'envers des drapeaux de théâtre. Malgré la réelle bonne volonté de toute la... troupe, il y a tout de même des seigneurs de moindre importance. Nous voyons étaler là, si loin du front, la prodigieuse activité des incapables et le naïf égoïsme des arrivismes de toutes les catégories. Ces messieurs ont l'air de penser que leur petite santé est seule en cause dans leur hôpital. Ils sont si parfaitement inconscients que c'en est presque de l'innocence. Et tous les cas de réformes se multiplient dans un milieu où viennent échouer toutes les plus affreuses blessures invalidant à jamais les plus beaux, sinon les meilleurs échantillons de la race. Un féroce journaliste avait songé, aux premières heures de la guerre, à jeter, justement, *les déchets* dans la fournaise, et si nous en étions encore aux enseignements de Sparte, ce calcul, tout inhumain qu'il soit, aurait peut-être eu pour résultat... de guérir certains malades imaginaires trop habitués aux appels des droguistes. La cure de tranchées fut pour plusieurs souffrants, surtout de la neurasthénie, le cafard civil, une excellente médication. A méditer les pages à propos du concert où l'on voit les vedettes soutenir l'honneur de la corporation artistique en s'effaçant les unes devant les autres pour ne pas commencer, car... le premier n° n'est jamais le bon dans ces sortes d'affaires.

Le guerrier appliqué, par Jean Paulhan. « ... Je ressentais ceci : une irritation et une rancune contre les anciens sentiments de respect, d'affection pour la vie, ces sentiments qui nous avaient trompés, *puisqu'ils n'avaient pas suffi* et qu'il avait fallu que la guerre vînt. » C'est, défini avec une incomparable noblesse d'âme, toute *l'application* de ce soldat, roseau pensant devant l'immense marécage des cruelles nécessités de l'état militaire. C'est la volontaire abnégation d'une personnalité pour plus d'obéissance encore en tâchant

d'adapter le cerveau à la machine qui doit tout broyer, même et surtout ceux qui donnent, sans restriction mentale, le meilleur de leur effort. Le pauvre philosophe s'applique à ne plus entendre la voix de la raison pour ne connaître que la raison qui l'enchaîne à ce devoir depuis longtemps renié, par ses pères. Ainsi dans un atelier formidable l'ouvrier veut oublier le bruit de son cœur dans le ronron des sinistres volants. De voir mourir et de savoir souffrir, il résulte une sorte de *coma* de l'esprit. La guerre a aussi, pour le citadin, ce piège merveilleux de la nature. Il est entouré de son infini et croit à la beauté, les gestes qui semblent s'exécuter à la face de la vérité. « La terre immense qui nous entourait participait alors de ma vie intérieure. » Comment ne pas s'attendrir et ne pas louer ce travail, si pur, si absolument désintéressé de sa propre existence, de cet élève de la nouvelle institution atteignant à la bravoure et au don magnifique de lui-même par l'étude réfléchie de son petit coin de renoncement? La pitié pour ses camarades, non avertis, et pleine d'une émotion sans révolte et par cela des plus réconfortantes. « Après tout, on ne risque guère que de mourir... c'était la réflexion qui arrêtait toutes les autres : elle avait quelque chose de satisfaisant. » Oui, tant qu'il sera prouvé que là sont les héros, ceux qui ne peuvent finir qu'en beauté, même inutilement, tellement le sentiment de la plénitude irréfutable d'une probité d'âme est la véritable religion de l'honnête homme, du *guerrier appliqué*.

Bout-de-Bibi, par Alfred Machard. Ce petit brin d'enfant de Paris n'est pas un brin d'olivier, non, car il a positivement la guerre dans le sang, comme du reste tous les gamins de la grande ville. Tour à tour jaloux, désobéissant, un peu cruel et d'une extraordinaire ingéniosité, il se tient merveilleusement en équilibre sur cette corde raide qu'on appelle la psychologie et ne fait aucun faux pas, même sur le toit glissant du sentiment maternel. Ceux qui s'occupent de nous montrer l'enfance ont malheureusement une idée préconçue quand ils nous décrivent ses fantaisies et ils mettent de l'ordre où il n'y en a pas. L'enfant est un fou. Bien malin est celui qui délimite exactement sa part de responsabilité dans ses fautes ou dans ses imitations raisonnables. L'auteur des *Cent gosses*, de *Titine*, de *Trique* et de *Bout-de-Bibi* n'a pas en étudiant l'enfance des gamins de Paris l'idée arrêtée, l'arrière-pensée de nous fabriquer une race meilleure ou simplement des mots de la fin. Il a pris pêle-mêle dans la vaste corbeille de la voie publique tous les fruits sains ou gâtés qui peuvent y traîner et par, justement, la diversité même de sa cueillette il est arrivé à la synthèse. L'œuvre d'art qui est vraiment réussie apporte avec elle sa morale toute faite. Les gosses de Machard, ce sont bien les gosses de Poulbot, sensibles comme des oiseaux encore sans plumes, criards et pillards comme des moineaux qui ont toujours faim,

mais ils sont, malgré leur folie naturelle, aventureux et innocents comme des Français, précisément à cause de leur merveilleuse sensibilité leur faisant tout comprendre et tout entreprendre. Jadis, on pouvait sourire de leurs esploits... Maintenant une sorte d'auréole symbolique les environne : ce ne sont pas là des fils de rhéteurs ou des élèves de moralistes à trémolos de théâtre : ce sont les fils des vainqueurs de la Marne, des enfants de France. C'est pourquoi je vois très bien Bout-de-Bibi disant aux six nègres : « L'tombeau d'Napoléon, je sais où que c'est. Je vais vous y conduire. »

La guerre sur le hameau, par Henri Bachelin. C'est la guerre intérieure qui est, si on ose dire, en lutte contre la guerre extérieure. Que peut-on comprendre, chez les esprits simples, de toutes ces complications européennes amenées par la faillite de la diplomatie et alors que les rois, les présidents de république et avec eux tous les peuples sont victimes de la sottise ou de la suffisance de leurs ambassadeurs, comment voudrait-on que la Catherine Dareau qui coupe elle-même son blé à la faucille puisse saisir les nuances des différentes politiques? C'est la guerre? Ben, c'est malheureux, mais faut donc la faire, car... depuis que le monde est monde on la fait. L'équilibre des intérêts des deux maisons paysannes en est rompu un instant parce que c'est comme pour celui des maisons royales de l'Europe et on sort un peu son linge sale au grand soleil. La guerre pourrait bien refaire certaines affaires particulières... et Madeleine espère en l'avenir de Jean réformé, une jambe de moins, mais qui est encore solide; seulement, la guerre n'établit bien que le désordre et les fortunes qui se font avec lui. Il ne faut pas compter sur elle pour un peu d'amour. Et c'est dans ses nouvelles brèves, après ce petit roman, que l'on découvre le mieux la très patiente, la très sûre philosophie de l'auteur sortant de sa grande sobriété de phrases et de moyens dramatiques. Voyez la cruauté inévitable de la poignée de main *distraite* de la fin des *Deux amis*, uniquement liés par la guerre.

Le Droit à la vie, par Pierre de Valrose. C'est la sombre histoire du viol de l'envahisseur : le Monsieur très poli avec lequel on causait, jadis, au bal de l'ambassade et qui, retrouvant son flirt dans un château de Picardie, n'hésite pas à s'offrir ce qu'on lui refuse. La jeune femme est une comtesse de Saint-Yves, le mari est déjà naturellement jaloux et, quand il apprend la situation intéressante, il préfère croire à un amant qu'à un bourreau. Alors deux solutions se présentent : laisser naître ou ne pas laisser naître l'enfant de l'ennemi. On finit par lui accorder la vie... à la condition, bien entendu, de l'exclure de la famille. On le confiera, dans un coin perdu de Bretagne, à quelque brave gens qui en feront un Français.

Je ne comprends pas les demi-mesures. Condamner un innocent à

ne pas avoir de famille, est-ce que ce n'est pas plus dur que le tuer avant qu'il puisse comprendre son abandon? Il y avait bien plus simple, surtout après un viol, c'était le suicide de la dame. On aurait enfin démêlé sa véritable nationalité et surtout sa noblesse.

Glèbe gasconne, par Etienne Garry. Ces gens, un peu sauvages, plaisent par une espèce de mentalité mystique comme par un parfum violent des plantes de leur pays. La légende se mêle à toute leur histoire et ils ont, souvent, la crainte superstitieuse de la voir apparaître débordant sur la réalité. Le type du domestique borgne Jeantouet, qui a si peur de ne plus pouvoir travailler et qui meurt à la tâche, est une belle gravure sur bois, rude et pleine du mystère qui entoure toujours les simples d'esprit.

Jeph, par Henry Decoin. C'est le roman d'un as. Un garçon qui arrive à l'aviation par sa persévérance dans les travaux les plus humbles de la mécanique et s'élance du noir atelier où ronflent les moteurs dans le plein ciel de la gloire. Une courte idylle et la mort parce qu'une lettre mystérieuse est sans doute malheureusement parvenue jusqu'à lui qui n'espérait plus.

La Missionnaire, par François de Nion, ou l'introduction de la bonne volonté catholique dans les familles d'ouvriers libres-penseurs. L'aimable petite divorcée qui s'éprend de Leroy aurait certainement mieux fait de ne pas présider à une première communion qui..., est celle des sens de cet ouvrier flattés et surexcités par la dame du monde. Enfin tout se termine au mieux par une guerre, amie de de l'ordre et du sentiment des cases, qui tue l'ouvrier, qu'il serait un peu excessif d'épouser en l'enrichissant, et laisse vivre le Monsieur diplomate d'ailleurs préféré par la jeune personne catéchisante.

Jacques Danglemont, par A. Blancan. Les scènes de la vie créole ne sont pas très importantes dans ce roman et ne paraissent être là que pour en accentuer le genre Bernardin de Saint-Pierre. Une jeune fille coquette et perfide à la façon des héroïnes d'Anaïs Ségalas et des jeunes gens vertueux qui préfèrent la sagesse à l'entraînement de leur cœur. Il y a même un duel où Jacques Danglemont défend la jeune fille légère qu'il n'aime plus contre le Monsieur qu'on appelait, jadis, le vil séducteur. Quelques tirades bien placés sur les nègres qui sont des frères malheureux (sinon inférieurs) des blancs et qu'on appelle aux joies du socialisme intégral, y compris celles de faire grève ni plus ni moins que dans les usines de l'ancien monde. Et cela se termine par le double mariage de Jacques Danglemont et de Malvina, la courageuse négresse. Il s'agit surtout d'un apostolat en faveur des humbles habitants des Antilles françaises, mais aussi d'une assez intéressante restitution de ce qu'on appelait le bon roman en 1830.

Petites vies dans la tourmente, par André Corthis. Une

fort originale étude de la jalousie maternelle dans *Une mère* qui poursuit de sa haine la fiancée de son fils mort à la guerre, parce que celle-ci s'efforce de sourire à un autre. Puis, le fils moins aimé, l'infirme, arrête à temps l'explosion de cette haine, se rendant compte que la vie doit l'emporter toujours sur la mort.

Le Fils de Mme Sans-Gêne, par Emile Moreau. Histoire à la Dumas d'un descendant de la spirituelle blanchisseuse et du glorieux maréchal Lefebvre. Après les péripéties d'usage, le jeune homme, déclaré très coupable, sauve au contraire son corps d'arme et tombe sur le champ d'honneur, comme il convient.

L'Émigrée de l'an XV, par Emmanuel Vossaert. Un journaliste belge plus connu sous le nom de *Candide* a écrit ce petit roman aimable et sceptique un peu. Cette jeune artiste qui cherche son amoureux à travers l'exil est impardonnable de se laisser choir dans les bras d'un Monsieur trop bon vivant qui l'a fait, je crois, boire du champagne. Enfin il ne faut pas demander aux femmes de la rampe de donner de l'importance aux aventures des coulisses. L'essentiel est qu'elle puisse laisser son héros particulier faire son devoir.

Le voleur de Talan, par Pierre Reverdy. « Cependant si l'on regardait attentivement le même point on s'apercevrait qu'il n'a pas bougé. »

« Au fond de soi il y a toujours un pauvre enfant qui pleure. »

« Et la voix disparaît pour ne laisser que les mots qui ont été dits. »

« Deux épaules en se soulevant cachent le ciel. » De tout un livre rempli d'intrigues, de lieux communs et de sentiments encore plus communs, il ne reste souvent qu'un petit cri humain, si faible! Comment songerait-on à blâmer ceux qui cherchent l'essentiel de leur art et qui par l'absolu ont l'apparence d'aller à l'absurde ?...

RACHILDE.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

Lucien Lambeau : *Charonne*, Ernest Leroux, 10 fr. — Isabelle Vischer : *Croquis et Souvenirs de la Nigérie du Nord*, Attinger, 5 fr. — Memento.

On sait le soin avec lequel sont étudiés et construits les ouvrages de M. Lucien Lambeau, qui publie actuellement l'*Histoire des Communes annexées à Paris en 1859*, ouvrage de longue haleine dont nous avons présenté déjà les volumes sur *Bercy* et sur *Vaugirard* (1). Un autre a paru dernièrement qui concerne **Charonne** et mérite de prendre place à côté de ses aînés. — *Charonne*, on peut le rappeler est une des localités les plus anciennes des envi-

(1) Un volume encore, sur *Grenelle*, a été publié au moment de la déclaration de guerre.

rons de Paris. On y mentionne la rencontre de l'évêque saint Germain d'Auxerre avec sainte Geneviève (431) et ces premiers documents authentiques datent du règne de Robert le Pieux. On a une charte du Roi, concernant le lieu, qui remonte à 997 ou 999; une autre, de l'an 1008, où il renonce aux droits qu'il y avait en faveur de l'abbaye de Saint-Magloire. Mais pour les vieilles époques, en somme, Charonne est tout au plus mentionné, — à propos de biens, de donations, de noms de personnes; on en parle encore à l'époque de Philippe le Bel, puis au temps de la domination anglaise (1418). L'abbaye de Saint-Magloire y avait de nombreuses possessions, mais on sait qu'en 1576 la seigneurie fut acquise par Simon de Fiez, baron de Saulve, — dont la femme, si j'ai bonne mémoire, se trouva mêlée à l'histoire scandaleuse de la cour d'Henri III, — puis passa aux sieurs de Bragelonne (1586), dont la noblesse n'était que de robe. Le fief toutefois relevait toujours de Saint-Magloire. — L'endroit aussi recélait des parcs, champs et vignes, des maisons de plaisance et bon nombre de maisons religieuses ou domaines leur appartenant, — plus tard diverses guinguettes, — et les possessions de la Compagnie de Jésus qui deviennent enfin le Père-Lachaise. — M. Lucien Lambeau donne cependant de nombreux détails sur les religieuses de Notre-Dame de la Paix, établies à Charonne, mais qui durèrent peu de temps (1643-1681). En 1724, la terre et seigneurie avait passé à Jean Molé, conseiller au Parlement, et ensuite au marquis de Lenoncourt, son gendre. On trouve ensuite, comme seigneur de Charonne, Nicolas F. Thoré, secrétaire du Roi (1755), après lequel le château et les terres furent vendus (1784) — réservée la seigneurie — à Bernard de Laître, également sécretaire du Roi. Le dernier titulaire fut Pierre-Antoine de la Mouche, auditeur en la Chambre des Compte et conseiller de Monsieur. — L'ouvrage apporte ensuite des détails curieux sur l'ancienne organisation féodale de l'endroit et ses fonctionnaires : le juge-maire, qui avait la garde de Charonne, le procureur-fiscal (XVI^e s.). Dans la suite, le Maire de la Justice fut remplacé par un prévôt. Cet arrangement dura jusqu'en 1790 et disparaît en même temps que les autres juridictions prévôtales. Comme souvenir de l'ancienne organisation, il est resté le nom de la place au Gray ou du Poteau, en descendant la rue Saint-Blaise, où se faisait l'exposition des condamnés, et en remontant vers Ménilmontant, la pittoresque ruelle de la Justice où l'on dressait l'échelle patibulaire. — Quant au château, qui pouvait remonter tout au plus à la fin du XVI^e s., il étendait ses bâtiments, parc et jardins, le long et en arrière de la rue de Bagnolet, devant l'église. Ce fut, paraît-il, un des lieux de délassement où se plaisait Richelieu qui en visitait fréquemment le propriétaire. C'est là que s'installèrent en 1643 les religieuses de la con-

grégation de Notre-Dame de la Paix, et l'on croit même que c'est d'un pavillon du parc que Louis XIV, enfant, assista, au moment de la Fronde, à la bataille du faubourg Saint-Antoine (2 juillet 1552).

Le seul monument curieux de Charonne c'est l'église, qui possède, au reste, des parties très anciennes et se trouve encore remarquable par sa situation pittoresque. Placée sous le patronage de Saint-Germain et Saint-Blaize, elle remonte à peu près à l'an 1140; mais ce n'était alors qu'une chapelle qu'on transforma et qui fut réédifiée aux XV^e^ et XVI^e^ s. (Guilhermy), sauf la base de la tour, qui peut remonter au XII^e^; à l'ouest et à l'est, l'édifice avait primitivement une travée de plus, soit douze ou quinze mètres. En 1701, le chœur fut incendié et remplacé par le mur pignon qui existe encore. L'entrée primitive se trouvait à l'occident, selon la coutume du Moyen-Age, et le plan de Jouvin de Rochefort (1672) montre encore l'église avec son portail ancien. Le portail actuel, au sommet de l'escalier qui monte de la rue de Bagnolet et donne à l'édifice son principal caractère, accède au bas-côté sud et fut bâti en 1737 par l'abbé Grégoire, curé du lieu, qui d'ailleurs y fit exécuter divers travaux. A la base du clocher existe encore une porte, dissimulée par l'escalier, hors d'œuvre qui mène aux clochers. A l'intérieur, qui ne comporte que quatre travées, on peut remarquer des culs-de-lampe curieux, des écussons avec des traces de polychromie, des inscriptions diverses et quelques traces de la vitrerie du XV^e^ siècle. Des épitaphes et pierres tombales qu'on y signalait ont maintenant disparu. — Sur le flanc nord de l'église, qu'il enterre en partie, le cimetière paroissial escalade la colline. M. Lambeau en parle longuement et signale des tombes curieuses, de même qu'il a consacré des pages intéressantes aux anciennes maisons religieuses de Charonne : Maison de *la Providence de Dieu*, *Séminaire de l'Union Chrétienne*, *Adoration perpetuelle du Saint-Sacrement*, *Filles de la Croix*, — et des propriétés diverses que les congrégations parisiennes possédaient à l'endroit. Un chapitre encore est consacré à l'enclave du parc de Bagnolet dont une partie se trouvait sur le territoire de la commune, et le volume est terminé par un historique des maisons de plaisance et de campagne qui s'y trouvaient autrefois, et dont il ne reste que de rares spécimens, comme celle de la rue Saint-Blaise n° 5. — Un détail encore peut être donné concernant le chiffre ancien de la population; au moment où Charonne fut annexé, elle atteignait tout juste 16.000 âmes.

Au cours de l'ouvrage, M. L. Lambeau donne encore un long historique de la propriété des Jésuites devenue Le Père-Lachaise, de ses transformations et de ses tombes célèbres, et se trouve amené à parler, parmi d'autres détails, de la sépulture fameuse d'Héloïse et Abélard, qui a eu des vicissitudes diverses, comme on le sait.

Lenoir, qui l'avait confectionnée de pièces et de morceaux, y avait fait entrer des fragments d'un tombeau élevé à Louis de France, fils de saint Louis, mort en 1260 et inhumé à Royaumont. Quant aux statues funéraires, Guilhermy indique, — à côté d'un Abélard qui n'est pas plus authentique, — que celle d'Héloïse se trouva représentée par une des effigies de la famille de Dormans, laquelle provenait de la chapelle du Collège de Beauvais, au quartier Latin, — maintenant une église roumaine. Sans doute, c'est toujours la Foi qui sauve et les petites femmes continuent à porter des fleurs sur la tombe des deux amoureux, mais il y aurait un bien curieux article à écrire sur les divers arangements et les vicissitudes de ce monument célèbre.

Le travail de M. Lucien Lambeau a été établi, comme les précédents volumes, avec les documents, papiers, pièces d'archives qui abondent dans les fonds de l'Etat et de la ville. On peut regretter seulement qu'il ne donne pas une illustration plus abondante, — tout en restant documentaire, — qui aurait pu ajouter encore à l'intérêt de l'ouvrage.

§

Depuis les temps lointains où nous faisions un de nos premiers voyages en Afrique avec *Cinq semaines en ballon* de Jules Verne, bien des relations sans doute ont été publiées, — d'abord d'exploration et ensuite de séjour. C'est à la seconde catégorie qu'appartient le récit de Mme Isabelle Vischer : **Croquis et Souvenirs de la Nigérie du Nord**. Mme Isabelle Vischer qui accompagnait dans le pays son mari, fonctionnaire du Gouvernement Colonial et chargé d'organiser les écoles indigènes, a rapporté un livre de curieuses notations sur le milieu, les sites, les êtres, la vie des Européens et des indigènes, — et qui est bien un livre de femme par son charme discret, les préoccupations spéciales qu'il indique et qu'on ne trouve guère de coutume dans les ouvrages de ce genre. — Mais il rapporte une arrivée quasi triomphale à Kano, dans le haut du pays, où la réception des noirs est exubérante. On y réalise une installation quasi somptueuse et l'auteur décrit les types curieux de son entourage, à commencer par les serviteurs. Plus loin c'est un tableau des jours du Rhamadan, — car nous sommes en terre islamique ; puis des croquis de la population, ses personnages bizarres : des chanteurs aveugles, l'homme au guignol, dont la représentation curieuse ne va pas sans quelques grossièretés, le joueur de flûte indigène, etc... Mme Isabelle Vischer se trouve de temps à autre en déplacement et donne sur les localités traversées des notes intéressantes : Katsima, où les gens s'attroupent pour voir deux choses surprenantes, une femme française et la charrette anglaise qui la transporte ; Jertawa, dont elle décrit le marché pitorresque, — et où le froid était si vif, avec le vent du nord, qu'on dut allumer du

feu ; Bida, où habite la belle race des Nupé « au type plutôt juif qui possède des femmes jolies, d'un port fier et souple, coiffées de breloques en cuivre et d'un mouchoir noué sur la nuque, à la manière un peu des femmes d'Italie » ; — Sokoto, où elle arrive après des étapes à Zaria, Fascari, — localité bâtie autour d'un rocher et où elle assiste à un mariage dont elle décrit les coutumes curieuses ; Kotorhoshi, au pied d'un énorme roc granitique. Plus loin, c'est encore une expédition sur le Niger, la Bénoué, — avec les beaux paysages de la zone tropicale ; le Printemps sur les routes, et nombre de tableaux de ces contrées encore mystérieuses, « terres rousses et chaudes, à l'odeur subtile et grisante, aux végétations folles, à la parure somptueuse ». — Mme Isabelle Vischer a noté encore beaucoup de choses dans ses récits, — sans parler d'un tableau affligeant de la famine, due à l'imprévoyance des noirs. C'est le pittoresque des troupeaux d'ânes, de tous les âges et de toutes les tailles ; la curiosité des oiseaux de la région, — oiseaux-trompettes, marabouts en redingote, d'autres de l'espèce du calao, et qui aboient; le transport des autruches qui mettent le bec au vent par-dessus le wagon qui les emporte ; — et c'est enfin la douceur et l'affection des indigènes, le noir qui dit de satisfaction que « son cœur peut s'asseoir » ; — la curiosité des écoles, surtout adaptées aux besoins du pays, et où l'on ne cherche pas à faire des scribes, mais à montrer aux jeunes gens des métiers, des choses directement utiles. — Il est vrai que nous sommes dans une colonie anglaise, — et depuis longtemps on a pu indiquer que ces procédés ne sont pas les nôtres.

Memento. — Extrait des *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France,* M. Marcel Fosseyeux a publié un travail curieux et bien documenté sur l'*Assistance parisienne au milieu du XVIe siècle* : les remèdes employés dans les Hôpitaux ; les épidémies ; les dons et legs ; les enfants trouvés, les orphelins ; les asiles de nuit ; l'assistance publique au XVIe siècle ; les aveugles, les lépreux, les invalides, etc... bien des questions qui demeurent actuelles. — Aux derniers numéros de l'*Intermédiaire,* on trouvera des discussions à nouveau sur *Régnier et le Procès Bazaine* ; sur le personnage du *Cardinal La Balue* et *les Cages de fer* ; *l'origine du mot : pilori,* etc...

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Sur les lignes de la Piave. — Ma dernière chronique, consacrée à la rupture du front italien de l'Isonzo, s'arrêtait aux événements qui ont marqué la journée du 4 novembre. A cette date, les deux armées des généraux Boreovic, au Sud, et Von Below, au Nord, marchant de l'Est à l'Ouest, avaient forcé le passage du Tagliamento, à la vérité peu défendu. D'autre part, toute la vallée du

Fella, affluent de gauche du Tagliamento, dont l'accès est commandé par la trouée de Pontafel, l'un des cols carniques que nous avons signalés comme ayant servi de voie d'invasion aux divisions de l'armée du général Von Krobatine, était au pouvoir de celle-ci. Ainsi, dès le 3, l'ennemi s'était trouvé, toutes ses forces réunies, face à l'Ouest, derrière une ligne d'eau continue, formée par la Fella et le Tagliamento inférieur, des Alpes Carniques jusqu'à la mer. Remarquable exemple de marches de concentration, qui ne peut être obtenu que dans le premier élan de troupes exaltées par la victoire.

Les trois armées d'invasion continuaient, l'une dans la région montagneuse en remontant la vallée du Tagliamento supérieur, par Tolmezzo, Ampezzo, en direction de Pieve di Cadore; les deux autres à travers la plaine, l'aile droite de l'armée Von Below suivant la route qui borde le pied des hauteurs et passant par Maniago, Aviano, en direction de Conegliano. Dans la plaine, le front d'invasion s'étendait sur une longueur de 40 kilomètres. Il semble que l'armée Boreovic, déjà retardée au passage du Tagliamento par la résistance d'une fraction de la 3e armée italienne, qui ne réussit d'ailleurs pas à se dégager, ait continué sa marche en échelon refusé par rapport à l'armée Von Below. Le 7, l'aile droite de celle-ci avait déjà franchi le cours supérieur de la Livenza, qui coule parallèlement au Tagliamento et à la Piave, à peu près à mi-distance de l'un à l'autre; cette aile se trouvait aux prises avec des forces italiennes, retranchées entre les hauteurs de Vittorio, la Livenza et le cours du Monticano affluent de droite de celle-ci. La gauche des armées d'invasion n'avait pas encore franchi la Livenza moyenne et inférieure; l'aile droite du dispositif se trouvait donc en l'air, dans une situation où l'on pouvait espérer lui infliger une sévère correction. D'une manière générale, dans cette journée du 7, l'ennemi se trouvait à une quinzaine de kilomètres à l'Est du cours de la Piave. Sa vitesse de marche avait atteint une moyenne de 12 à 15 kilomètres par jour. A partir de ce moment, celle-ci se ralentit. En présence de cette progression, tout le front italien allant des Dolomites au Val Sugana se repliait d'une manière assez confuse et quelque peu hâtive, semble t-il, en laissant de nombreux éléments aux mains de l'ennemi. Les troupes italiennes abandonnaient ainsi un nouveau front de 80 kilomètres; la situation le commandait, bien que d'autres solutions pussent être envisagées. Le 9, au moment où les armées Von Below et Boreovic arrivaient sur la Piave, l'attaque sur le front du Trentin se déclanchait par les vallées du Cordevole, de la Brenta, ainsi que sur le plateau des Sette Communi, en direction d'Asiago. Une quatrième armée ennemie entrait en jeu, prenant de flanc et à revers, si sa poussée l'emportait, les armées italiennes retranchées derrière le cours de la Piave. Cette armée était celle du maréchal Conrad. Il faut rendre

justice aux troupes italiennes, chargées de la défense du plateau et des vallées qui s'étendent entre la Piave et la Brenta, elles ont supporté le choc avec vaillance, et bien qu'elles aient fléchi peu à peu sous les efforts intensifiés de l'adversaire, elles ont permis de maintenir une situation, pleine de périls, mais non désespérée. Les corps chargés de la défense du cours de la Piave ne se sont pas moins bien acquittés de leur tâche. Au moment où nous écrivons, à la date du 22 novembre, cette magnifique défense, pied à pied, se prolonge depuis une quinzaine de jours. Que va-t-il se passer ? Tout dépend de l'entrée en jeu des troupes de secours franco-anglaises, de leur mode d'action, de leur nombre, de leurs masses. Où sont-elles? nous l'ignorons encore. M. Llyod George, dans son beau discours du 12 novembre, a raconté qu'il avait salué sur son retour d'Italie des troupes françaises à Solférino. Il sera facile au lecteur de retrouver à quelle date cette rencontre a eu lieu. Solférino se trouve un peu à l'Ouest du cours du Mincio, qui descend du lac de Garde pour se jeter dans le Pô, au sud-est de Mantoue. Ces troupes étaient-elles en position d'attente avant de se porter plus avant, ou bien leur présence à Solférino indiquerait-elle que la ligne de résistance, primitivement choisie, suivrait le cours du Mincio puis le cours inférieur du Pô ? Nous ne pouvons répondre par l'affirmaiive ni à l'une ni à l'autre de ces questions. Les journaux annoncent que le général Fayolle, nommé commandant en chef des armées françaises en Italie, a quitté Paris le 19 pour remplir sa mission. Il se trouvera donc en Italie à pied d'œuvre, environ un mois après l'attaque brusquée, qui a si profondément modifié la situation sur le front occidental.

Tel est, en raccourci, tout ce qui s'est passé au cours des mauvais jours qu'a vécus l'Italie, jusqu'à la date du 22 novembre. Il nous est loisible, maintenant, de revenir quelque peu en arrière, pour nous livrer à quelques réflexions. Si le lecteur veut bien se reporter à la chronique que nous écrivions ici même le 1er janvier 1916, il verra qu'à cette date nous préconisions déjà la constitution d'une réserve stratégique, convenablement placée, avec tous ses services, ainsi que l'amalgame des troupes alliées. Si des difficultés pouvaient surgir à ce sujet lorsqu'il s'agissait de troupes anglaises et françaises, aucun obstacle sérieux ne s'élevait entre ces dernières et les troupes italiennes. J'étais en ce moment en Italie, et il était aisé de prévoir que la stratégie du généralissime italien, si prudente en apparence, si enveloppée de sécurité, ne pouvait être que stérile, tout en exigeant de lourds sacrifices et en restant exposée à de graves périls. A la guerre, les occasions de terrasser un adversaire puissant ne se représentent pas indéfiniment. On a laissé passer les occasions favorables. Mais ceci appartient à un passé lointain. Il en est un autre qui

est plus près de nous; nous nous y arrêterons plus longtemps. La débâcle du front italien de l'Isonzo, qui s'est résolue en quelques heures, a rempli de stupeur les nombreux illusionistes qui se sont enfermés une fois pour toutes dans un optimisme aveugle, comme on s'enveloppe dans un confortable manteau pour traverser la saison des intempéries. Des personnes, qui ne sont pas les premières venues ont cru que le front italien, pas plus que tout autre front, d'ailleurs, ne pourrait jamais être enfoncé. Leur foi indéfectible dans la valeur d'un puissant matériel, dans la mise en œuvre de tous les moyens nouveaux et étranges auxquels l'industrie a donné le jour, leur assurait une parfaite sérénité. Mais ce qui achevait de les transporter au septième ciel de la paix intérieure, lorsqu'il s'agissait du front italien, c'était leur émerveillement devant la multiplicité des ouvrages d'art qui escaladaient tous les pics, les postes fortifiés qui s'installaient aux plus hautes cimes, les pièces de gros calibre que l'on traînait sur la neige jusqu'à des plateaux presque inabordables, bref, en un mot, tout ce qu'illustrait d'une manière si merveilleuse cette guerre au chat perché. L'événement a révélé la fragilité de tout cet appareil. Les critiques militaires n'ont pu que constater que l'adversaire pour tourner ce décor guerrier, n'avait fait que suivre les vallées. Celles-ci ont toujours été les routes naturelles des armées. Cette multiplicité, cet abus de toutes les formes de la fortification n'ont pas empêché les facteurs psychologiques, les seuls d'importance capitale, d'agir, en donnant leur plein effet et leurs pires conséquences, lorsqu'est intervenue une cause efficiente pour les altérer et les transformer. Il est indéniable que les troupes de la 2e armée, en particulier, ont désespérément lâché pied devant les premiers assauts de l'ennemi; d'autres n'ont même pas attendu ce moment. Il ne faut pas oublier, cependant, que ces mêmes troupes, quelques semaines plus tôt, avaient conquis le plateau de Bainsizza et s'étaient attiré les éloges mérités du monde entier. Au moment où elle fut accomplie, cette conquête apparut comme la plus belle opération militaire qu'avait vue l'année 1917.

Il n'est donc pas juste d'imputer le désastre à la seule attitude de ces troupes. Il est arrivé, dans les guerres du passé, lorsque les armées étaient composées en grande partie de professionnels ou de vétérans, que des troupes fussent prises d'une panique irraisonnée. Je crois qu'il a toujours été possible dans la suite d'attribuer à ces paniques une cause venant de l'entrée en jeu d'un facteur psychologique, avec lequel on n'avait pas compté. La puissance du feu de l'adversaire exaspère une troupe, exalte ses moyens d'action pendant un temps quelquefois très court, dont les chefs doivent profiter; mais elle ne la démoralise qu'après que cette troupe a subi des pertes au delà d'une proportion, qu'on ne peut pas humainement dépasser.

Il ne se passa rien de tel, sur l'Isonzo, où, si l'on fait exception de quelques corps mieux en main, la défense a été nulle. On a tôt fait, cependant, de dire : c'est la faute des troupes. La cause est toute simple ; puis, il est si facile de rejeter sur les petits le poids des responsabilités. On a parlé de propagande défaitiste. Qu'on me permette quelque scepticisme à ce sujet. S'il y a eu propagande de ce genre, c'est plutôt ailleurs qu'il faudrait la chercher que parmi les troupes, dont la correspondance depuis les premiers jours de la guerre est soumise à une censure extrêmement rigoureuse. Lorsque nous écrivions notre dernière chronique, nous avions eu connaissance, grâce à une circonstance fortuite, du télégramme adressé à Rome par le généralissime italien, pour expliquer le désastre. Nous n'avons pas voulu en faire état ; nous ferons de même aujourd'hui. Une accusation aussi grave, aussi directe, aussi véhémente et, ajouterons-nous, aussi unilatérale ne devait être prise que comme l'accent du désespoir d'un chef trahi dans ses plus chères espérances et peut-être trop gâté par une popularité de presse, habilement dosée chaque jour. Une troupe est trop dans la dépendance de celui qui a charge de la diriger pour se trouver la seule coupable. Sans toujours en connaître exactement, elle a l'instinct obscur de sa situation stratégique, du plus ou moins d'excellence des dispositions arrêtées, et cela est surtout vrai quand il s'agit de nos amis italiens, dont l'impressionnabilité est en rapport avec leur vive imagination et leur extrême sensibilité. Les critiques militaires, qui écrivaient au lendemain même de la débâcle, ont été frappés de constater l'absence intégrale de toute réserve, placée en arrière du front, avec la mission de recueillir, de rallier les troupes en déroute. Nulle part, aucun dispositif en profondeur ; mais partout cette disposition en cordon, qui s'échelonnait des crêtes au fond des vallées, et dont il semble qu'il ne dût rien exister après les jugements sévères qui lui furent prodigués dans un passé récent.

Nous nous bornerons à ces quelques réflexions. Nous évitons de parler à nouveau de la véritable cause qui, à notre sens, a suffit pour déterminer la débâcle du front de l'Isonzo. Cette cause a été suffisamment indiquée dans notre précédente chronique. A quelque chose, dit-on, malheur est bon. De la déconvenue, éprouvée par tous les Alliés, sur le front italien est né un organe, le conseil de guerre interallié de Versailles, dont il serait de la dernière banalité de dire que le besoin s'en faisait sentir. Tel qu'il a été improvisé, dans l'extrême urgence qu'imposaient les circonstances, il répond assez médiocrement aux nécessités qui ont décidé sa création. En un mot, ce n'est pas le rêve ; mais, comme l'a laissé entendre l'un de ceux qui ont travaillé à sa naissance, le mieux pourra en sortir quelque jour. Il faut espérer qu'il suffira de l'expérience de quelque temps pour

déterminer sa métamorphose, sans qu'il soit besoin de la leçon d'une nouvelle épreuve.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Un grand destin commence, par Onésime Reclus (1 vol. Paris, Renaissance du Livre, 1917). — Par delà les portes de la mort, le grand géographe poursuit sa croisade africaine. Pareille suite dans les idées est des plus louables et il convient de féliciter les pieux héritiers de sa pensée qui ont permis cette suprême manifestation. *Lâchons l'Asie ! Prenons l'Afrique !* Tout pour l'Afrique ! J'ai dit jadis, ici même, ce que je pensais de cette thèse exclusiviste ou préférentielle, comme on voudra. Il vaut cependant la peine de voir sur quels arguments la fondait son auteur et, avec le préfacier de son œuvre posthume, à quelles conceptions générales elle se rattachait dans son esprit.

Onésime Reclus ne croyait pas aux races : les systèmes d'un Gobineau ou d'un Vacher de Lapouge n'avaient aucune valeur à ses yeux. Pour lui, l'homme est moins la résultante de ses ancêtres qu'il n'est le produit de la montagne ou de la plaine, de la forêt ou du désert, — et même et, surtout (car à aucun moment la théorie du milieu ne prend chez Onésime Reclus l'allure d'un déterminisme purement physique), de ce grand milieu moral qui est *la langue*, véritable substratum des empires et des civilisations. La race ne serait, en somme, qu'une question de grammaire et les continents seraient soumis à la loi du Verbe. Quelle sera, après cela, la part de la France dans le partage du monde? Pour Onésime Reclus, notre pays a à choisir entre une politique européenne, une politique mondiale et une politique africaine.

A la *politique européenne*, il ne faut plus songer. Morte l'ambition d'hégémonie continentale, Moloch à qui France, Espagne, Autriche sacrifièrent tant d'innocents et dont l'Allemagne hébétée mendie aujourd'hui le sourire ! Mort l'équilibre européen que tant d'hommes d'Etat ont adoré comme le Dieu jaloux, sur le double autel de la Paix et de la Guerre!

Contrainte à l'abstention européenne, la France devra-t-elle essayer d'une *politique mondiale*? Onésime Reclus l'eût souhaité passionnément, mais il ne croyait pas que nous pussions aspirer avec quelque chance de succès à des destinées universelles. Pourquoi ? Parce que notre très faible natalité ne nous permettrait pas d'entretenir un courant d'émigration suffisant pour occuper, mettre en valeur, *franciser*, en un mot, un empire comparable à celui de l'Angleterre, par exemple, ou des Etats-Unis. Fatale rançon de l'infécondité : « Nous avons, concluait-il mélancoliquement, trop peu

d'excès de vie pour nous disperser à tous les tournants du globe ! »

Mais, il ajoutait aussitôt :

Incapables d'une politique mondiale comme d'une politique étroitement européenne, proportionnons l'œuvre à l'ouvrier par la pratique assidue de a *politique africaine* aussi assidue qu'il se pourra !

Le préfacier anonyme de l'œuvre posthume d'Onésime Reclus a résumé en termes excellents la conception africaine du Maître. Je ne puis mieux faire que lui laisser la parole :

Des familiers d'Onésime Reclus nous racontent avoir vu, pendant vingt-cinq ans, dans le cabinet du géographe, une petite carte d'Afrique dont il se plaisait à noircir les parties acquises ou conquises à notre influence. Petit à petit, la tache s'étendait, suivait le long des fleuves ou à travers les déserts la marche de nos explorateurs, les étapes de nos colonnes ; des traits discontinus, de petites taches noires se rejoignaient, se confondaient d'année en année, de mois en mois, englobant les rivières géantes, les lacs mystérieux, les cités impénétrées. Un jour vint où la tache, soudainement accrue, vint accoler, sur les côtes du Maroc, la tache bleue de l'Atlantique : ce fut une des grandes dates de la vie du vieil africain.

1830 était, pour lui, le point de départ d'une ère nouvelle : non point du fait de la Révolution de juillet, dont il n'avait cure, — mais pour ce fameux coup d'éventail (d'ailleurs apocryphe) qui fit de nous, par l'inéluctable enchaînement des destinées, un peuple colonisateur, et nous contraignit de reprendre dans l'Afrique du Nord l'œuvre millénaire des proconsuls.

L'Afrique du Nord, il l'appelait « l'Afrique mineure » ou « l'Atlantide », — et de bien d'autres noms encore aussi justes qu'évocateurs ; elle n'avait pas plus de secrets pour lui (l'Algérie surtout) que les cantons familiers du Béarn ou du Périgord. Il y voyait littéralement une autre France — bien plus, la France elle-même, dont le cœur lui semblait battre aussi puissamment à Tunis, Alger ou Fez que sur les bords de cette Seine qui coule dans l'histoire.

Les raisons de la valeur éminente attribuée par Onésime Reclus à l'Afrique du Nord au point de vue de la « renaissance » ou de la « durée » françaises sont multiples et diverses, nous ne pouvons songer qu'à en indiquer les principales.

Tout d'abord, la proximité, telle « qu'à vrai dire l'Empire touche presque à la Métropole » : c'est là le grand argument géographique. La Méditerranée, qui n'est qu'un Léman « magnifié », unit bien plus qu'elle ne les sépare la rive africaine et la rive provençale. D'être aussi voisine de la métropole, notre Afrique mineure nous confère une sécurité dans la possession qui (les événements l'ont prouvé) a bien son prix par ces temps de « gages territoriaux » et d'attaques brusquées. De cette proximité résulte encore une solidarité de nature physique, de productions et de climats éminemment favorable au développement d'une colonie de peuplement.

Le « peuple algérien » : autre raison de croire à l'avenir de l'Afrique du Nord et à son importance pour la mère patrie.

Dans la constitution, le caractère et la croissance de ce peuple, Onésime Reclus trouve une confirmation éclatante des conceptions générales que

nous avons indiquées. L'élément Arabo-Berbère, qui descend par bonheur de nobles races historiques, se laissera de plus en plus pénétrer par le courant d'immigration venu de France et (notre afflux humain étant malheureusement trop limité) d'Espagne et d'Italie. Il en résultera, il en résulte déjà un peuple jeune et vivant, au caractère bien défini malgré la bigarrure de ses origines, et qui est appelé à constituer le rejeton immense et vigoureux de notre vieux tronc gallo-romain quelque peu desséché.

Ecoutons le bon géographe, méridional de naissance et méditerranéen de vocation, célébrer, avec un enthousiasme contenu, ces nouvelles générations de Français magnifiquement écloses au soleil de l'Afrique : « A toute vie, il faut un ferment, à toute naissance un germe, à toute durée un centre et un axe de résistance. L'élément latin est ici tout cela : il crée la tradition, il donne l'orientation, il prépare l'avenir... Néo-latin veut dire ici Néo-Français. Jusqu'à ce jour, notre sang ne contribue que pour moitié ou un peu plus, à la genèse des franco-africains ; mais notre langue institue leur esprit ; c'est autour d'elle que se cristallisent les éléments variés qu'attire l'Atlantide... »

L'Afrique du Nord est enfin le porche immense et magnifique qui s'ouvre, en notre honneur et pour notre bonne fortune, sur les profondeurs « ténébreuses » du continent noir. Car nous n'avons pas seulement conquis l'Atlantide : par l'Atlantide et pour elle, nous conquerrons tout un monde ; la Berbérie (autre nom donné par le géographe à cette Afrique mineure pour l'amour de laquelle il épuise les magnificences d'un riche vocabulaire), la Berbérie est « le lieu de première conquête, de première colonisation, de création de la race néo-française d'Afrique. Ce sera le lieu d'essaimage des Français, des Francisés, des Berbères, des Arabes, vers le reste du continent ; et ce continent lui-même, en son Nord-Ouest, en son Occident, en son milieu, cette Afrique est « l'Empire ». Là est l'espace où le temps bâtit, la longue et large continuité, au midi de l'étroite lisière des terres méditerranéennes... » On voudrait tout citer de ces pages inspirées où l'auteur de « Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique » brosse à grands traits, de ce demi-continent devenu français et qui le deviendra bien plus encore, un admirable tableau géographique. Notre Afrique, qui « se compose de pays dispersés le long du rivage de l'Atlantide, mais réunis dans l'intérieur du continent autour du Tchad », a momentanément pour centre « non pas un pôle d'attraction, mais un pôle de répulsion presque aussi farouche que la glace éternelle, là où il est sans arbres, sans arbustes, sans herbes, sans mousses, rien que rocs, sables, soleil, épouvante et nudité ». Mais, en marchant vers le Sud, à travers le Sahara, désert par excellence, « plus fort que la mer, et presque aussi puissant que la mort », on rencontre peu à peu des royaumes plus accueillants ; « la nature devient humaine, par cercles concentriques : de l'ardeur, on arrive à la chaleur ; de la roche allumée de soleil à l'eau pénétrée de rayons, dans la clairière pénétrée d'ombre dans la forêt » ; c'est le mystérieux pays que recouvre « la longue forêt vierge, inextricable, épouvantable, étouffante, écrasante comme une chape de plomb » et où deux des plus grands fleuves du monde, le Niger « qui vaut le Nil » et le Congo majestueux épandent leur limon nourricier. Que de richesses encloses dans ces lointaines profondeurs du continent, que de promesses d'avenir économique, lorsque le travail des colons, des

laboureurs, des ingénieurs, des hygiénistes aura ouvert à la civilisation, aux échanges, à la culture les étendues illimitées de l'Afrique Equatoriale et de l'Afrique Occidentale. Et quel réservoir d'énergies humaines ! Dans notre Soudan Nigérien, sous l'influence du soleil éveilleur d'énergies et de l'islamisme hautain, ce sont les « gaillards athlétiques, les dompteurs du cheval, les maîtres de la lance ; les fondateurs ou destructeurs d'empire (parfois l'un et l'autre) et tous ceux qu'après des exploits sans nombre au service de nos droits et de nos ambitions on a pris coutume de nommer les Sénégalais » ; au Congo, c'est le nègre, schéma humain, pure virtualité ethnique, dont notre esprit, par la grâce de notre langue, animera quelque jour les masses indistinctes. Ainsi s'instituera un immense peuple africain, héritier à la fois de Paris et de Rome ; ainsi, « pourvu que notre Afrique remplisse sa destinée ou probable ou possible, telle métropole future du Niger ou du Congo, sur tel fleuve auprès duquel la Seine n'est qu'un ruisseau, deviendra la capitale de la race française ».

A des conceptions aussi vastes et aussi lyriquement exprimées, il convient d'accorder l'admiration qu'inspire un beau poème et il serait méprisable de leur opposer des critiques de texte ou de détail. Le thème, en effet, est immense et dépasse toutes observations purement objectives. Il s'agit, en somme, de la France et de son avenir en tant que grand pays, et Onésime Reclus chante cet avenir avec la ferveur passionnée d'un devin. Toutefois, la généralité même du thème traité autorise certaines réserves d'ordre non moins général.

Onésime Reclus refuse à notre pays *la possibilité* de poursuivre une politique européenne et une politique mondiale. Les raisons qu'il donne de cette impossibilité sont assurément très fortes, mais je ne saurais partager son pessimisme en ce qui concerne la faible natalité de la France... Ou bien alors, il faut être logique et considérer que nous ne ferons rien, faute d'excédent de population, pas plus en Afrique qu'en Europe ou par le reste du monde. C'est entendu : nous nous reproduisons peu ; mais, après avoir fait cette constatation, allons-nous renoncer à vivre? A adopter semblable attitude, nous méconnaîtrions, semble-t-il, telles leçons de la guerre, la supériorité perpétuelle de la *qualité* sur la *quantité*, le rôle joué par les impondérables, les quelques héros défendant une position contre une ruée, l'importance du nombre, quand c'est le nombre organisé à l'allemande, et sa navrante vanité, quand c'est le nombre désorganisé à la russe !

Pour que la France puisse résolument suivre la politique africaine préconisée par Onésime Reclus, un acte de foi est préalablement nécessaire, un acte de foi dans l'avenir de la puissance française. Cet acte de foi, nous sommes à cette heure tous prêts à y souscrire et les pays sont comme les individus : ils ne meurent que lorsqu'ils s'abandonnent. Mais, le monde n'est pas partagé en compartiments étanches. C'est peut-être là une conception de géographe, mais ce

ne peut être une conception de politique. L'acte de foi, s'il est proféré, ne peut être, *dans le fait*, qu'un acte de foi *mondial*. Car pourquoi renoncer ici et maintenir là-bas ? Quels raisonnements, quels arguments pourraient être assez forts pour déterminer le renoncement de la part d'un homme d'Etat responsable ? Sans doute un écrivain, un géographe de grand talent comme Onésime Reclus peut librement s'écrier : « Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique ! » C'est un cri individuel, c'est le sujet d'un livre et cela n'a pas d'autre importance, encore que certaines oreilles intéressées écoutent ce cri et que des bouches non moins intéressées ensuite le commentent. Quel est le ministre, quel est le chef du gouvernement qui pourrait valablement proposer aux Chambres françaises de renoncer à l'Indochine ? La possibilité d'un semblable reniement ne peut, ne doit même pas être envisagée un seul instant. La puissance française, en effet, est une, le prestige français est un de par le vaste monde. Le peuple qui renoncerait en Asie ne serait plus fondé à rien ambitionner ni même à rien maintenir en Afrique. Suivant l'expression chinoise, il aurait « perdu la face » et, disqualifié sur le continent jaune, il le, serait par là même sur le continent noir. Rassurons-nous, d'ailleurs : la question ne saurait être posée avec cette légèreté et cette irresponsabilité livresques.

Contrairement à ce qu'affirmait Onésime Reclus, je pense et je crois que la France a encore et aura longtemps encore le droit et le pouvoir, — c'est tout un ou, mieux, l'un n'existe pas sans l'autre, — de suivre une politique mondiale. En prétendant conserver et maintenir partout sa place dans le monde, la France affirme sa vitalité et sa puissance mêmes. Pétition de principe ? Mais tout n'est que pétition de principe dès qu'il s'agit de l'*être* qui veut vivre en prenant conscience de sa force. Au reste, pourquoi cette France à faible natalité s'embarrasserait-elle d'un empire africain plutôt que d'un empire asiatique ? Depuis longtemps déjà, notre pays, volontairement ou pas, consciemment ou pas, peu importe, a choisi *la qualité*. Cette qualité est assez riche et somptueuse, — on peut l'affirmer sans vain orgueil au lendemain de l'Yser et de Verdun, — pour qu'il ait le droit de persévérer dans son être intégral. Aucune ambition nouvelle et folle, je le veux bien, mais, non plus, aucun renoncement qui pourrait être interprété comme une abdication ! Quant aux échanges et aux remembrements territoriaux possibles, méfions-nous-en comme de la peste, car notre diplomatie ignorante et présomptueuse est capable de tout perdre *sans s'en apercevoir* sous couleur d'échanger. Les précédents sont nombreux. M. Georges Leygues, l'autre jour, l'a éloquemment rappelé.

Autre point faible de la thèse exclusivement africaine, c'est son exclusivisme même. Si, en effet, l'empire colonial de la France pré-

sente un réel intérêt, c'est précisément en raison de son universalité. Tout, dans cet empire, a sa valeur, morues de Terre-Neuve ou plutôt de Saint-Pierre et Miquelon, dont s'approvisionnent les populations des Antilles et de la Réunion, phosphates de Tahiti, nickels de Nouvelle-Calédonie, oléagineux et bois de l'Afrique, graphites de Madagascar, riz de l'Indochine. Tout cela a valu et vaut pendant la guerre et vaudra plus encore au lendemain des hostilités. Rien de tout cela ne doit être sacrifié et, quelles que soient les prodigieuses ressources latentes du continent africain, il ne faut pas que ce continent soit l'enfant unique — ô patriarche Reclus il faut être logique ! — ou plutôt, ce qui serait plus injuste encore, l'enfant préféré.

Enfin, pour liquider ce débat qui, je le répète, n'a qu'un intérêt purement théorique, faire porter tout l'effort de la France sur la seule Afrique, ce serait s'affirmer bien ignorant en matière de politique mondiale et ne pas voir où seront placés, au cours des années à venir, les pôles de cette politique. Un des faits les plus considérables de l'après-guerre sera certainement la situation formidable du Japon en Extrême-Orient, du Japon grosse puissance militaire et navale, du Japon qui se fait maintenant le banquier de la Chine, du Japon dont les ambitions en face d'une Russie amoindrie et d'une Chine en pleine anarchie ne sauraient désarmer. En présence de ce fait éclatant, quelle grande puissance pourrait renoncer, sans abdiquer définitivement, à la place qu'elle occupe en Asie depuis de longues années et au rôle qu'elle y joue et qu'elle y doit jouer en vertu d'une politique assise et réfléchie ?

Quel cerveau sérieux pourrait envisager l'abandon total au Japon de la proie chinoise sans aucun contre-poids, sans le contrôle des grandes puissances ? C'est bien de parler de la *société des nations* et d'affirmer, avec un tas d'esprits puérils encore que bien intentionnés, que cette guerre est la dernière des guerres. Mais ne voit-on pas le drame formidable qui se prépare en Extrême-Orient et au prologue duquel il n'est peut-être pas inutile de veiller ?

Tout ce que je viens d'exposer, je l'ai dit, il y a quelques années, un soir, chez moi, dans mon cabinet de travail à Onésime Reclus lui-même. Il m'avait paru intéressé par mes objections et m'avait même laissé entendre qu'il en tiendrait compte. Puis, le temps a passé. Le grand géographe a poursuivi son œuvre et maintenu son point de vue. Mais, si les conclusions en sont trop exclusives, en sont trop partiales, comment ne pas admirer la verdeur et la générosité de l'esprit qui pensa ces lignes :

Nous avons désormais un but, un espoir, un avenir, une raison d'être. Il n'est qu'un travail immense comme l'instauration, la consolidation, la perfection de l'Empire d'Afrique pour désenvaser la France, pour l'enlever aux mille et une écoles de la science qui ne sont pas l'école de la vie. Lui

seul peut nous arracher à la stérilité, à la frivolité, à la stupidité, vaincre l'inertie, la folie, l'utopie, la bureaucratie, la routine.

Entonnons l'Hosanna : Nous étions morts et voici que nous vivons!

Au lieu d'« Empire d'Afrique » je lis « Empire colonial », et au grand et noble savant qui repose maintenant dans la tombe je rends avec respect et émotion l'hommage dû à l'écrivain enthousiaste et inspiré et à l'homme que j'ai connu et admiré, à une droite et pure conscience.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

L'Œuvre de Rodin (Le Journal des Débats, 19 nov.; l'Œuvre 18 nov.; L'Homme Libre, 18 nov.; l'Action Française, 20 nov.; Paris-Midi, 18 nov.;) — *Impressions du Maroc* (Paris-Midi, 14 nov.) — *Remy de Gourmont et les étudiants alliés* (Le Journal des étudiants alliés, 15 au 30 nov.) — *Le Camp de Galgenberg* (l'Intermède, journal des prisonniers français du camp de Würzburg, 27 oct.) — *Nos Tanks*, nouveau journal de guerre.

Rodin, ainsi que le constate M. André Michel dans **Le Journal des Débats**, s'en va dans une apothéose. Tous les journaux, en effet, lui ont consacré des articles, d'une respectueuse admiration, sinon d'un jugement toujours très sûr. D'ailleurs Rodin est peut-être l'artiste qui a été le plus gâté (aux deux sens du mot) par la littérature et les littérateurs. Mais, dans cette fumée d'encens littéraire, le vieux Maître était demeuré l'ouvrier de génie, et, s'il savait bien qu'on pouvait mettre de la philosophie dans la sculpture, il n'oubliait pas d'y mettre d'abord de la réalité et de la vie. Je crois même qu'au fond de lui-même, il avait un certain mépris pour les littérateurs, et je l'entendis, un jour, dire à un jeune écrivain qui lui exprimait son impression émue devant l'une de ses œuvres : « Vous êtes plus qu'un littérateur! » Je me souviens aussi de son sourire devant une très belle femme de lettres qui était venue pour extraire des pensées philosophiques du Vieux Maître. Le Maître pensait surtout que cette femme était jeune et belle, et à son excitation esthétique se mêlait encore une tentation peut-être. Ce jour-là, Rodin nous montra ses marbres de l'Hôtel Biron. C'était en juillet : les persiennes étaient closes, mais il les faisait entr'ouvrir afin qu'un rayon de soleil éclairât chacune de ses œuvres. Je fus frappé de l'atmosphère vivante qui enveloppait quelques-uns de ces visages de pierre, et je ne pus m'empêcher de prononcer en moi-même le nom de Carrière.

On sait aussi l'admiration du sculpteur pour les Cathédrales. Voici cette admiration à ses débuts.

Un jour, raconte M. André Michel, que je feuilletais avec lui et Cazin, sur ma table, la collection des photographies de Trompette — cette précieuse monographie par l'image de la cathédrale de Reims que Rodin ne

connaissait pas encore — et aussi les détails des voussures de Notre-Dame de Paris qu'il semblait découvrir — il me dit (et ce *mot*-là, je puis le garantir) : « Nous ne sommes plus que des épaves !... » Mot admirable et émouvant d'un grand sculpteur à qui devait manquer le support d'une grande architecture, l'inspiration centrale et créatrice d'une grande pensée commune et qui devait vivre et produire dans le regret des temps heureux où l'artiste, — au lieu de s'épuiser dans l'effort d'une invention qui, pour être *originale*, aboutit trop souvent à l'exceptionnel et à l'artificiel, — était comme le héraut de l'âme nationale, et trouvait dans la nature les éléments de l'expression plastique où cette âme se reconnaîtrait et se prolongerait, accessible à tous les hommes, à travers les générations.

Aussi, animé au début de sa carrière d'une grande ambition, hanté par le rêve d'une œuvre synthétique et centrale, Rodin, de plus en plus, s'est voué au *morceau*. Il a passé sa vie à débiter les éléments de la porte de l'enfer. Il a erré autour de la cathédrale absente. A la fin, ce n'étaient plus même des statues isolées, mais des fragments de statues qui peuplaient l'atelier, où tant de formes douloureuses, angoissées, tourmentées se mouvaient dans la mélancolie de la lumière qui s'éteint.

Ce grand sculpteur à qui devait manquer « le support d'une grande architecture » ! Il faut retenir ce jugement, qui est très juste. Rodin était fait pour construire et orner des palais, des places publiques. Il le savait, il le disait, en contemplant certains morceaux, comme éparpillés, de son œuvre, qui n'étaient pour lui que des fragments d'un immense monument harmonieux. Et c'est peut-être moins par erreur que par dépit que le grand sculpteur s'était mis à faire de la sculpture fragmentaire qui nous évoque les statues mutilées des fouilles d'Herculanum. Peut-être était-ce surtout par la suggestion des musées...

Mais, écrit M. Robert Dieudonné dans **l'Œuvre**, « pourquoi admet-on les visages sans bras et n'admet-on pas un corps sans tête? Pour l'artiste il y a une aussi belle réalisation dans une partie du corps humain que dans une autre... » Logique de littérateur; mais la sculpture fragmentaire est peut-être aussi de la sculpture littéraire.

M. Charles Morice, dans l'**Homme Libre**, nous montre l'évolution de Rodin.

Il crut que l'art statuaire c'est le mouvement, et il s'efforça de montrer la vie en action, dans ses premières œuvres, au risque d'en compromettre l'unité et la solidité. Il chercha et trouva de nouveaux moyens de mouvement et d'expression. Personne avant lui n'avait ainsi fait vibrer la surface des corps, jouer les articulations, ramper la vie de muscle en muscle, frissonner un épiderme au contact d'un autre épiderme. Art réaliste absolument, mais qui surprenait la réalité dans ses retraites profondes. Il cherchait la vie à l'intérieur des corps, et les ondulations des surfaces modelées n'étaient que les *repoussés* des organes cachées dont elles trahissaient la présence.

Déjà, dans les *Bourgeois de Calais*, la réalité immédiate ne tient plus toute la place et intervient « avec la pensée une conception déjà décorative ».

D'œuvre en œuvre, de bataille en bataille, ne cessant de travailler et, par conséquent, de renouveler en se simplifiant, en dépouillant les erreurs et les conventions, en s'approchant toujours davantage de la nature, Auguste Rodin a retrouvé les principes purs de notre vraie tradition française. Il s'est élevé, par la logique évolution de sa pensée en constant travail, jusqu'à l'admiration de cet art, si dédaigné des maîtres de sa jeunesse, l'art gothique, et même ou surtout l'art roman, c'est-à-dire l'art français. Il a écrit un beau livre sur les Cathédrales de France pour proclamer que la vérité de l'art est là, dans ces pierres vives taillées en plein air, et la vérité de l'avenir comme celle du passé.

« Les imagiers de Chartres auraient pu travailler aux frises du Panthéon », disait-il.

M. Léon Daudet, dans **l'Action Française**, compare Rodin à Hokousaï, et c'est très curieux et très juste :

Il répétait volontiers que les formes corporelles et les surfaces qui les limitent sont les résultats d'une sorte de dynamisme intérieur, les apparences harmonieuses ou heurtées, derrière lesquelles il y a le grand moteur, ou, si vous préférez, le grand modeleur, qui est la continuité de l'espèce. Il ne voyait pas les êtres en en immobilité, ni leurs muscles, ni leurs efforts, ni leurs physionomies ; il les voyait en mouvement et au travail, plus souvent dans la peine que dans la joie, mais toujours dans le signe ds l'énergie. C'était ue notateur, un puissant notateur — à la façon d'Hokousaï, dans la série de la *Mangua* — mais aussi, et par dessus tout, un visionnaire. Aussi, exprimait-il jusqu'à l'ambiance, et à la lumière, et aux demi-ténèbres, utour de ses personnages. Ses *Bourgeois de Calais*, si poignants, marchent tristement dans le crépuscule et ses amants, dans toute son œuvre, boivent la lumière. Ses groupes ne sont pas loujours achevés — dans le sens que le vulgaire donne à ce mot — mais ils sont toujours itués, ils emportent leur atmosphère avec eux. Le *Penseur* emplit la place du Panthéon. On croirait qu'elle est faite pour lui. Rodin est à la taille de éternité, mais il ue déborde que très rarement les circonstances. Tel est le rivilège de la maîtrise.

M. Armand Dayot ne craint pas d'écrire dans **Paris-Midi** :

L'œuvre de Rodin ! Œuvre immense, incomparable, où toutes les manifestations de la pensée du maître, manifestations linéaires ou plastiques, feront, une fois rassemblées, l'étonnement et l'admiration du monde, par la variété infinie des expressions et la perfection du métier.

Rodin est grand parmi les plus grands, grand auprès de Phidias et de Michel-Ange, et souvent même au-dessus d'eux parce que dans toute son œuvre, se révèle une compréhension universelle de la vie. « Il est, comme on l'a dit, toujours près de la vie, dans le frisson de la vie, même quand il semble s'élever au-dessus d'elle. sous le rêve ». Mais dans ses expressions les plus douloureuses, les plus tourmentées, les plus infernales, celles

où l'âme pleure, se lamente et se tord dans le délabrement des corps et la torture des chairs, il demeure toujours fidèle au culte de l'immuable beauté. Pour lui, la nature, dans la joie ou sa douleur est l'éternelle source d'inspiration.

M. Armand Dayot rappelle comment *l'Age d'airain* fut refusé au Salon : « On cria au modelage d'après nature ». N'avait-on pas déjà accusé le sculpteur Clésinger d'avoir pour sa *Femme piquée par un serpent* moulé son modèle, Mme Sabatier ? Toute œuvre d'art trop belle parce que trop réelle et trop vivante effraie les gens médiocres. On ne s'étonne pas que Louis-Ernest Barrias à qui l'ont doit, écrit M. Dayot, la terrible machine qui orne la place Victor-Hugo — obtint le premier prix de ce concours pour l'érection d'un monument patriotique. Le projet de Rodin, *l'Appel aux armes*, ne fut même pas classé.

Jamais, conclut M. A. Dayot, l'heure ne fut plus favorable pour demander à un comité interallié d'ouvrir une vaste souscription dont le but serait d'agrandir cette esquisse formidable, ou s'exprime toute la fureur héroïque de la Défense nationale, à l'échelle d'un monument commémoratif qui dominerait les ruines de Verdun. Nous avons l'incomparable chef-d'œuvre sous la main. Chef-d'œuve égal en beauté sculpturale et en expression héroïque à la Marseillaise de Rude. A quoi bon chercher ailleurs.

§

M. Eugène Montfort nous rapporte des impressions du Maroc que publie **Paris-Midi**. J'en détache ce morceau où le voyageur nous décrit la *hédya*, c'est-à-dire la remise au sultan des cadeaux des tribus : « C'était, en vérité, un magnifique spectacle. »

Imaginez, sous un soleil radieux, dans un vaste espace, circonscrit par un mur rougeâtre de la plus belle couleur, deux longues lignes de soldats d'ébène, vêtus de rouge. C'est la garde noire du sultan...

Puis, devant ces étonnants soldats, des groupes d'hommes en fins burnous blancs, assis sur le sol, les jambes croisées ; ce sont les délégués des tribus. On attend, tout ce monde attend, et cela est déjà fort pittoresque, plaisant à l'œil, surprenant pour l'esprit.

Un peu plus loin, des hommes vêtus à l'arabe, de toutes sortes de jolies couleurs, attendent aussi, d'étranges cuivres à la main : la musique du sultan.

Enfin un remue-ménage se produit à la porte du palais, un va-et-vient, une émotion... la porte s'ouvre à deux battants, et il en sort un gros nègre richement paré. Puis des esclaves. Puis une mule que conduit par la bride un écuyer, et sur cette mule, abritée par un parasol que soutient au-dessus de sa tête un seigneur marchant à pied, Sa Majesté chérifienne elle-même, Moulay Youssef, le sultan du Maroc.

Il porte, dans une barbe noire, un visage renfrogné. Cette corvée ne semble pas l'amuser. Cependant la mule s'avance au milieu de seigneurs à pied, et derrière elle, suivant l'usage royal, roule un petit carrosse vert

attelé d'un cheval, dans lequel Sa Majesté se repose sans doute s'il lui arrive d'être fatiguée de cheminer à mule.

Cela avance au milieu d'un concours d'esclaves noirs et de gentilshommes marocains, et de ministres enrobés, emburnoussés et encapuchonnés.

Le cortège arrive au milieu de la place où la garde noire fait la haie, puis s'arrête.

Alors les chefs des tribus s'approchent avec les cadeaux, font leur compliment au sultan, offrent leurs présents. On voit des mules chargées de petites caisses défiler devant l'empereur, puis disparaître. Mais il n'y en a plus, c'est fini.

Alors le sultan revient sur ses pas, à la lente allure de sa bête, toujours abrité par son parasol, suivi de son petit carrosse vert et entouré de ses esclaves et de ses courtisans. Les cadeaux qu'il vient de recevoir n'ont pas déridé son front. Il continue à avoir l'air de s'embêter.

Il passe devant nous. Les officiers, dans le groupe desquels je suis, mettent la main au képi, je lève mon chapeau. Ces politesses ne semblent pas toucher Mouley Youssef qui rentre dans son palais sans avoir donné aucune marque d'intérêt pour qui ou quoi que ce soit.

Cependant, tandis que nous nous éloignons du champ de la fête, les pétarades éclatent, les galopades se succèdent. Ce sont les fantasias que les cavaliers ne se lassent jamais d'exécuter, et ils ont bien raison, car cela, vraiment, est toujours très beau.

Il faudrait citer encore : la réception chez le général Lyautey, où un aga algérien, dans une allocution, exprima une idée d'une extrême importance : « Le sultan du Maroc est l'iman de tous les Musulmans. »

Si cette vue était adoptée, en effet, par tous les Musulmans, observe M. E. Montfort, ses conséquences politiques seraient considérables. Moulay Youssef est notre protégé, notre sûr allié. Si tout l'Islam reconnaissait sa souveraineté, le gain serait incalculable pour l'influence française.

§

Dans le **Journal des Etudiants Alliés**, M. Georges Prévot s'étonne de l'indifférence actuelle devant des œuvres comme celles de Remy de Gourmont, où, dit-il, tous les grands problèmes qui passionnent l'esprit humain sont examinés. Mais il ajoute philosophiquement : il ne faut pas que les admirateurs de Remy de Gaumont s'attristent du demi-oubli où l'a plongé l'indifférence des hommes. Ce fut le sort d'écrivains aujourd'hui célèbres, comme Ronsard, et « l'on peut avoir la certitude qu'un jour viendra où Gourmont sera mis à sa vraie place, c'est-à-dire à une place d'honneur ».

§

J'ai reçu du camp de Würzburg un journal, écrit et composé par des prisonniers français : l'**Intermède** ; et je ne sais rien de plus triste que ces « *impressions d'un revenant* » :

Que de fois déjà fut traduite dans ce journal, l'impression de désolation offerte par Galgenberg à nos âmes d'exilés ! Rentré cette semaine d'un village qui dort tranquille sur le bord du Mein, jamais je n'ai, avec autant d'intensité, éprouvé ce *spleen* qui enveloppe comme un brouillard le Mont des Pendus.

Longues demeures habillées de carton noir, jamais je ne vous ai trouvées aussi lugubres ! L'on vous dirait plus basses encore qu'autrefois et il me semble, qu'avec le temps (car vous allez avoir trois ans d'existence !) vous vous enlisez progressivement et irrésistiblement dans la terre, dans cette terre gluante du Galgenberg.....

Eteinte la vie grouillante d'autrefois de cette ville de nomades ! Tarie la cascade grêle et cacophonique de multiples mandolines ! Et les amis du premier jour, partis pour la plupart, sans pour nous l'espoir de les revoir ! C'est presque la solitude.....

Les réseaux de fil d'acier que l'on pose sur nos têtes pour l'installation de la lumière électrique auraient, autrefois, donné au camp la note gaie d'une ville moderne. Aujourd'hui, ils font l'effet de nouveaux fils barbelés que le destin de plus en plus cruel poserait comme une nouvelle barrière, cette fois entre le ciel et nous... Enfin un hiver prématuré nous fait frissonner de sa bise âpre et glaciale et teinte le paysage environnant d'un jaune de poitrinaire...

... Mais la Résignation calme et souriante refleurira sur nos visages ; l'Espérance continuera son éternelle frondaison malgré les neiges et les frimas et les étoiles perceront à travers le drap noir du ciel...

Suivent des pages où toutes les aventures de la vie du camp sont notées ; il y a même un carnet de la rampe et une chronique des jeux tenue avec esprit par M. Borel.

Notre pensée va vers ces exilés.

§

Je n'ai plus que la place de signaler le premier numéro de **Nos Tanks**, journal de guerre des artilleries d'assauts alliées, « écrit et illustré par des combattants Tankers ». Les illustrations en sont amusantes et impressionnantes : ce sont des images de la guerre à conserver.

R. DE BURY.

ART

Exposition d'œuvres de Rodin (Galerie Haussmann). — La recherche fondamentale de Rodin fut de donner, à l'art immobile et monochrome du sculpteur le plus possible de mouvement et de couleur, par la disposition des plans de la statue ou du groupe. Sa grande force, outre le don prestigieux de l'évocateur de formes, résida dans la connaissance parfaite du métier poussée aux moindres détails de pratique et dans la sincérité de son regard vers les êtres et les lignes. Affranchi de tout préjugé d'école, il sut regarder et analyser l'œuvre de ses devanciers et trouver le point de départ de sa route. Il

disait avoir oscillé, sa vie durant, entre les deux grandes directions de la statuaire, entre la conception de Phidias et celle de Michel-Ange, la première toute d'expansion et de joie, la seconde de douleur et de sombre méditation. Il y ajouta un surgissement fiévreux de la vie, une série d'allures ardentes, de par son étude incessante du modèle vivant, épié dans la spontanéité de son geste traduit en un accord du mouvement et de la lumière. Malgré sa science du passé et sa religion vis-à-vis des chefs-d'œuvre, il fut moderne, ayant trouvé une direction neuve. S'il étudie toutes les formules du passé s'éprenant des Grecs, de l'art gothique, se passionnant pour le Bernin, connaissant ses attaches avec Houdon, Rude ou Carpeaux, il ne cessa d'obéir à sa méditation, fidèle à une volonté permanente d'intensité de vie, de lyrisme, tenant compte des mouvements contemporains, sensible aux luminosités de l'impressionisme, aux synthèses évocatrices de Puvis de Chavannes, cherchant à doter la sculpture de lumière et d'action synthétique, non sans que survienne en lui, fréquemment, le souci d'une lutte, d'un parallélisme avec de belles œuvres littéraires. Sa création, des plus nombreuses qu'ait présentées un sculpteur, est extrêmement variée, alternant les groupes complexes et les études d'un simple mouvement. Il fut dans toute la dernière partie de sa vie obsédé par l'idée et le désir de l'art monumental.

C'est, pourtant, à ce moment où son ambition d'art prenait le plus d'ampleur qu'on le voit le plus fragmenté, se manifestant aux expositions par des études de musculatures, se prodiguant en des milliers de dessins expressifs et cursifs, en notations d'instantanés. C'est qu'à l'encontre de son désir de faire grand son temps lui avait imposé une limite.

L'exemple des constructeurs de cathédrales, des bâtisseurs des châteaux de la Renaissance, la belle discipline des divers métiers d'art concourant à créer d'admirables monuments, avait fait désirer à Rodin de tenter ce que pouvait donner de notre temps pareil accord des artistes subordonnés à un maître d'œuvre tel que lui.

Créer un monument moderne exécuté par sa pensée dirigeante, modelé par lui, réalisé par un ensemble de beaux artistes, par des équipes associées à sa vision, cela le tentait ; et c'était non seulement désir de s'affirmer dans des pages colossales, mais perception nette qu'il en pouvait résulter la création d'une formule inédite, d'un style moderne, soit l'application à tout l'art plastique des vérités essentielles reconnues par lui dans le langage de l'art, de son esthétique personnelle.

Ses réalisations sculpturales lui donnaient des droits à cette ambition. Il envisageait d'ailleurs que chemin faisant, il pouvait exercer la plus heureuse influence sur les artistes et sur les artisans qu'il aurait à diriger. Il est à tout point de vue regrettable que ce projet

n'ait pu se réaliser, et que son conseil n'ait pu se répandre ainsi parmi les catégories diverses de plasticiens.

Il chercha à réaliser un Monument du Travail, à doter Paris d'un tour symbolique de l'effort moderne.

De cette haute et légitime ambition il demeure une maquette d'un mètre de haut. C'est, basée sur une crypte, une colonne, autour de laquelle gravite vers une plate-forme, socle d'un groupe de statues, un escalier en spirales.

Devant la crypte, deux statues indiquées dans leur ligne générale, le *Jour* et la *Nuit*. L'intérieur de la crypte eût été orné de bas-reliefs de bronze retraçant la vie du mineur et du scaphandrier. Au-dessus s'élève la colonne et son escalier extérieur qui l'eût entourée d'un majestueux ruban floré, symbole d'une montée vers l'infini, d'une évolution ininterrompue du progrès, aboutissant à deux grandes figures de force et d'imploration, « les Bénédictions du Travail », qui auraient donné l'élan suprême de l'œuvre et sa cime. Les détails de conception, la mise en page d'épisodes du travail, avec les costumes ouvriers de notre temps, un commentaire des signes du Zodiaque pour symboliser les labeurs de toute les saisons étaient arrêtées dans son esprit. A plusieurs reprises Rodin tenta d'ébaucher pour son projet un commencement de réalisation.

Mais assez célèbre, assez fort pour provoquer uue admiration presque unanime et imposer à ses adversaires le respect de son art, il n'était pas assez puissant pour annuler les sourdes résistances qui se coalisaient pour empêcher qu'un travail aussi vaste et aussi significatif lui fût commandé.

Le livre de M. Gustave Coquiot, *Rodin à l'Hôtel Biron*, contient en appendice les délibérations parlementaires provoquées par le legs à l'Etat, par Rodin, de ses œuvres et de ses collections. On y peut trouver des précisions sur ces forces d'opposition à Rodin et un instructif raccourci des allégations de ses ennemis. Les admirateurs de Rodin, parmi lesquels nombre de personnages officiels, ont triomphé et fait accepter le legs et l'idée du Musée, malgré des opinions d'Institut et d'Ecole. N'est-il point regrettable qu'un effort n'ait pas été fait, utilement, quelques années plutôt et qu'on n'ait pu donner à Rodin, au moins une fois, la possibilité de réaliser un monument, ce qui était l'aboutissement de ses études et de sa pensée, et qu'on n'ait pu voir Rodin maître d'œuvre, architecte et sculpteur, donner toute sa mesure et réaliser son esthétique architecturale ?

Ces oppositions, Rodin les rencontra sans interruption tout au long de sa carrière, depuis le temps où, surpris par la vérité et le détail de ses musculatures, ses ennemis répandaient des bruits calomnieux de moulage sur nature, jusqu'au moment où, devant ses simplifications de mouvements, ils crièrent à l'excentricité cherchée,

au déhanchement admis comme moyen de publicité. Si l'on évoque par la mémoire un hall de sculpture au Salon des artiste français et qu'on y place par la pensée un Rodin, on s'expliquera ces colères durables, par la différence de l'œuvre de Rodin et de l'art ambiant. La plupart des statues académiques sont raides et fignolées. Elles tirent une partie de leurs grâces de minces détails coquettement arrangés. Le pli d'une chevelure, une allure de draperie, le choix d'un modèle féminin au corps gracieux, aux traits fins, comptent parmi les charmes les plus précieux à rechercher. Les allures sont coquettes ou théâtrales. La statue est parfois posée comme pour une simple étude de document, droite, figée, comme si elle était destinée à être encadrée d'une niche. Les groupes sont disposés comme dans une vignette d'illustration, les personnages qui les composent ne s'occupent pas les une des autres et ne se connaissent pas. Ces repos, ces immobilités, un groupe de Rodin les annule, par le frisson de son mouvement, par la cohésion des gestes, par l'unité de l'œuvre dont aucune saillie inharmonieuse ne gâte l'éclat, par le don de vie, qu'il fut, avant qu'une phalange de beaux artistes jeunes se soit groupée autour de lui, le seul à posséder pendant quelques années parmi nos sculpteurs. Ce don de vie, d'exactitude d'évocation, de lyrisme et de vérité, éclate dans toute son œuvre, dans les petits groupes où les faunes forcent des nymphes comme dans les grands groupes, tels Ugolin ou les Bourgeois de Calais. Toutes les formes de la sculpture il les a renovées en y touchant, depuis le buste jusqu'à la statue pour la place publique.

§

Une exposition d'œuvres de Rodin, galeries Hausmann, permet de revoir un certain nombre de belles pages de Rodin depuis la *Belle Heaulmière* et le *Masque au nez cassé*, jusqu'à des dessins de la dernière période et toutes les œuvres exposées témoignent de ce beau don de vie complète, de vie intellectuelle de la matière qu'il sait faire fleurir.

GUSTAVE KAHN.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Olivier Guiheneuc : *La Bataille du Jutland*, Perrin, 3 fr. 50. — Baron H. Kervyn de Lettenhove : *La Guerre et les Œuvres d'art en Belgique*, Van Oest, 4 fr. 80. — Claude Anet : *La Révolution russe*, Paris, Payot et Cie, 4 fr. — G.-A. Borgèse : *L'Italie contre l'Allemagne*, Payot, 3.50. — Robert Jamet : *La Sublime hécatombe*, Albin Michel, 3.50. — C. Silva Vildósola : *Le Chili et la Guerre*, Alcan, 2 fr. — Paul Louis : *Trois péripéties de la Crise Mondiale* Alcan, 1.40. — M. Fernand Passelecq : *la Question flamande et l'Allemagne*, Berger-Levrault, 3.50. — Luc Durand : *la Paix définitive. Comment la conquérir ? Comment l'organiser ?* Giard Brière, 3.50. — H. Lepert : *Projet de constitution pour la Société des Nations*, 5, Cité Cardinal-Lemoine, 1 fr.

Je m'excuse de parler si tardivement du livre de M. Olivier Guihe-

neuc sur la **Bataille du Jutland**. Dans la chronique sur ce premier choc des deux plus grandes flottes du monde, que j'écrivais ici même le 1er septembre 1916, je m'étais borné à un exposé aussi complet que possible de la succession d'engagements, qui avaient eu lieu entre les bâtiments cuirassés. Les rapports publiés ne contenaient des données précises qu'à leur sujet. En l'absence de toute documentation positive, il me paraissait sage de renvoyer à plus tard de mettre en pleine lumière la magnifique participation des flottilles de torpilleurs pendant les différentes phases de cette gigantesque mêlée. L'examen raisonné de leur rôle et la part plus ou moins décisive de leur action ne pouvaient avoir lieu que lorsqu'on serait en possession de documents sûrs, et non plus seulement de demi-aveux, coupés de réticences.

Les Amirautés sont en effet restées silencieuses à ce sujet, non sans quelque intention. Si elles n'ont pu passer complètement sous silence, dans leurs communications au public, la manière splendide dont les flottilles se sont engagées, d'un côté comme de l'autre en montrant un mordant extraordinaire, elles n'ont pas montré une grande propension à faire toute la clarté désirable sur l'importance, au point de vue tactique, du rôle de ces petits bâtiments.

Ce rôle reste encore confus. Le mieux eût consisté à publier, dans leur intégrité, les rapports des officiers, qui conduisirent le jeu avec un esprit de sacrifice aussi absolu.

Il y a une sorte d'injustice à ne pas l'avoir fait. Quoi qu'il en soit la lumière ne pourra être complètement faite à ce sujet que le jour où les chercheurs seront autorisés à utiliser les archives des Amirautés. Il est à remarquer que le même silence tendancieux a suivi, il y a douze ans, la bataille de Tsushima.

Si l'on excepte le rapport de l'amiral Togo, très complet dans sa brièveté pour qui veut le bien lire, qu'aucun journal français d'ailleurs ne publia en son entier, bien que le *Times* l'eût donné intégralement presque au lendemain de la bataille, aucun document officiel ne vint mettre en lumière l'importance du rôle rempli par les torpilleurs, surtout au cours de l'admirable poursuite stratégique qui suivit l'engagement des gros.

En l'absence de documents officiels, faisant la lumière complète sur la question, M. O. Guihéneuc s'est livré, comme il le dit lui-même, à un premier travail de déblaiement. Il a utilisé de nombreux récits de témoins parus, pour le plus grand nombre, dans les grands quotidiens d'outre-Manche. Nous lui devons de la reconnaissance pour avoir réuni ces témoignages sous une forme commode.

Il reste à en faire le contrôle. On sait combien les témoignages des témoins oculaires, malgré leur sincérité évidente le plus souvent, doivent être accueillis avec prudence. La vision, sur le champ de

bataille, quand elle n'émane pas d'un cerveau critique, peut subir les déformations les plus étranges. On en connaît mille exemples. S j'exprime ces réserves, ce n'est pas par défaut de sympathie pour les idées que défend M. O. Guihéneuc avec une juvénilité méritoire. Je n'ai jamais cessé d'en être un partisan convaincu, et je souhaite ardemment que ses conclusions relatives aux effets de la torpille à la bataille du Jutland soient un jour officiellement reconnues pour exactes. Les réserves que j'exprimais plus haut ne me sont inspirées que par le souci de ne pas fournir nous-mêmes des arguments aux adversaires de nos idées.

M. O. Guihéneuc a montré avec raison, qu'on trouve, appliquées pour la première fois, sur le vaste champ de bataille du 31 mai 1916, les idées contenues dans les écrits du commandant Montéchant et de M. P. Fontin, qui étaient, il y a une quinzaine d'années, très en honneur dans notre marine. On ne lit plus guère aujourd'hui leur remarquable *Essai sur la stratégie navale;* et l'on a grand tort. La vitesse s'est révélée, à la bataille du Jutland, comme le facteur essentiel, capital, au point de vue stratégique. Son importance sur le champ de l'action même, c'est-à-dire dans le domaine tactique, a été aussi grande. C'est une constatation qui souligne tout ce que nous avons écrit nous-même, autrefois, à ce sujet. En résumé, nous possédons dès aujourd'hui, grâce à M. O. Guihéneuc une version de la bataille du Jutland, qui n'a plus besoin que d'être complétée au point de vue du rôle de certains facteurs matériels, tels que valeur de la conduite du tir chez les deux adversaires, effets de la grosse et de la moyenne artillerie, etc. Elle nous donne la physionomie véritable de ce gigantesque tournoi ; elle en accuse le caractère particulier, surtout du côté anglais : une bataille à la Nelson, où le mordant des capitaines, leur abnégation absolue, leur entrée en jeu sans réserve, leur attaque à fond ont sauvé la mise et assuré la déroute de la Flotte allemande.

JEAN NOREL.

§

Il est bon que, périodiquement, une voix s'élève qui rappelle au monde civilisé, en fournissant des preuves, en vivifiant le témoignage muet des décombres et des ruines amoncelées l'état dans lequel les Allemands ont mis un des pays les plus frémissants de richesses et de merveilles d'art, qui fussent en Europe. **La Guerre et les Œuvres d'art en Belgique**, qui en eût pu mieux parler que M. le Baron H. Kervyn de Lettenhove, membre de la commission royale des Monuments et des Sites, et du Conseil supérieur des Beaux-Arts de Belgique? S'il ne parle que des abominables dévastations accomplies depuis le début de l'invasion jusqu'en

octobre 1916, c'est que, après cette date, les documents certains lui font défaut, mais il serait, par malheur, puéril d'en conclure que les Allemands n'aient plus rien détruit des œuvres humaines qui faisaient la fierté du sol sacré qu'ils oppriment encore. Pas plus que pour Reims ou pour Arras, ou pour Senlis ou pour Coucy-le-Château, ce n'est une fable qu'ils s'acharnent — comment dire sinon : avec un soin méticuleux? — contre les villes belges et les monuments dont ils ne savent que trop bien la valeur et la beauté. Il n'est peut-être pas une ville qu'ils aient saccagée, pas une église ni un monument historique, une bibliothèque ou un musée, qu'ils n'eussent pu, en dépit des plus horribles exigences de la guerre, épargner s'ils y avaient consenti. Cette affirmation ne saurait être mise en doute pour les trop nombreuses localités qu'ils ont envahies sans coup férir et que depuis longtemps ils occupaient avant qu'elles fussent pillées et incendiées. Ils se sont imaginé que la population belge allait être réduite par la terreur, et que les neutres trembleraient à jamais et n'oseraient se lever contre eux! L'attitude de certains pays ne justifie que trop ce lâche calcul des Allemands. Mais oser, le lendemain de la destruction, télégraphier avec forfanterie à M. Wilson, Président des Etats-Unis : « Toute la Ville de Louvain, sauf l'Hôtel de Ville, a été détruite », était, de la part du Kaiser Wilhelm, un outrageux défi autant qu'un mensonge impudent. Non! les Etats-Unis n'auraient pas toléré qu'un crime aussi odieux demeurât impuni, et non! il n'était pas vrai, l'Empereur le savait, que toute la ville eût été détruite : à peine le plus grand nombre de ses églises et de ses monuments, la Bibliothèque de l'Université, les principaux collèges et vingt-six mille maisons (en même temps que de six à sept mille habitants de tout sexe et de tout âge étaient massacrés); c'était là un simple avis prémonitoire à la population des villes environnantes et spécialement de Bruxelles, — mais toute la ville n'était pas détruite, un tiers seulement de la superficie urbaine; ce tiers se compose, il est vrai, des quartiers les plus riches de Louvain, mais d'autres ont été épargnés, et, notamment, du côté de la ville où, paraît-il, un prince allemand possède de vastes propriétés ; de même, dans la rue de Namur, l'incendie a été arrêté à proximité d'un Institut Universitaire placé sous le haut patronage de ce prince!

Au surplus, devant l'effet produit en Amérique, du jour au lendemain la thèse allemande changeait : rien, presque rien, n'avait été brûlé à Louvain ; les Allemands s'étaient surpassés à éteindre les incendies allumés par les Belges. Même thèse en ce qui concerne Dinant, Malines, Termonde, Ypres, Dixmude. On ne parle pas du reste de la Belgique ; on néglige tout le Luxembourg, et Andenne, et Namur, et Aerschot, et Lierre, et tous les clochers abattus, brûlés dans les neuf provinces sans exception, que l'on y ait, ou non, livré

des combats; on ne dit rien enfin des villes en arrière du front de bataille, des splendides villes par delà l'Yser, comme Loo, Furnes, Poperinghe, qui, non moins que Nieuport ou Dixmude, sur qui s'est concentrée une rage misérable de dévastation méthodique, ont été visées, atteintes et abîmées par les obus incendiaires de la civilisation tudesque.

L'ouvrage de M. Kervyn est bourré des documents photographiques les plus précieux. On sait que l'autorité allemande interdit qu'on photographie les ruines qu'elle accumule, sous les peines les plus sévères. On les a photographiées néanmoins, et l'ouvrage de M. Kervyn reproduit un certain nombre de ces photographies. Les Allemands, au début, affichaient plus de satisfaction de leurs œuvres; ils se faisaient eux-mêmes photographier parmi les ruines. Ces photographies-là, on les possède également; puissent-elles, un jour prochain, servir à reconnaître et à châtier les coupables instruments des autorités qui, plus responsables encore, payeront selon leurs mérites.

Remarque : pourquoi M. Kervyn prodigue-t-il si volontiers à ces misérables l'appellation de Huns et de Vandales? Les Huns et les Vandales constituaient, dans un monde barbare, des peuplades plus barbares encore, féroces, il est vrai, mais ignorantes. Elles dévastaient sans choix, sans raffinement, sans sadisme, et elles n'étaient pas, les preuves en existent, complètement inaccessibles à la pitié humaine. Il sied mal qu'on appelle les Allemands des Huns, des Vandales.

Qui nous donnera la nomenclature la plus dépouillée, des monuments et des œuvres d'art existant en Belgique, avant la guerre, et, en regard, la double liste des œuvres d'art détruites ou endommagées et des œuvres d'art qui survivent? Plus qu'aucun ouvrage à visée littéraire, voilà qui serait émouvant et confondrait l'imagination!

De même, — ou autrement, — que ne peut-on nous présenter, de façon sommaire et exacte, le tableau des événements dont l'ensemble constitue **la Révolution Russe ?** M. Claude Anet a essayé de nous le tracer d'après ce qu'il a vu, à Pétrograd et aux Armées, du mois de mars au mois de mai 1917. Cela, certes, est essentiel, mais n'est également que partiel. Il n'a pu tout voir, on l'entend de reste, de ce qui s'est déroulé aux lieux où il fut, et bien des incidents sont intervenus aux lieux où il n'était pas. Son livre, recueil des impressions qu'il envoyait à un journal parisien, n'en présente pas moins le plus haut intérêt.

A-t-il été, au milieu de cette tourmente, un témoin impartial? Il a inscrit, aux premières pages, une sorte de profession de foi, dont il faut lui savoir le plus grand gré : « Puis-je, s'exclame-t-il, être

témoin impartial d'un événement tragique qui modifie, à notre désavantage, la balance des forces engagées dans un conflit où nous luttons pour les biens les plus sacrés de l'humanité? — J'ai été un témoin sincère, mais passionné. »

Les Russes, dit-il encore, ses « amis révolutionnaires russes », emportés par l'ardeur de détruire un régime détesté, « ne pensaient qu'à la Révolution, je pensais aussi à la guerre ».

Il ne pensait, en réalité, qu'à la guerre. Avait-il tort? Ce n'est pas moi qui l'en accuserai. Toutefois, où je le suivrai moins, c'est quand il oublie à peu près, où quand il omet, tout le mal que le « régime détesté » s'efforçait de son mieux de faire à notre cause, où il se voyait engagé à contre-cœur, tout le mal plus effroyable encore qu'il s'apprêtait à nous faire.

Je n'aperçois dans le livre de M. Anet aucune allusion à cette paix séparée par laquelle le tsarisme se disposait à égorger ses trop démocratiques alliés. J'aperçois, par contre, un passage singulier où M. Claude Anet porte sur la dynastie des Romanof un jugement dont ses « amis révolutionnaires » seraient en droit de se montrer quelque peu froissés et étonnés : « Les Romanof avaient mené la Russie à un état social et économique extrêmement avancé... La bureaucratie était l'armature de ce corps immense. Qu'elle ait eu de grandes qualités, on n'en peut douter, puisque le pouvoir central a presque toujours été faible et que c'est, en somme, la bureaucratie qui faisait de ces cent peuples hétérogènes une nation tout de même policée, administrée, régulière et forte. »

Est-il bien juste d'attribuer à un pouvoir, ou aux agents de ce pouvoir, une influence bienfaisante, alors que d'innombrables preuves établissent, au contraire, que ce pouvoir corrompu, vénal, et ses agents de basse trahison n'employaient toutes leurs forces qu'à contraindre, à contrarier l'essor naturel des peuples, à les opprimer, à les abrutir?

« Le fonctionnaire était le plus souvent mauvais; il volait, mais il travaillait tout de même et faisait sa tâche nécessaire. » Mais à quoi donc aboutissait sa tâche nécessaire? N'était-ce pas au maintien, au renforcement de l'odieuse Okhrana?

Je ne veux point avoir l'air de chercher à M. Claude Anet de mauvaises querelles. Il fallait que je présentasse sur certaines de ses opinions mes réserves, pour pouvoir ensuite affirmer que ces opinions ne forment pas la partie la plus importante ni la plus substantielle de son livre, et ensuite, que cette partie substantielle, que compose le plus véridique, le plus vivant récit des événements révolutionnaires auxquels il a assisté en témoin clairvoyant, est infiniment attachante, troublante aussi, et instructive.

M. Claude Anet, en raison de sa qualité de journaliste français,

et grâce à ses relations personnelles, pénètre partout, à la Douma, aux séances du conseil des ouvriers et soldats; il cause avec les membres du gouvernement provisoire ou du comité exécutif; si Branting passe à Petrograd il s'entretient avec lui, non en interviewer, mais parce qu'il l'a connu, autrefois, à Stockholm ; il relate des conversations qu'il a eues avec un soldat dans la rue, avec tel général, avec sa femme de ménage. Il reflète les opinions, les impressions, les réflexions les plus diverses. Il est le miroir à mille facettes, toujours sincère, et (si on le peut dire d'un miroir), intelligent, de ces grandes ou de ces pénibles journées ; et il comprend l'âme du peuple russe, dans ce qu'elle a de tendre, de bon, de confiant, de rêveur, aussi bien que dans ce qu'elle a d'insuffisant par ingénuité comme par ignorance ; il la comprend parce qu'il y a longtemps qu'il l'a étudiée et qu'il la connaît.

De plus, son livre contient quelques admirables portraits des acteurs les plus curieux de ce grand drame. Ah, comme on s'explique, comme on admire, comme on aime mieux encore Kerensky lersqu'on a lu Claude Anet!... comme on déteste, hélas! Maxime Gorky.

Et puis le livre se termine par des pages véritablement pathétiques. L'auteur accompagne Kerensky d'abord lorsqu'il va vers Dvinsk haranguer les troupes et les préparer à l'offensive désirée, ensuite Albert Thomas jusqu'en Transylvanie, en Bukovine et dans le peu qui demeure indépendant encore de la Roumanie. Il dit l'affreux désastre de ce pays, son immense douleur, ce qui fut son erreur, sa faute qu'il expie si lourdement, et aussi son soudain réveil, son redressement si prompt, si admirable, son inflexible résolution.

Puissent ses conclusions n'être point déçues : que l'armée roumaine, réformée par l'effort constant de la mission française, reconquière les territoires perdus, avec l'aide, cette fois enthousiaste et assurée, de l'armée russe, dont la lenteur, peut-être abominablement calculée naguère, fut en grande partie responsable de cette infortune imméritée.

M. Claude Anet n'a rien, cependant, d'un optimiste entêté. Il s'en faut. Il ne désespère pas, entièrement ; mais les scènes auxquelles il lui fut donné d'assister, les discours interminables, futiles et creux, qu'il a le courage d'écouter, les actes sans but et les paroles sans portée dont le tourbillon l'étourdit et le lasse, ont ébranlé chez lui toute confiance. Je souhaite qu'en bien des cas ses prévisions attristées ne se confirment point; il doit comme moi le souhaiter.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Au cours d'une étude récemment parue sur le rôle et les ambitions de l'Italie dans la guerre présente : **l'Italie contre l'Allema-**

gne, M. G.-A. Borgese, professeur à l'Université de Rome, a cherché d'abord à établir quelle est l'idée que les Allemands se font de leur supériorité, — duperie qu'ils acceptent en général parce qu'ils y voient la justification de leurs appétits et une démonstration de la nécessité pour leur pays très peuplé de s'épandre au dehors. Mais on peut dire que l'auteur a entrepris surtout de faire une critique générale de l'adversaire, de ses prétentions et de ses tendances, tout en semblant lui rendre justice. — Le caractère allemand, en général, est d'ailleurs beaucoup plus complexe qu'on n'a voulu dire, et quelle que soit la chose qu'il entreprend, il ira plus loin que tout autre. C'est qu'il fait tout avec excès, avec zèle — avec la manie de la discipline, qualité ou travers qu'on retrouve même dans le pillage et les massacres de Belgique. On peut ajouter le travers de se croire toujours persécuté et le cynisme dont il fait de suite étalage dès qu'il se trouve le plus fort. Toutefois, l'Allemand n'est jamais sceptique; le scepticisme est une sorte de dilettantisme qu'il est incapable d'atteindre. — Mais M. Borgese qui continue cet éreintement a bien d'autres choses à dire. L'Allemagne manque de sens ou de talent politique, constate-t-il; mais elle a celui de l'intrigue, à défaut de conquêtes morales. La conception de l'Etat dans le pays en est encore à la forme féodale, — à l'idée d'une classe sociale supérieure aux autres, tant qu'elle se trouve dépositaire d'un pouvoir despotique. L'Allemagne s'est manifestée surtout par l'exaltation de la violence; depuis Goethe au moins, elle s'en est fait un idéal, car elle est foncièrement antichrétienne. Cependant la Triplice, en théorie, prétendait ne vouloir que la paix, conserver l'état présent de l'Europe. — M. Borgese donne ensuite d'assez médiocres raisons pour expliquer pourquoi l'Italie s'était alliée aux Empires du Centre, — peut-être parce qu'il n'en peut parler franchement, — mais le fait certain, c'est que ceux-ci jusqu'au dernier moment espérèrent qu'elle s'abstiendrait si elle ne venait pas se mettre à leurs côtés. — L'Italie, toutefois, devait intervenir, au moins pour donner une preuve de virilité, et M. Borgese développe les raisons qu'elle eut de partir en guerre, — après des débats multiples. Je passerai sur des dissertations quelque peu accessoires de son livre, concernant l'influence que purent avoir sur la mentalité allemande des hommes comme Fichte, qu'il qualifie le Machiavel d'outre-Rhin, les criailleries et sarcasmes d'Henri Heine, le surhomme de Nietzsche, comme sur un poème épique consacré à Bismarck par une célébrité de Hambourg, ou les poésies « d'une férocité innocente » que l'Allemagne a vu éclore à l'occasion du conflit actuel. En Italie, il en est d'autres qui leur répondent — et même ailleurs, — ce qui ne peut que faire du bien aux marchands de papier. Mais nous attendons autre chose de l'auteur. Il parle de la vanité des prévisions qui ont été faites sur la guerre,

mais croit pouvoir annoncer quand même la faillite de la Germanie, « déjà battue malgré le travail qu'elle a fourni et qui n'a réussi à susciter ni respect, ni amour, mais seulement une admiration froide et récalcitrante ». Malgré une « colossale préparation à la violence, en effet, elle n'a pas réussi à éveiller la peur ; elle a excité au contraire chez les peuples surpris à l'improviste, affaiblis par une longue paix et par un optimisme aveugle, une volonté désespérée de résistance ». Mais les Allemands, ajoute-t-il ailleurs, « n'auraient pu choisir un symbole plus expressif de leur civilisation et de leur guerre que les gaz asphyxiants. On a l'impression que toute l'humanité se débat pour ne pas mourir étouffée ». — Il passe cependant en revue les erreurs et les fautes de l'Entente, qu'il cherche à expliquer et à excuser. Quelques mots encore sont dits sur le rôle du Pape, auquel on aurait pu souhaiter sans doute un autre personnage. Plus loin, il parle à nouveau de l'Allemagne reconstruisant le Saint-Empire, mais dont c'est le tragique destin « de travailler sur des données vieillies », et sans doute les choses seraient à déplorer si l'Allemand n'avait pas crié à tous les carrefours qu'il est le Surhomme, qu'il a tous les droits et les autres peuples à peine celui de cirer ses bottes. — Nous arrivons cependant à la conclusion, mais qui paraît plutôt diffuse. Si la guerre finit bien, les nations coalisées auront échappé au danger de la servitude et de la mort civile. Les peuples conserveront le droit de disposer d'eux-mêmes ; et il examine l'état et l'avenir des diverses nations en guerre, la fédération des colonies anglaises, etc... Quant à l'Italie, le conflit présent est pour elle une guerre de libération, de rachat. Elle veut vivre désormais pour et par elle-même, — non plus à la remorque, dans le sillage des Empires de l'Europe centrale qui restaient ses suzerains. Pour contrebalancer les puissances germanique et austro-allemande, il verrait volontiers cependant une alliance ou fédération des Etats latins, — la France, l'Italie, l'Espagne, — proposition qui a été mise en avant quelquefois déjà, et à propos de laquelle les objections ne manquent pas. C'est d'ailleurs un avenir et des souhaits qui peuvent sembler au moins problématiques.

Curieux à plus d'un titre toutefois, ce livre était paru avant l'agression qui a rejetté récemment nos alliés du Trentin, — et sans doute il ne sera pas inutile pour montrer la communauté d'idées et en somme d'intérêts qui nous unit au moment où les nôtres passant es Alpes vont guerroyer aux côtés des troupes italiennes. Libres du côté russe, les Austro-Allemands ont pensé pouvoir détruire par un coup de hardisse les avantages et la résistance du royaume latin qui a déserté leur cause, — et malgré ce qu'ils ont fait dire à la presse ntéressée, nous savons qu'ils n'en rêvent que le massacre et le illage.

A la librairie Albin Michel, **la Sublime hécatombe** de

M. Robert Jamet est surtout un recueil de croquis, tableaux, des épisodes de la terrible guerre actuelle qui sont souvent curieux et d'ailleurs heureusement présentés ; le sacrifice de *l'Abbé Boutin* allant dire la messe sous le feu de l'ennemi ; l'épisode de *l'Alerte nocturne ;* les *Notes de Mai* et de *Décembre dans la tranchée* sont des choses intéressantes et fournies en indications précieuses. Le volume a collectionné nombre d'anecdotes, d'histoires dramatiques où l'on assiste véritablement aux combats furieux et sublimes du front ; qui s'attardent à des visions d'épouvante et de mort, comme les pages où il montre la section lasse de tuer, recrue de fatigue et qui finit par s'écrouler, s'étendre et dormir dans un fossé qu'emplissent des cadavres allemands. — Mais la partie la plus remarquable de l'ouvrage, — après un croquis de l'homme du front, du *poilu* sublime et trivial, sur lequel on a dit tant de sottises, et qui le dépeint avec ses qualités, ses défauts, ses travers, tel que l'ont fait trois années de campagne, — c'est le récit de l'attaque du Mont-Saint-Eloi, le tableau des heures d'attente avant la bataille, puis les troupes se trouvant sous le feu des canons allemands, si bien que dans le vacarme et l'éclatement des obus, des bras, des pieds voltigent parmi des gerbes de feu qui trouent la fumée, tandis que par endroits retombent des paquets de sang. Le narrateur constate du reste qu'on ne se rend compte de rien, ou à peu près, en dehors du cercle de l'action. Les hommes enfin doivent repartir, traverser un tir de barrage, et certains tombent éventrés, la poitrine ouverte, la tête fendue ; c'est ensuite le récit atroce de l'attaque, de la tuerie, — avec des détails hideux et terribles : « Les balles perforent les crânes avec un bruit mat. Il flotte dans l'air d'étranges odeurs de poudre et des relents d'abatoir. Un grenadier brandit une pelle et fend des crânes ; l'outil de travail est souillé jusqu'au manche d'une bouillie rouge et blanchâtre, etc. ». Il y a là une des pages les plus extraordinaires qui aient été données, et qui traduit avec la brutalité d'un cliché photographique les horreurs de la guerre actuelle.

De M. C. Silva Vildósola, ancien directeur du « Mercure de Santiago du Chili », la librairie Alcan a publié une curieuse brochure sur le **Chili et la guerre** où sont indiquées diverses circonstances du conflit et leur répercussion en des contrées qui ne les attendaient nullement. — C'est la question du nitrate de soude ou salpêtre, la principale richesse du pays dont l'exportation avait été d'abord arrêtée par le manque de transports ; la mainmise par l'Allemagne sur le pays, où ses nationaux très nombreux se conduisaient comme en terre conquise ; les croisières de la flotte impériale et les agissements de la compagnie allemande « Kosmos ». L'ennemi avait fait des îles Fernandez une base navale, y conduisant ses prises, et ce fut un soulagemen quand son escadre fut détruite par la

flotte anglaise. — Il y eut d'autres sujets de plaintes pour le Chili, que relate cette brochure. Elle parle encore abondamment de l'influence allemande et de sa mainmise sur le pays ; de l'opinion chilienne que les crimes allemands ont rendue toute favorable aux Alliés; de l'avenir du commerce allemand dans la région et de la rivalité que lui suscitera l'Amérique du Nord ; du nationalisme chilien et de la prospérité actuelle du pays, etc., toutes questions sur lesquelles nous étions assez mal renseignés et qui méritent toutefois de retenir l'attention.

M. Paul Louis, sous le titre : **Trois Péripéties de la Crise Mondiale**, a réuni une série d'articles parus à *la Revue Bleue* de 1915 à 1917 et parlant des hommes et choses qui se rattachent à la crise actuelle, aux événements d'Autriche et de Russie, comme à l'intervention américaine dans le conflit qui bouleverse l'Europe. Ce sont des études très poussées, qui ont pris même les événements dans leurs origines lointaines, comme elles tentent parfois de soulever le voile qui reste tendu devant les faits de demain, et dont les indications sont à retenir, si quelques points en sont discutables. — L'Autriche avec Sadowa, la paix de Prague, l'émancipation italienne avait été rejetée vers l'Orient et ce fut un des chefs-d'œuvre de la politique bismarckienne de désarmer l'empire rival avec des promesses d'avantages dans les Balkans. Toutefois on a pensé, assez justement en somme, puisque les choses ont été depuis amplement démontrées, qu'il y avait autre chose derrière l'ultimatum à la Serbie, dont l'expansion barrait la route de l'Orient. M. Paul Louis parle de la mainmise par l'Allemagne sur l'Autriche-Hongrie comme passage du chemin de fer Hambourg-Bagdad, et de l'état de la question à la mort de François-Joseph. L'Autriche a d'ailleurs besoin de la paix et la demande instamment, du souverain au prolétariat. La lutte des partis, des nationalités, se fait chaque jour plus âpre dans l'Empire, sans parler des difficultés du ravitaillement. Le nouveau souverain, Charles Ier, négocie, promet aux uns et aux autres et cherche à user les partis, jeu de duperie et de bascule qui peut continuer longtemps dans l'attente de la catastrophe finale.

En Russie, on a vu des essais de gouvernement parlementaire avec les quatre Doumas qui se succédèrent de 1905 à 1914, au moment où s'engageait le conflit. M. Paul Louis en exposant simplement les faits parle ensuite des discussions que vit l'assemblée, ainsi que des autres créations analogues et organisations sociales au cours de la guerre. Puis c'est la chute, l'effrondrement du tsarisme, dont on peut accuser la médiocrité intellectuelle de Nicolas II comme les négociations suspectes de la tsarine. Nicolas II, sans doute, fut mal entouré, mal conseillé ; mais n'a-t on pas toujours les familiers qu'on mérite ! On a été jusqu'à dire qu'il était jaloux de ses minis-

tres, qu'on a vu du reste se succéder assez rapidement à la veille des journées révolutionnaires.

Les derniers articles de ce travail étudient le caractère de M. Wilson, — sur lequel on se méprit longtemps en général, et qui fut surtout réélu parce que jusque-là il avait évité la guerre. Mais Wilson est un théoricien et, une fois son siège fait, il devait suivre toujours la même ligue de conduite. On avait pu regretter ses procédés dilatoires ; mais au début de février 1917 il rompit avec l'Allemagne, ayant épuisé son arsenal de représentations et, après avoir conduit la grande République d'outre-Mer à trouver comme lui, avec lui, que la mesure était inévitable. La déclaration de guerre, en effet, nous dit M. Paul Louis, n'a pu surprendre que ceux qui n'avaient pas suivi la marche des idées chez le président Wilson. On peut regretter sans doute qu'elle ne soit pas arrivée plus tôt, avant la culbute de l'ours de Russie ; mais surtout je crois que M. Paul Louis s'illusionne lorsqu'il vient nous dire que l'Allemagne pourrait à son tour subir un bouleversement analogue. En Allemagne, il y a une armature sociale autrement construite et solide, et le spectacle du gâchis, de la pétaudière russe, — dont elle tire adroitement parti, — n'est guère pour l'encourager à prendre le même chemin.

CHARLES MERKI.

§

Le livre de M. Fernand Passelecq, **la Question flamande et l'Allemagne**, met en pleine lumière la façon dont les Allemands entendent le droit des peuples. Ah! nous sommes loin des paroles mielleuses que le Kaiser adressait aux Belges en violant leur territoire; il ne s'agissait que de passer par chez eux, aussitôt après on leur rendait leur indépendance et on les indemnisait largement. Maintenant que le pays est occupé, il restera occupé, et pour favoriser l'occupation, on aura recours à toutes les perfidies, on sèmera la discorde, on excitera les Belges de Flandre contre les Belges de Wallonie. Si l'herbe ne pousse pas où le Turc a passé, beaucoup de choses poussent où le Teuton passe, nous en savons quelque chose chez nous !

Il est à l'honneur de la Belgique que cette mauvaise semence n'ait pas levé, Les Flamands n'ont pas répondu à l'appel de haine. La fameuse Université flamande de Gand créée par les Allemands n'a pas même pu trouver une demi-douzaine de professeurs belges; les transfuges ne sont que cinq, dont il convient de clouer les noms au pilori : Haerens, Lahousse, Obrie, Van den Berghe et de Vreese, tous d'ailleurs de notoriété très médiocre. Quant au non moins fameux Conseil des Flandres, il contiendrait, paraît-il, 250 membres; mais comme leurs noms sont soigneusement tenus secrets, on ne

peut guère savoir si ce sont des Flamands notables, ou même seulement s'il existent. On connaît seulement les noms de sept d'entre eux qui furent envoyés en délégation à Berlin ; ce sont de bien petits personnages : un avocat, Van den Broeck ; un médecin, Dumon; trois professeurs, Borms, Lambrichts et Tack ; deux fonctionnaires, Vernieuwe et Verhees. « Ils ne sont rien, ils sont inexistants », disait d'eux le socialiste Huysmans, et l'appréciation est juste ; ce dessus du panier n'est qu'un fond de casserole. Quand les Belges redeviendront maîtres chez eux, ce ne sera pas la peine de recourir à la poudre insecticide contre ces gas-là, la poudre d'escampette suffira.

Mais quelle étrange conception les Allemands se font du droit des gens et du droit des nations ! Le fait que les Belges, tant welches que thiois, veulent faire un seul peuple n'a pour eux aucune importance; ce qui leur tient à cœur, c'est de les séparer au contraire, pour mieux se les rattacher d'ailleurs, les uns par raison linguistique, les autres par raison géographique, « et par droit de conquête et par droit de naissance », comme dit la *Henriade*. Or il est au moins curieux que l'instinct profond des peuples limitrophes soit tout à fait contraire à ce programme de violence brutale. Toutes les fois qu'Allemands et Français se sont trouvés en contact, loin de se séparer suivant la frontière linguistique, comme le voudrait le Kaiser, ils se sont unis en groupements mixtes et bilingues ; ceci a été le fait non seulement des grands États historiques comme la Belgique et la Suisse, mais des petites provinces qui les composent : Flandre, Hainaut, Brabant, Liége, Luxembourg, Lorraine, Alsace, pays de Fribourg, Jura Bernois, Valais, aucun n'est homogène, tous ont une minorité tantôt gauloise, tantôt germanique. En allant directement contre cette tendance concordiale, les Allemands d'aujourd'hui ne font que souligner leur ignorance de l'histoire, leur soif de domination orgueilleuse et leur mépris du droit des populations.

Nous ne sommes pas précisément en vue de la paix, mais ce n'est pas là une raison pour ne pas en parler. Le livre de M. Luc Durand : **La paix définitive. Comment la conquérir? Comment l'organiser?** pique la curiosité. Malheureusement la formule salvatrice, « la paix intangible par la paix implacable », n'est satisfaisante que sur le papier. Ecraser le militarisme prussien, c'est parfait, mais c'est que ce militarisme ne se laisse pas écraser! Il y a d'autres formules, le droit des peuples, la société des nations, la liberté des intéressés, mais elles ne valent pas beaucoup mieux, subordonnées qu'elles sont aussi à cette défaite de la Force qui ne peut être obtenue que par une Force supérieure. Cette épouvantable tragédie dans laquelle nous vivons depuis trois ans et demi, et pour combien d'années encore? (je pronostique la paix pour le 2 janvier 1920, les

Prussiens auront tenu ainsi sept millésimes, ils ne pouvaient faire moins que leur grand Frédéric), cette tragédie, dis-je, paraîtra à nos descendants lamentablement comique par certains côtés, par la robuste confiance des Russes se figurant qu'à leur cri de non-guerre : Ni annexions, ni indemnités ! les Allemands vont tomber dans leurs bras, comme aussi par la gravité doctrinaire de nos pacifistes se désolant à l'idée que tels de nos compatriotes pourraient bien nourrir la noire idée de rendre aux envahisseurs la monnaie de leur pièce. La querelle que cherche M. Ruyssen, de *la Paix par le Droit*, à M. Driault, du *Comité de la rive gauche du Rhin*, est vraiment cocasse. M. Driault a beau jurer qu'il ne demande pas l'annexion de cette rive gauche, et qu'il veut seulement sa démilitarisation, l'autre ne veut rien entendre, et son inquiétude s'aggrave : qui sait si même là les Allemands ne trouveront pas des motifs de nous haïr ? Ah, que M. Ruyssen se rassure ! Ces excellents voisins ne sont jamais en peine, et à défaut de la rive gauche du Rhin, ils auront toujours Conradin, Witikind, Arminius et Arioviste !

Quant à la Société des Nations dont je parlais, on pourra méditer sur elle en lisant le travail de M. Lepert, **Projet de constitution pour la Société des Nations**, soumis à une Ligue que M. Paul Otlet a fondée. Ce M. Otlet est un israëlite belge dont j'ai loué ici un gros et savant livre sur les *Problèmes internationaux de la guerre*. Quant à M. Lepert, dont je n'avais encore rien lu, il a esquissé en 44 articles brefs et clairs un projet de Confédération mondiale qui mérite l'attention ; c'est un organisme complet avec parlement, gouvernement, magistrature et police, et l'article 36, relatif aux sanctions, précise louablement que la Société des Nations peut recourir à la « contrainte par la force » contre tout associé qui contreviendrait aux lois internationales. Ceci est très sage, mais montre combien le sont peu ceux qui se figurent que la Société des Nations supprimera la guerre. Tout au contraire il se pourrait qu'elle les rende à la fois plus fréquentes et plus terribles. Comme il y aura toujours des nations de proie, il faudra les châtier durement quand elles céderont à leurs instincts, et en pareil cas la guerre sera universelle. Jamais, un peuple ne sera sûr qu'il ne mettra pas sur pied toute sa population mâle de 20 à 50 ans, parce que tel autre peuple aux antipodes se sera conduit comme Guillaume II en 1914. Voilà la perspective que nous devrons envisager d'un regard calme. Il faudra que nous, Français, nous soyons prêts à envoyer 2 millions d'hommes en Amérique comme l'Amérique nous envoie 2 millions d'hommes ici. En serons-nous capables ? Du moins, pour que nous le soyons, il faudra que notre éducation devienne virile et vaillante, qu'elle s'abstienne de tout mauvais pacifisme, de tout lâche humanitarisme, de toute neutralité-pleutralité, qu'elle nous rende le goût de la lutte

même guerrière, car si la guerre pour la conquête et le pillage est odieuse, l'abdication devant les hommes de pillage et d'esclavage serait plus odieuse encore. C'est ce qu'il faut savoir quand on parle de Société des Nations.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Pologne.

Le *Mercure de France* a publié, dans son numéro 466, une correspondance consacrée au groupement des Partis politiques polonais en Russie. L'auteur de la correspondance constate avec raison que tous les Polonais, actuellement dispersés en Russie, et tous les Polonais en général, aussi bien ceux qui sont restés en Pologne envahie que ceux qui se trouvent en dehors de leur pays, visent au même but final, à savoir : l'unification et l'indépendance de la Pologne avec libre accès à la mer. De même tous les Polonais croient que leur objectif politique le plus proche, à l'heure actuelle, est d'obtenir un engagement formel des Alliés proclamant l'unification et l'indépendance de la Pologne comme un des buts de la guerre. Enfin, tous les Polonais sans exception désirent aussi que la Pologne ait sa représentation au congrès de la paix. Par contre, il existe en Pologne, comme dans toutes les autres nations, des divergences de vues au sujet de la tactique politique.

Je voudrais de mon côté donner quelques éclaircissements sur les deux groupements principaux des partis polonais en Russie, en leur conservant les dénominations employées par le correspondant du *Mercure*. Il parle de l' « *Union des Partis* », dans laquelle la *Démocratie nationale* joue le rôle principal, et du « *Conseil* », à la tête duquel se trouve le *Parti Démocratique*.

1° — *Attitude envers la Russie révolutionnaire.* Le point de départ de l' « *Union* » est l'indépendance complète de la politique polonaise à l'égard des gouvernements étrangers, donc aussi vis-à-vis du gouvernement russe quel qu'il soit, d'autant plus que la proclamation du mois de mars du Gouvernement Provisoire a reconnu à la Pologne une complète indépendance. Par contre, le « *Conseil* » lie la politique polonaise à la politique du Gouvernement Provisoire *Russe*, auquel le chef intellectuel de ce groupement a proposé de *nommer* les membres d'un conseil *polonais* pour les affaires politiques.

2° — *Attitude envers les Polonais restés en Pologne occupée.* L' « *Union* » n'impose pas sa politique au pays, ne se considérant pas comme gouvernement national. Elle désire seulement pouvoir exprimer sans entraves l'opinion qui domine en Pologne, mais qu

ne peut pas s'y manifester librement à cause de l'occupation ennemie ; l'« *Union* » croit que c'est son devoir, en tant qu'organe d'une politique active visant à la réalisation de l'unification et de l'indépendance de la Pologne. Par contre, le « *Conseil* » considère tous ceux qui par suite de la guerre se trouvent en Russie, ou en général à l'étranger, donc tous les Polonais séjournant en territoires alliés, comme des émigrés auxquels il conteste le droit d'action que leur reconnaît l'« *Union* ».

3° — *Attitude envers les organes gouvernementaux en Pologne occupée.* L'« *Union* » reconnaît comme opportun que l'administration du pays occupé soit confiée aux Polonais, par conséquent elle reconnaît l'utilité du Conseil de Régence, de même que celle du ministère qui doit être créé, à la condition toutefois que ces organes se limiteront, en réalité, à l'administration intérieure du pays et qu'ils ne prétendront nullement au rôle de gouvernement national polonais voulant décider du sort de la Pologne. Il ne faut pas oublier que les organes de l'Etat polonais créés par les Austro-Allemands dépendent et dépendront de ces derniers. Cette dépendance a d'ailleurs été marquée au préalable par le décret du 12 septembre et se confirme par l'opposition du gouvernement de Berlin au premier acte du Conseil de Régence, à savoir la désignation du comte Tarnowski à la présidence du Ministère polonais. Aussi l'« *Union* » considère-t-elle en particulier que la politique polonaise dans les pays de l'Entente ne peut dépendre ni directement ni indirectement des autorités polonaises du pays, qui n'ont pas leur liberté d'action. Le « *Conseil* » — nous en avons une preuve dans la motion du congrès qu'il a tenu à Petrograd — désire que la politique polonaise de l'émigration, donc sur tous les territoires des Alliés, soit soumise aux autorités polonaises du Royaume.

4° — *L'Armée.* L'« *Union* » s'est déclarée pour la création de corps d'armée formés de Polonais faisant partie de l'armée russe (il y a 700.000 soldats, environ 20.000 officiers et plus de 100 généraux), transformation qui se ferait petit à petit. Ces corps d'armée dépendraient du haut commandement russe. De l'avis de l'« *Union* », si le gouvernement russe avait réalisé ce projet, il aurait prouvé qu'il était disposé à réaliser immédiatement la promesse de la proclamation du mois de mars sur l'indépendance de la Pologne. Cette création de corps d'armée polonais aurait eu aussi une importance capitale pour la future Pologne indépendante qui aurait vu ainsi, au cours même de la guerre, se constituer les cadres de son armée. De plus, l'« *Union* » considère que cela aurait été le meilleur moyen de sauvegarder les militaires polonais des influences néfastes de l'anarchie russe, et que de cette manière on aurait également rendu un très grand service à la cause des Alliés : car le soldat polonais, com-

battant sous le drapeau national, dans les rangs polonais, serait un soldat modèle ; l'utilité de sa présence sur le front oriental n'a pas besoin d'être démontrée. Enfin l'« *Union* » ne croit pas que l'organisation de corps d'armée polonais en Russie, — ce qui n'aurait rien de commun avec un enrôlement des volontaires, — puisse avoir comme répercussion un recrutement obligatoire imposé par les Allemands dans le Royaume de Pologne. Ceux-ci, en effet, se rendent très bien compte de la mauvaise disposition de la population du Royaume à leur égard, et il ne serait pas dans leur intérêt de faire des expériences aussi dangereuses. La faillite complète de l'enrôlement des légionnaires leur fait pressentir de quelle façon serait reçu par la population polonaise le recrutement obligatoire. Par contre, le « *Conseil* » s'est déclaré hostile à la formation, en Russie, de corps d'armée polonais. Il craint que cette création n'ait pour conséquence des représailles de la part des Empires centraux en Pologne, et il est d'avis que seules les autorités polonaises du pays ont le droit de prendre des décisions aussi bien dans les questions militaires que politiques.

Mais, hélas ! le pays tout entier se trouve sous la domination austro-allemande.

Tout ce que je viens de dire correspond exactement aux motions votées par les congrès des deux groupements respectifs. Il en résulte que « l'« *Union* » tient pour une politique active en faveur des Alliés ; que, malgré ce qui se passe en Russie, elle a foi dans la victoire de l'Entente et que les Polonais, partout où ils ont la liberté d'action, doivent collaborer à la réalisation, par les Alliés, du programme national polonais, c'est-à-dire du programme de réunion de toutes les terres polonaises en un Etat vraiment indépendant. Il est encore à noter que l'« *Union* » a pour elle la grande majorité des Polonais en Russie.

MARJAN SEYDA,
Membre du Comité National Polonais de Paris.

§

Suisse.

L'AFFAIRE DE ZURICH. LE LÉNINISME EN SUISSE ET LA TACTIQUE DE L'ALLEMAGNE. — Que la Suisse soit constamment et profondément manœuvrée par l'Allemagne, pour des desseins que nous ignorons, mais que nous pouvons deviner, ou pour des éventualités qu'elle-même n'a pas encore fixées, mais pour lesquelles elle veut tenir ses routes prêtes, c'est ce que tout ce qui s'est passé pendant la guerre, c'est ce qui se passe encore et de plus en plus, démontre avec une terrible évidence et une clarté toujours plus précise. On a longtemps nié, on s'est longtemps et souvent irrité contre ceux qui,

percevant le danger, en décelaient la menace croissante. Actuellement, tout est changé, et les plus assurés de jadis commencent à se sentir inquiets. Trop de preuves sont venues s'accumuler les unes sur les autres ; trop de personnages, sur lesquels reposaient la sécurité de la Confédération au dedans et sa dignité au dehors, se sont trouvés n'être que des fourriers du *Deutschtum ;* trop de prévisions des pessimistes se sont réalisées et trop d'illusions des optimistes se sont évanouies. Il y a un an, aux bruits d'une invasion possible, toute la Suisse se récriait, tous les journaux s'indignaient contre la malveillance de pareils propos, tous les orateurs, officiels ou autres, se répandaient en protestations et en assurances : la bonne foi de l'Allemagne ne devait pas être mise en doute. Aujourd'hui qu'un danger semblable reparaît sur l'horizon du Rhin, chacun regarde anxieux, chacun interroge avec perplexité, on n'entend plus ni dénégations, ni cris de confiance, ni railleries. On commence à comprendre que le péril est grand dans la demeure helvétique. On commence à comprendre que trois ans de sommeil aveugle, de confiance passive, de sécurité hors de la mêlée, que trois ans d'inertie, de laisser faire et de laisser passer, d'indulgence à toutes les complicités et à toutes les félonies ont fait un mal incalculable à notre pays, compromettant peut-être irréparablement son indépendance. On commence à comprendre que l'Allemagne est chez nous, qu'elle s'y est installée, peut-être pour toujours, qu'elle s'y étend et y adhère, de plus en plus fortement, de toutes ses griffes, de tous ses tentacules, de tous ses suçoirs. On l'a vue d'abord à l'Etat-major, dans les banques et dans la presse, puis au gouvernement, puis aux Chambres, puis dans les administrations, puis dans les divers rouages de l'Etat, des cantons et des affaires. On la voit maintenant dans le peuple : le peuple, ce dernier refuge de notre liberté, ce dernier abri de nos espoirs, que l'on jugeait jusqu'ici intact, et qui se trouve lui aussi atteint, contaminé par la bête affreuse. La pieuvre est sur nous, sur notre Suisse tout entière, et celle-ci, lamentable victime, est désormais dans l'incapacité de s'en détacher... ou du moins pas toute seule.

L'Allemagne a maintenant tout désorganisé chez nous, jusqu'au peuple, jusqu'à l'armée, jusqu'aux milices nationales, et nous allons voir pourquoi. Mais avant de pénétrer les raisons du système, passons en revue les derniers résultats de ce travail dissociateur.

Comme en Russie, comme partout, l'Allemagne attaque à la fois par en haut et par en bas. Elle sape dans toutes les directions et à tous les degrés. Elle corrompt la tête en même temps qu'elle ruine la base. Nous l'avons vue à l'œuvre en Russie, où elle travaillait conjointement la cour, les ministères et le peuple. Nous avons eu, nous aussi, nos Soukhomlinof et nos Protopopof, et nous avons nos bolchewiki. Lénine a été couvé en Suisse, mais du nid sont sortis d'au-

tres petits. Grimm, Platten, nos grands chefs maximalistes, se livrent chez nous, pour le compte de l'Allemagne et subsidiés par elle, à la même œuvre que celle qui s'est accomplie à Pétrograd et à laquelle ils ont eux-mêmes participé. Le parti socialiste suisse est entre leurs mains, et le parti socialiste suisse, dont la force s'est accrue de 50 o/o aux élections fédérales d'octobre-novembre, est antimilitariste et antinational. Au dernier congrès du parti, réuni à Berne, il a décidé, en effet, à une majorité da 222 voix contre 77, que le prolétariat suisse devrait « se refuser à participer à une guerre, *même purement défensive* », et, par 188 voix contre 91, il a invité les socialistes des autres pays à adopter la même attitude.

Or, ce qu'il y a de particulièrement saisissant, c'est qu'un grand nombre des suffrages socialistes et antimilitaristes aux élections ont été obtenus dans l'armée. On sait qu'en Suisse les milices votent, même sous les armes. Dans certains contingents, comme les bataillons bâlois, 60 o/o des suffrages ont été aux socialistes. Les milices neuchâteloises ont donné 1.700 voix à la liste zimmerwaldienne. Il en résulte que plus que toute autre portion du pays l'armée a été travaillée par la propagande allemande. Et il ne faut pas douter que ce ne soit là de la pure propagande allemande, quand on pense que les rangs socialistes comptent un grand nombre de naturalisés de plus ou moins fraîche date et que la plupart des personnages influents du parti sont d'origine allemande. Tel est en particulier le cas pour les trois grands chefs, Greulich, Grimm et Platten, que l'on a vu maintes fois opérer avec des fonds importants venus d'Allemagne. L'un des principaux organes du parti, le *Volksrecht*, de Zurich, ne s'est pas fait faute de reconnaître un jour, au cours d'une polémique avec le *Grütlianer,* qu'il était subventionné par la Social-démocratie allemande. De nombreux étrangers, pour la plupart Allemands, sont affiliés au parti, et le chef d'un des principaux groupements, la Jeunesse socialiste (*Jungburschen*) de Zurich, n'était autre, jusqu'à hier, que le réfractaire allemand Münzenberg, agitateur des plus dangereux qui, après deux ans d'activité, vient seulement, mais trop tard, d'être expulsé par le gouvernement fédéral.

Les 17 et 18 novembre, des troubles pacifistes et antimilitaristes d'une certaine gravité ont eu lieu à Zurich. L'émeute gronda deux jours dans le quartier ouvrier d'Aussersihl, sous la direction d'un Allemand fraîchement naturalisé, Rotter, et d'un illuminé pacifico-anarchiste, Dættwyler, disciple de Lénine. Une foule hurlante, déchaînée par des discours incendiaires prononcés sur la place Helvetia, dressa des barricades, puis se porta contre le *Kreisgebaeude* du district 4 qu'elle bombarda à coups de pierres et contre deux usines de munitions qu'elle fit fermer. Les forces de police se trouvant incapables de rétablir l'ordre, il fallut faire venir trois bataillons tessi-

nois et deux escadrons de dragons. On braqua des mitrailleuses qui tirèrent à blanc. Le général lui-même arriva sur les lieux. Le bilan se traduisit par quatre tués, une trentaine de blessés et une centaine d'arrestations.

Si nous sommes arrivés à une situation qui s'est dénouée à coups de revolver et nous a coûté des vies humaines, dit à ce propos le correspondant de Berne de la *Gazette de Lausanne,* c'est avant tout à la coupable tolérance dont on a fait preuve à l'égard d'étrangers indésirables. Sûrs de l'impunité, ces éléments ont agi comme en pays conquis. Ici le grand fautif est le Département fédéral de justice et police; nous avons eu l'occasion de déclarer à plusieurs reprises ces jours-ci que son chef s'était montré au-dessous de sa tâche. Qu'a-t-il fait pour fermer nos frontières à toutes sortes d'étrangers louches, pour organiser et centraliser le contrôle des étrangers en Suisse pendant la guerre? Rien. Il n'est sorti de son inaction qu'il y a quelques semaines, à l'occasion d'une intervention parlementaire, alors que le mal était fait et qu'il était trop tard pour agir. A la tête de son Département, M. le conseiller fédéral Muller n'a fait preuve d'aucune initiative et d'aucune compréhension des nécessités de la situation. C'est une vérité qui court sous le manteau et qu'il faut avoir le courage de dire tout haut.

Pour ma part, il y a longtemps que je l'ai dite, depuis le rôle très suspect joué par M. le conseiller fédéral Muller dans l'organisation du départ de Lénine et de ses compagnons pour la Russie.

Qu'on y prenne garde, s'inquiète à son tour (enfin!) le *Journal de Genève* : il existe malheureusement, chez nous comme ailleurs, des agents chargés de démoraliser le peuple, de le décourager, de l'affoler; ils usent de tous les moyens qui sont à leur disposition : presse à scandales, agitation contre l'armée, excitation de la foule. Ils cherchent à créer, dans notre population, une mentalité « défaitiste ». Si on les écoutait et si on les suivait, notre pays deviendrait bientôt une proie facile à saisir pour le premier conquérant venu!

Que la main puissante et scélérate de l'Allemagne se retrouve dans les trouble de Zurich, c'est ce dont personne ne doute en Suisse. Déjà des émeutes analogues avaient éclaté à la Chaux-de-Fonds, il y a quelques mois. Il en éclatera d'autres à Olten, à Winterthur, à Genève, selon les vues du grand-état major de Berlin ou la faiblesse des autorités fédérales, et pour le même dessein de désorganisation de la défense nationale.

A l'œuvre néfaste servent de multiples instruments de dissolution, parmi lesquels le moins pernicieux n'est pas la presse. L'Allemagne dispose en Suisse d'une presse innombrable et diversement inféodée, tantôt naviguant sous les ordres et les chèques de Berlin toutes voiles ouvertes, tantôt louvoyant adroitement et dissimulant ses cargaisons suspectes sous le pavillon du neutralisme, du pacifisme ou de l'intérêt économique. Des centaines de journaux, de feuilles spé-

ciales, de publications de tout genre servent les intérêts de l'Allemagne et mènent les campagnes qu'elle entreprend dans les sens les plus divers et parfois les plus opposés, car il s'agit toujours de désagréger le pays et de troubler à fond l'opinion publique. Tantôt les campagnes commencent dans la presse suisse, pour être reprises par la presse allemande; tantôt c'est l'inverse. Récemment, une longue campagne fut montée contre le nouveau conseiller fédéral, M. Gustave Ador, qui gêne l'Allemagne, dont Hoffmann était l'homme. Elle débuta dans la presse suisse, passa dans la presse allemande, où elle s'accentua, puis revint en Suisse, où les articles allemands furent abondamment cités, commentés et aggravés de titres dans le genre de celui-ci fièrement arboré par la *Solothurner Zeitung* : « L'Allemagne exige la démission du conseiller fédéral Ador. »

La Suisse romande n'est pas exempte de cette presse stipendiée ou servile. L'Allemagne y entretient ou y a fondé une bonne douzaine de journaux et revues en langue française, dont certains sont conçus et rédigés de façon à pouvoir pénétrer en France avec l'agrément de la censure, sans compter tout un jeu de soi-disant organes de nationalités diverses russes, grecs, polonais, ruthènes, égyptiens, etc., qu'il s'agit d'instiguer contre l'Entente. *L'Indépendance helvétique*, *la Nation*, *la Feuille*, *Demain*, tels sont les plus notoires truchements de l'imposture germanique en terre romande. On y pourrait joindre un lot non négligeable de papiers défaitistes ou zimmerwaldiens qui, conscients ou inconscients, payés ou intègres (il y a des énergumènes, des monomanes ou des faibles d'esprits partout), n'en sont pas moins les agents de l'Allemagne, dont ils servent, clairement ou aveuglément, les desseins.

Il y a trois mois, cette propagande prenait tout son éclat par la création d'un grand quotidien, lancé avec un bruit assourdissant et affublé de ce titre ronflant, d'une bocherie vraiment savoureuse : *Paris-Genève*. Ce magnifique canard prit son vol en claquant de toutes ses plumes, et ses coincoins stridents, abondamment répercutés par ses congénères alémaniques, s'entendirent bientôt dans toute la Suisse. Attaques déloyales, mensonges, calomnies, injures, provocations, tout fut bon pour ce volatile exubérant. Les troubles de Zurich furent pour lui un sujet de haute satisfaction. Il engagea toute une campagne alarmiste sur de soi-disant préparatifs d'invasion de la Suisse par les Alliés. A propos d'une vulgaire affaire d'espionnage, il entreprit une formidable machination contre la France, qu'il accusa des pires méfaits. « La Suisse est en danger ! » clamait-il sur tous les tons, le danger, pour lui, provenant de l'occident. Bref, les scandales soulevés par *Paris-Genève* prirent une telle proportion, que l'autorité fédérale, effrayée, finit par lui clore le bec (1).

(1) L'un des deux fondateurs de *Paris-Genève* était un personnage de nationa-

Les projets que l'Allemagne a sur nous, elle les attribue à ses adversaires, tel est le procédé, employé à jet continu, et qui réussit trop souvent. Quand il ne réussit pas complètement, il a toujours pour résultat de démoraliser le pays et d'énerver la résistance. Aussi, se sentant de plus en plus maîtresse chez nous, l'Allemagne en vient maintenant à tout se permettre. Elle occupe en forces compactes nos points vitaux, à commencer par la capitale, où les armées de fonctionnaires et d'employés de sa légation et de ses sociétés campent comme en pays conquis. Elle viole partout notre sol, répand les millions dans une œuvre de corruption gigantesque, achète tout ce qui est à vendre, terres, maisons, bêtes et gens. Elle a à sa dévotion sur notre territoire 500.000 Allemands ou neutralisés qui ne valent pas mieux, et dont chacun est un espion ou un agent, ayant son rôle, son attribution, son ordre de marche au premier signal de la mobilisation pour le grand coup. Elle est partout. On la voit même qui, poussant l'impudence jusqu'à l'imprudence, vient s'installer, toute bottée, jusque dans nos traditions les plus respectées. C'est elle qui, depuis un an, a la garde de la chapelle de Guillaume Tell, sous les espèces d'un interné allemand qui en détient la clef et sans lequel on ne peut visiter le sanctuaire national. Et le 2 octobre, les internés allemands cantonnés dans la Suisse centrale se rassemblaient en pompe, pour célébrer l'anniversaire d'Hindenbourg, sur le Grutli, où, dominant de son orgueilleuse stature la prairie sacrée et le lac qui vit naître nos libertés, un officier allemand prononça le discours suivant :

Chers camarades,

L'hospitalière prévenance du peuple suisse nous permet aujourd'hui de célébrer sur les lieux légendaires du Grütli une fête en l'honneur de l'esprit allemand. L'esprit allemand flotte et se meut sur cette place du serment. Des hommes allemands se rencontrèrent ici dans la brume des temps passés et, de la main et de la bouche, s'engagèrent à défendre la liberté et la patrie. Ce fut aussi un homme allemand qui fixa en paroles éternelles ce que le paysan d'alors pensait et ressentait, Frédéric Schiller, dont la pierre

lité indécise, M. V.-S. Ruelens-Marlier, condamné en France en 1913 à un an de prison pour escroquerie, puis, sa peine subie, expulsé. Venu en Suisse romande, il y joua, pendant la guerre, un rôle considérable, publiant durant deux ans dans les journaux les plus estimés, comme le *Journal de Genève* et la *Gazette de Lausanne*, d'innombrables articles, unanimement admirés, sur des sujets économiques et financiers. Une grande maison d'édition romande, d'ailleurs absolument insoupçonnable et parfaitement francophile, à peu près en même temps qu'elle me refusait *les Deux Suisse*, se faisait un honneur d'éditer *le Rhin libre* (ouvrage destiné à combattre le projet de canalisation et d'aménagement du Rhône), de M. V.-S. Ruelens-Marlier. Ce volume reçut un grand accueil dans la presse romande, qui lui consacra de nombreux articles de critique, sur des colonnes entières, alors que le silence à peu près complet était fait par cette même presse sur *les Deux Suisse*. Devenu directeur-administrateur de *Paris-Genève*, cet espion, désormais démasqué, a fini par se faire expulser par le Département de justice et police du canton de Genève.

commémorative située là-bas, près du lac, témoigne de l'indissolubilité des liens qui unissent les cantons primitifs à l'esprit allemand.

Jamais la patrie allemande n'a vu une époque aussi sérieuse, aussi grande. Où est-il dans la tempête actuelle, où est notre Siegfried, notre Frédéric, notre Bismarck ? Je lis son nom sur vos lèvres. C'est le directeur de batailles de Tannenberg, cher à tout Allemand parce qu'il personnifie l'entité allemande, notre septuagénaire Hindenburg. Que pourrais-je vous dire de lui ? Son image ne manque dans aucune habitation allemande. Il est enfoui dans chaque cœur allemand. C'est à lui que songe aujourd'hui tout ce qui pense et sent en allemand. Mais nous ne songeons pas moins au sublime souverain dont les vues pleines de sagesse placèrent notre héros à la place qu'il fallait. L'esprit allemand fit l'entité allemande. Guillame l'Allemand choisit Hindenburg. Tous deux sont l'esprit de notre esprit, notre chair et notre sang. Au dehors, ils peuvent crier et rager. Jamais ils ne parviendront à séparer ce qui est inséparable : le prince et le peuple, les chefs et l'armée. Ainsi des vieilles paroles sacrées du serment jaillit une nouvelle promesse solennelle.

Nous voulons être un peuple de frères et ne nous séparer ni dans la détresse, ni dans le danger. Nous voulons être libres comme l'étaient nos pères. Plutôt la mort que l'esclavage ! Nous voulons nous confier en Dieu et ne rien redouter de la puissance des hommes. C'est pourquoi nous nous écrions à haute et intelligible voix : « A notre sublime empereur et maître Guillaume II, à notre chef aimé le feld-maréchal général von Hindenburg. Hourrah ! hourrah ! hourrah ! »

On parle beaucoup en France de la reconnaissance due à la Suisse pour l'œuvre des internés. L'Allemagne nous témoigne aussi la sienne, comme on le voit, à sa manière.

Voilà ce qui se passe au Grutli, berceau de la liberté en l'an de grâce 1917, s'écrie douloureusement la *Feuille d'Avis de Lausanne*. Pour ce qui nous concerne, nous protestons avec indignation contre la profanation dont cette terre sacrée vient d'être l'objet. Célébrer l'impérialisme au Grutli, c'est insulter à la mémoire de ceux de nos ancêtres qui précisément jurèrent de combattre de toutes leurs forces cette volonté de domination qui a poussé l'Allemagne à déchaîner sur l'Europe le plus terrible des fléaux.

On en est là, et tous les cris d'effroi poussés par les Suisses encore concients n'y changeront rien. Ce sont des actes qu'il faudrait, et non des paroles, fussent-elles indignées. Les Allemands s'en gaussent, se bornant, lorsque ça va trop loin, à accorder hypocritement, sachant qu'on s'en contentera, de vagues excuses. Or, des actes, on n'en voit pas. On expulse de loin en loin un Münzenberg, on suspend, de temps en temps, une *Indépendance helvétique* ou un *Paris-Genève*. Gouttes d'eau bénite dans la marée de la conquête qui monte.

En attendant les armées du grand chef Hindenburg, si noblement célébré sur le Grütli, en attendant les divisions dont le retour de Russie a été préparé par Hoffmann et par Grimm, la Suisse se décompose rapidement sous le doigt savant de l'Allemagne. Elle voit

appliquer chez elle, comme en Russie, comme partout où l'Allemagne veut entrer et dominer, le grand principe allemand de la désorganisation. Car au principe de l'organisation chez elle, qui est la thèse, correspond, selon la pure doctrine hégélienne, l'antithèse de la déorganisation chez les autres, pour aboutir à la synthèse, qui est le règne de l'Allemagne dans le monde. La désorganisation s'opère en fomentant partout à l'extérieur le désordre et l'anarchie, en s'assurant de toutes parts, et dans tous les éléments de l'entité nationale qu'il s'agit de dissoudre, des intelligences puissantes. Au lieu que la France, l'Angleterre et en général les autres puissances cherchent à s'appuyer à l'étranger sur les partis qui leur sont favorables et conviennent à leur politique, l'Allemagne favorise indistinctement tous les partis, les jette les uns sur les autres et en suscite même de nouveaux. La même main qui s'assure de l'état-major et complote avec un Egli, un Wattenwyl, un Wille, payera les antimilitaristes de Bâle, les défaitistes de Genève et les émeutiers de Zurich. Car il ne s'agit pas pour l'Allemagne d'édifier, mais de détruire. L'édifice, c'est elle qui le construira, après, sur les ruines. Telle est la doctrine. C'est du Hegel, c'est du Bismarck et c'est du Guillaume II.

Comme il y a un an, l'invasion de notre pays est préméditée. Elle est prête. Elle aura lieu, si les événements d'Italie la motivent. Que la retraite italienne se fût opérée jusqu'au delà de l'Adige, et la violation de la Suisse serait actuellement chose faite. La préparation d'artillerie morale est commencée depuis deux mois, toujours d'après le même procédé d'attribuer à l'adversaire ses propres projets, et c'est le général Wille qui l'a ouverte par une déclaration retentissante sur le danger qu'allait faire courir à la neutralité suisse la concentration d'une armée américaine sur le front occidental. *L'Indépendance helvétique* appuyait peu après :

Nous espérons que les dispositions prises par l'armée américaine ne sont qu'un hasard conditionné par le voisinage de la frontière suisse ; mais nous devons constater que l'on dispose à notre proximité immédiate l'armée du seul pays qui n'a jamais donné la promesse de respecter la neutralité helvétique. Nous avouons que nous serions plus tranquilles et moins méfiants, si l'éminent et noble M. Wilson voulait proclamer devant le monde entier que l'Amérique respectera la neutralité de la Suisse aussi scrupuleusement que l'Allemagne et l'Autriche le font.

La feuille germanophile se lançait ensuite dans une série de considérations stratégiques, démontrant qu'une armée de l'Entente aurait tout intérêt à passer par le Porrentruy et à franchir le Rhin pour tomber sur les derrières de l'armée allemande et investir le camp retranché de Metz.

Regardez du côté du Jura, et non du côté du Rhin, voilà ce que

signifiait cette manœuvre. Certes, M. le conseiller fédéral Calonder, chef du département de l'Intérieur et vice-président de la Confédération, dans un discours officiel prononcé à Berne le 24 novembre au au Congrès démocratique, a bien fait les déclarations rassurantes d'usage :

Si nous envisageons, a-t-il dit, la possibilité d'un passage de troupes ou de quelque autre genre de violation de notre territoire pour l'un ou l'autre des belligérants, c'est là une question théorique qui ne peut devenir actuelle que par suite d'événements de guerre inattendus. Mais notre point de vue restera le même dans tous les cas : le belligérant qui violera notre neutralité et l'intégrité de notre territoire sera considéré comme un ennemi et nous lutterons contre lui avec toutes nos forces militaires.

Oui, mais, comme il y a un an, je demande : « Comment se défendrait-on ? » Et, comme il y a un an, j'évoque, en reprenant les termes mêmes de mon article du 1er janvier, y compris un membre de phrase qui m'avait été coupé par la censure d'alors, « la mince couverture suisse aisément bousculée, la mobilisation bouleversée par les complicités et les innombrables agents entretenus dans le pays, les ponts et les tunnels sautant en quelques heures, le plateau, le Jura (aujourd'hui les Grisons, les Alpes) occupés en peu de jours et 500.000 hommes jetés sur la France (aujourd'hui l'Italie) »...

Or, cette fois, le danger s'est singulièrement aggravé par l'antimilitarisme et le léninisme qui sévissent dans notre armée et dans notre population, et que l'Allemagne, depuis un an, y a précieusement implantés et fait fructifier.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — La *Revue des Nations latines*, par la plume de son directeur M. Julien Luchaire, tance vertement les Français s'obstinant à demeurer les Français d'hier et qui nient encore l'interpénétration des nations quand la paix sera venue. L'article est intitulé : « Les Aveugles volontaires ».

...Il fut un temps (qui n'est pas loin) où la France était le pays du monde qui s'intéressait le moins à ce qui se passait dans le monde en dehors d'elle. Langues, littératures, civilisation, vie politique, vie économique : elle voyait tout cela chez elle en très gros, dans le reste du monde en très petit, ou pas du tout. Elle était connue pour cela.

On voulut y porter remède. Nos enfants apprennent maintenant les langues, les littératures et les histoires des nations étrangères. Nos journaux et nos revues nous renseignent avec une croissante abondance sur leur constitution physique et morale, leur travail, leurs passions. Qui veut s'instruire n'a qu'à ouvrir les yeux.

Or, c'est à ne pas y croire : il y a des Français qui les ferment. Il y a

ceux qui disent : on apprend trop les langues étrangères ; cela nous empêchera de savoir la nôtre. Il y a ceux qui disent : l'admiration pour l'art de l'étranger diminuera l'originalité du nôtre. Ils ne font d'ailleurs en cela que répéter des formules lancées dans les siècles passés par certains de nos critiques, qui ne passent pas pour avoir eu la plus heureuse influence.

Il y a ceux qui disent ; il est inutile de chercher à connaître les besoins et les goûts de l'étranger ; notre industrie et notre commerce n'ont qu'à rester fidèles à leur tradition. (Et si l'étranger perdait la tradition de nous être fidèle?) D'autres, que le pessimisme mène à la même conclusion que la présomption des premiers, disent qu'il ne nous servirait à rien de connaître les nouveaux marchés du monde, parce que nous ne pourrons pas produire pour eux.

Il y a encore ceux qui disent : nous n'avons pas besoin, nous Français en particulier, de connaître la pensée du reste du monde et de lui faire place chez nous ; notre cas est unique; notre pensée et ses formes s'imposent et s'imposeront toujours à l'univers, et qui refuserait désormais cet hommage aux héros de la Marne et de Verdun? Répondons à ceux-ci, en les priant de ne pas mêler le sublime au grotesque. On ne marchandera pas l'admiration à nos héros ; mais quand un bureaucrate imbécile laissera entendre à un gouvernement étranger qu'il comprend bien que le français soit appris obligatoirement par tous les petits Japonais, mais qu'il ne comprend pas du tout que la France doive se donner la moindre peine pour que ses enfants aient la possibilité d'apprendre le japonais, le respect pour les morts de la Marne et de Verdun n'empêchera pas ce gouvernement étranger de sourire courtoisement au nez de ce bureaucrate français, et de se préparer tout doucement à fermer ses portes à la France.

Il y a ceux qui disent : il est malsain et dangereux de connaître trop exactement et par le menu les choses d'un autre pays ; on se condamne à voir moins bien celles de chez soi ; voire à surévaluer les intérêts de cet autre pays, au détriment des intérêts de sa patrie. Oui, le patriotisme commande de ne pas dépasser une certaine mesure, dans la compréhension d'une nation étrangère. Il y a des gens qui disent cela, et qui le pensent. Que leur répondre? Simplement ceci, tout d'abord : qu'en effet, le strict devoir de toute personne qui a profondément pénétré dans la vie et dans l'esprit d'une autre nation est d'apporter un soin particulier à bien connaître l'esprit et la vie de la sienne ; or cette double compétence n'est pas à la portée de tout le monde. Seulement, ceux qui ne se sentent pas de taille pour cette double tâche n'ont pas le droit de suspecter celui qui s'efforce de l'accomplir, et devraient même peut-être, en bonne justice, le considérer comme possédant une autorité particulière, en matière d'affaires étrangères.

Je me suis laissé dire qu'il en était ainsi dans certains pays, par exemple en Allemagne. Car il y a des pays où le public commence à se rendre compte que le réseau de voies ferrées et de fils télégraphiques qui couvre le monde moderne est la représentation exacte d'un grand fait nouveau dans l'ordre moral : un même réseau nerveux enveloppe toute l'humanité ; malheur à la nation qui ne voudra pas voir et savoir et sentir tout ce qui se passe aux quatre coins de ce monde rapetissé, dont le cerveau ne sera pas relié, de la façon la plus complète possible, aux autres grands cerveaux

collectifs. Aux gens qui disent qu'il ne faut pas aller trop loin dans cette voie, répondons tranquillement que nous sommes à mille lieues d'où il faudrait aller... Ceci posé, on tâchera de s'entendre.

Je le demande aux Français, à quelque classe qu'ils appartiennent, qui ont le dangereux privilège de vivre à l'étranger, et qui s'efforcent d'y représenter dignement leur patrie, et, à l'occasion, de faire comprendre à leurs compatriotes le peuple dont ils sont les hôtes, et de le leur faire aimer : quel accueil reçoivent-ils chez eux trop souvent? « Oui sans doute, mais vous vivez loin n'ici, vous perdez un peu de vue les choses d'ici. » Est-ce que je n'ai pas entendu des professeurs de littératures étrangères se féliciter de n'aller qu'à intervalles espacés et pour peu de temps dans les pays qu'ils ont mission de faire connaître? Que de phrases de ce genre vous a-t-on servies, ô gens de bonne volonté, en qui le séjour à l'étranger surexcite la vision de la patrie, et de ses intérêts, et des possibilités de concilier ces intérêts avec les intérêts d'autrui?

Mais les aveugles volontaires sourient en vous regardant, avec des yeux où brille une fierté de ne pas voir.

LA PRESSE ENNEMIE. — On sait que l'amiral von Tirpitz persiste dans sa demande d'annexion de la Belgique. Le professeur Fœrster s'attaque, dans les *Münchener Neueste Nachrichten*, aux idées de l'amiral et est amené par suite à tracer un tableau de la situation économique de l'Allemagne

Même si la continuation de la lutte pendant des années aboutissait à nous maintenir définitivement en Belgique et à nous laisser en possession des immenses ressources économiques de ce pays, en quoi tout cela nous servirait-il, si le reste du monde civilisé est résolu implacablement à nous fermer toutes ses portes et à refuser toute communication morale et économique avec nous, sauf le commerce de quelques produits indispensables à chacun? Supposons même que nous arrivions à conquérir toute l'Italie et toute la Russie et à conserver, en plus de la Belgique, le nord de la France tout entier comme indemnité économique et comme base d'opération contre l'Angleterre, comment tout cela nous aiderait-il à refaire notre industrie mondiale, qui dépend entièrement des énormes marchés du Nouveau-Monde et de l'empire colonial britannique?

C'est portés sur le dos de l'empire mondial anglais que nous avons acquis nos très grandes richesses; c'est seulement à l'aide de cette puissante exportation que nous parviendrons à payer les matières premières qui nous sont indispensables, par exemple les laines que nous importons d'Angleterre pour une valeur approximative de 450 millions de francs par an.

L'erreur fondamentale de notre puissante école de politiciens consiste en ce qu'ils ne se rendent pas compte de cette simple vérité : « Pour faire de l'exportation il faut être deux. Aucun explosif au monde ne nous mettra à même d'obliger un homme ou une femme de Manchester, de Montréal, de Chicago, du Caire ou de Buenos-Ayres à acheter une seule paire de bas de Chemnitz. Si les cœurs des peuples nous sont fermés, leurs magasins nous seront fermés également.

Le boycottage dont s'occupe le professeur Fœrster n'est point le boycottage officiel, mais bien celui dirigé par l'opinion publique, infiniment plus à craindre que le premier et dont nulle victoire militaire ne saurait peut-être sauvegarder l'Allemagne.

L'*Arbeiter Zeitung*, de Vienne, raconte ce qui suit :

Une société littéraire de Ljoubliana, la *Slovenska Matica*, qui chaque année fait paraître pour ses membres des ouvrages généralement littéraires, a publié entre autres, en 1914, le roman *Gospolin Franjo*, dû à la plume du capitaine d'administration en retraite, Franz Maselj (« Podlimbarski »), décédé depuis peu. Le parquet de Ljoubljana a saisi ce roman au début de la guerre, comme constituant un crime de haute trahison et une excitation à la révolte ; le tribunal de Ljoubljana a naturellement confirmé cette saisie et interdit la publication de cet ouvrage. Voici comment il le caractérise : « Ce roman a une tendance politique très marquée. Il montre d'une façon claire que l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par la monarchie a été pour le pays tout autre chose qu'un bienfait et qu'elle a occasionné pour la population une misère encore plus grande que celle qui existait auparavant. A l'aide de faits faux et visiblement inventés on y dépeint la corruption effrénée des pouvoirs civils et militaires et l'on s'efforce d'exciter la population indigène contre ces autorités. En particulier, l'on met en relief la soi-disant oppression de la partie serbe de la population et, à l'aide de tout une série de remarques sympathiques, l'on approuve les mouvements révolutionnaires des Serbes en Bosnie et en Herzégovine; ceci est particulièrement visible à la fin de ce roman... De cette façon l'on travaille à la séparation des pays annexés de la communauté étatique militaire. » (Par ce procédé il est facile de mettre ainsi toute œuvre d'art sous le coup des lois pénales.) Pour avoir publié ce roman l'association (*Slovenska Matica*) s'est vue, au début de la guerre, dissoute par les autorités, et sa fortune, qui n'était pas sans importance, fut placée sous séquestre. Après la convocation du Parlement, le gouvernement a retiré cette mesure et remis à l'ancien conseil d'administration la fortune de l'association, après lui avoir donné un avertissement. Maintenant l'on fait parmi les Slovènes une collecte en faveur de cette société.

LA PRESSE NEUTRE. Dans la *Semaine littéraire*, de Genève, M. William Martin, en un long article sur « la main de l'Allemagne », se demande : Où commence le mal?

... Il y avait dans le monde politique français avant la guerre des gens qui n'estimaient pas l'Alsace-Lorraine au-dessus de l'amitié allemande, des gens qui croyaient que, dans une époque économique, il importe avant tout de faire des affaires, qui, ne croyant pas au péril allemand, refusaient de se laisser hypnotiser par lui. Ils pouvaient être de bonne foi, et ne se sentaient certainement pas traîtres. Lorsque la guerre est venue, ils sont restés tout d'abord tranquilles. Mais ils ont vu dans ses résultats très lents une confirmation de leurs prévisions et de leurs théories. Peut-être ont-ils cru, de bonne foi, rendre service à leur pays en renouant des intelligences. Non pas tout de suite avec l'ennemi, mais en pays neutre ou dans les pays alliés. C'est

à Rome que s'est rendu Caillaux. Il faut bien causer. Mille émissaires parlent tous les jours, plus ou moins avoués par leur gouvernement et prêts à être désavoués. Les gouvernements ne peuvent s'en passer, sous peine de s'aveugler. Ces émissaires ne sont pas traîtres. Ils veulent le bien de leur pays et ne songent qu'à lui rendre service. Où commence le mal?

Cette question, beaucoup de gens, pris peu à peu et tout entiers dans l'engrenage formidable des intrigues allemandes, ont dû se la poser plus d'une fois avec angoisse. L'interrogation opiniâtre de l'ancien avoué de Guingamp, mêlé par ambition et peut-être par bêtise au drame mondial, à son juge : « Qu'ai-je fait de mal? », on peut être sûr qu'il se l'est posée à lui-même plus d'une fois, avant d'être découvert, et qu'il en a obscurci la réponse à plaisir, dans son for intérieur. Qu'ont-ils fait de mal, en effet, tous ceux, qui, sans le savoir, sans le vouloir, ont été les victimes et les instruments de l'Allemagne et qui ont, pour abréger la guerre, trahi leurs frères?

Qu'a-t-il fait de mal, Constantin, en cédant à ses sympathies et à ses rancunes? A ses sympathies pour ses camarades de régiment, à ses rancunes contre un ministre trop grand pour qu'il pût en supporter l'ombre. Des gens qu'il considérait comme très sûrs ont flatté ses penchants; ils ont attisé la jalousie dans son cœur et ont su identifier à ses yeux la cause de l'Entente avec celle du grand ministre. Il a peu à peu trahi les intérêts de son peuple, sans s'en douter, et pour les sauver; il a trahi la parole de l'alliance, mais de bonne foi; il a manqué les occasions où son devoir se rencontrait avec son intérêt, et n'a plus voulu s'en dédire. Il a signé un traité avec l'Allemagne, puis il a craint d'en perdre les fruits en se joignant aux ennemis de l'Empire. Il a donné la main aux Bulgares et il ont pris le bras. Il a dû assister, apathique, aux persécutions de son peuple dans des pays qu'il aidait; sa neutralité a prolongé la guerre et appauvri la Grèce, mais sa conscience est pure.

Qu'ont-ils fait de mal les Germano-Américains qui ont voulu marier dans leur cœur l'amour de leur ancienne patrie et l'intérêt de la nouvelle? Ils ont cherché à abréger le massacre en empêchant les usines américaines de livrer aux Alliés de la munition. Ils n'ont pas voulu que le naufrage de la *Lusitania* devienne pour le peuple américain une cause de haine contre l'Allemagne et qu'eux-mêmes soient pris dans un conflit de devoirs et de conscience. Ils ont préféré que leurs pays s'engage dans une campagne au Mexique, sans grand profit mais sans grand danger, plutôt que de se jeter dans l'aventure effroyable d'une guerre européenne. Ils ont travaillé, par la plume et par la bombe, dans l'intérêt des Etats-Unis autant que dans celui de l'Allemagne.

Qu'ont-ils fait de mal, Gioliti, Lazzari, et leurs partisans, les socialistes officiels, les catholiques impénitents, qui, après avoir déconseillé la guerre et préconisé l'acceptation du « parecchio », n'ont pas voulu se rallier à une entreprise au succès de laquelle ils ne croyaient pas? Leur but n'était pas d'affaiblir l'Italie, mais de la préserver, de lui ménager, pour plus tard, des sympathies et des intelligences en Allemagne, de préparer la résurrection des anciennes amitiés. Les canons sont venus, et les soldats, doutant d'eux-mêmes, de leur vaillance, de leur victoire, de leur bon droit, sont partis. C'est la fin, pour un temps, des intrigues allemandes. Mais elles ressusciteront, soyons-en sûrs, comme tout ce qui n'est pas mort.

Et qu'ont-ils fait de mal, en Russie, les sujets fidèles de Nicolas II qui avaient la mort dans le cœur de voir ce noble souverain associé aux démocraties occidentales dans une lutte fratricide contre le régime le plus conservateur d'Europe? Baltes d'origine, germains de culture, loyaux envers la dynastie et ses intérêts, ils ont voulu sauver le tsar et le reconcilier avec ses vrais frères. Après la révolution, les Allemands, toujours fertiles en expédients, ont trouvé de nouvelles complaisances parmi les révolutionnaires. La fraternité était inscrite sur les drapeaux de la révolution, déployés dans les tranchées russes. Peu à peu, par amour de la paix, par rancune contre la police française, par reconnaissance envers l'Allemagne qui les avait rapatriés, les maximalistes en sont venus à trahir. Ils ont désorganisé l'armée, ils ont eu recours à l'émeute au moment de l'offensive allemande en juillet, puis, au moment de l'offensive allemande contre l'Italie en novembre, ils ont livré Cronstadt et la Finlande, après Tarnopol et Riga. Ils ont fait toujours, exactement, ce qui convenait le mieux aux intérêts de l'armée allemande.

En Norvège, en Espagne, un spectacle analogue s'offre à nos yeux. Rien ne se fait en Europe sans que l'Allemagne y soit mêlée. C'est sa grande habileté d'en donner l'impression, et la presse française s'évertue à dénoncer partout des intrigues ennemies, sans jamais savoir en opposer d'autres à l'ennemi.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Annie Besant et C.-W.Leedbeater : *L'homme, d'où il vient, où il va;* Publications théosophiques. 13 50

Histoire

Louis Dimier : *Les préjugés ennemis de l'histoire de France;* Nouv. libr. nat. 7 »

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour,* tome II; Bossard. 7 50

Cinq ans d'histoire grecque, 1912-1917. Trad. de M. Léon Maccas; Berger-Levrault. 4 »

A. Schalck de La Faverie : *Napoléon et l'Amérique;* Payot. 6 »

Littérature

Emile Baumann ; *La paix du Septième jour ;* Perrin. 3 50

Comtesse Horace de Choiseul : *Le Paradis,* de Dante, d'après les commentateurs ; Hachette. » »

Princesse Lucien Murat : *Raspoutine et l'Aube sanglante ;* Boccard. » »

José-Henrique Rodo : *Quelques extraits de Motivos de Proteo.* Trad. par Hugo del Priore; Jouve. » »

Joseph de Tonquédec : *L'Œuvre de Paul Claudel;* Beauchesne. 2 »

F.-U. Wrangel : *Choix de lettres intimes d'un épicurien du XVII^e siècle* Chevrel. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Bertie Angle : *Aspect sentimentaux du front anglais ;* Dorbon aîné. 6 »

Ferdinand Buisson : *Les principes de la Société des Nations ;* Ligue des Droits de l'homme. 0 30

N. P. Comnène : *Notes sur la guerre roumaine.* Avec une lettre de M. Albert Thomas et une préface de M. Maurice Muret ; Payot. 4 »

Francisco Contreras : *Les écrivains*

hispano-américains et la guerre européenne. Préface de Philéas Lebesgue; Bossard. 1 50
Ferri-Pisani : *L'Intérêt et l'idéal des Etats-Unis dans la guerre mondiale*; Perrin. 3 50
Lord Ernest W. Hamilton : *Les sept premières divisions anglaises*. Trad de M. Epuy; Payot. 4 »
L'Imposture par l'image; Payot. 3 »
Gaston Jollivet : *Cinq mois de guerre*; Hachette. 3 50
Capitaine Z : *L'armée de 1917*; Payot. 4 »

Poésie

Roger Coëlier : *La moisson des pensées*; Richard, Toulouse. » »
René Hugues : *Dans la guerre*; Sansot. 3 50
Victor Jacquet : *La chanson dans l'orage*; Quignon. 2 »
B. Séguret : *Poèmes*; Brabo, Alais. 2 »

Questions coloniales

Edouard Payen : *Belgique et Congo*. Avec une carte; Bossard. 2 »

Roman

Albert-Jean ; *Maud et les trois jeunes gens*; Renaissance du livre. 4 »
Jean Beslière : *Franzili*; Emile-Paul. 3 50
Léon Daudet : *Le bonheur d'être riche*; Flammarion. 3 50
Louis Delluc : *La guerre est morte*; L'Edition. 4 »
J.-J. Frappa : *A Salonique, sous l'œil des dieux*; Flammarion. 3 50
Henry Gréville : *Suzanne Normis*; Nelson. 1 50
Odette Keun : *Mesdemoiselles Daisne de Constantinople*; Sansot. 3 50
Louis Léon-Martin : *Jean Denis*; Grasset. 3 50
Victor Marguerite : *La terre natale*; Fasquelle. 3 50
A. E. W. Mason : *La Maison de terreur*. Trad. de l'anglais par Louis Labat; Fasquelle. 3 50
Isabelle Sandy : *Chantal Daunoy*; Plon. 3 50

Sociologie

Marthe Borély : *Le Génie féminin français*; Boccard. 3 50
Henri Chardon : *L'organisation de la police*; Bossard. 2 »
René Worms : *Philosophie des Sciences sociales. I : Objet des Sciences sociales*; Giard. 4 »
Alexandre Zevaès : *La question d'Alsace-Lorraine et le Socialisme*; Comité de propagande française républ. et réformiste. 1 »

Voyages

Jean Ajalbert : *Le Maroc sans les Boches*. Avec des illust.; Bossard. 3 »
Martial Douël : *Sept villes mortes*; Boccard. 3 50
René Puaux : *Ce fut le beau voyage*; Payot. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Au Maroc. — « Mais j'y ai toute la France ». — A l'Académie Goncourt. — L'Origine de l'Entente cordiale. — L'Académie des Dingos. — La Muse française au Pont-Neuf. — Un mille en 40 secondes. — Succession de Mme la Princesse de Faucigny-Lucinge. — Reformes culinaires. — Loges « de classes ». — L'abbé Bordelon dans les tranchees. — L'Habit rouge. — Koncordia. — 3e centenaire de Suarez. — Charles Nodier et le choléra. — L'Art en Amérique. — L'Oiseau jardinier. — Lettres de Johnson. — Les Timbres et les Collections publiques. — Litanies de guerre. — Acanthologie. — Récréations arithmétiques de guerre. — Ubu en Russie.

Au Maroc.

Monsieur le Directeur,

Abonné de votre estimable revue, je relève dans un article du nº du 16 octobre, intitulé *Images du Maroc*, quelques petites inexactitudes de langue. Me permettez-vous de vous les signaler?

Page 656, votre collaborateur parle des fatmas et de leurs « moustachous ». Le terme fatma n'est guère employé ailleurs qu'au café-concert; quant au mot « moustachou », votre collaborateur est victime d'une erreur d'audition. On a coutume de dire en Algérie et au Maroc en parlant des petits indigènes : « moutchatchous » (prononciation figurée) et non pas moustachou. Ce mot est une allitération du mot espagnol « *muchacho* » qui signifie, familièrement : enfant. Vous n'ignorez pas que la langue européenne la plus répandue *dans la région occidentale* de l'Afrique du Nord est la langue espagnole. D'où il suit qu'un certain nombre de mots castillans sont passés dans la langue arabe courante, ou plus exactement dans l'argot arabe des grandes villes : il en est ainsi du mot moutchatchou (de : muchacho, enfant) comme du mot moukère (de : mujer, femme). Mais il va sans dire qu'entre eux dans leur langue les indigènes n'emploient jamais ces expressions.

Même page : labès.... ne veut pas dire : bonjour mais plutôt « Cela va bien » ? interrogatif, dans le sens de : comment va la santé ? Je le connais assez pour l'avoir employé quotidiennement au début de la mobilisation dans mon service de l'hôpital militaire d'O... où je recevais par lots imposants les tirailleurs évacués du Maroc.

Monsieur C. B., dont j'ai beaucoup apprécié les tableautins colorés, ne m'en voudra pas de ces petites rectifications de langage.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

R. GLATARD.

§

« **Mais j'y ai toute la France** ». — Dans un article de notre livraison du 1er décembre 1915, n° 420, page 683, Rachilde écrit :

« Pourquoi ce cauchemar, m'a demandé quelqu'un, puisque, actuellement, vous n'avez personne au front? »

Personne au front ? Mais j'y ai toute la France!

Dans un roman de Mlle Geneviève Duhamelet, annoncé à la *Bibliographie de la France* le 7 septembre 1917, on trouve ceci :

— Oh! vous, ça vous est égal, la guerre ne vous atteint pas, vous n'avez personne au front !

— Personne au front ? dit-elle seulement. Pardon, Madame, j'ai la France.

Rendant compte de l'ouvrage dans notre fascicule du 16 novembre dernier : Rachilde dit, page 315 :

Page 234 de son livre, au bout de son chapitre intitulé : *Réapparition du cafard*, je trouve un mot, pardon, deux phrases que je crois avoir déjà lues dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1915, sous... ma signature. Différents journaux quotidiens ont bien voulu le reproduire et le transformer en mot de la fin... Une héroïne lui donne par-dessus le marché... l'immortalité... C'est vraiment trop l'honneur!

Sur quoi Mlle Geneviève Duhamelet a adressé à Rachilde la lettre suivante :

27 novembre 1917.

Madame

Vous me permettrez bien, s'il vous plaît, avant de me disculper à vos yeux de cette accusation de plagiat qui m'atteint dans ma probité, vous me permettrez, dis-je, de vous témoigner toute la peine que j'éprouve en constatant que la première

blessure qui m'atteint, à mes débuts dans la lutte, me vient d'une femme que j'admire et dont la sympathie m'eût été si précieuse.

Vous sembliez vouloir me l'accorder, cette sympathie, puisque vous avez lu avec tant d'attention « Ces dames de l'Hôpital 336 », et que vous avez bien voulu trouver quelque facilité à son auteur.

Je suis très jeune, Madame, et, pleine de respect pour mes maîtres, je ne demande pas mieux que de citer leurs mots. Vous en avez eu la preuve dans mon livre même, page 207, dans le chapitre intitulé *Fête Nationale de Ramadan* où j'ai prêté à François le mot de Mistral : « C'est à la portée de tout le monde. »

C'est donc vous dire, Madame, que si j'avais su que cet admirable mot au sujet duquel vous m'incriminez était de vous, je n'eusse pas hésité à vous nommer comme j'ai nommé le Chantre de Mireille et, du coup, vous n'auriez pu m'accuser de cette indélicatesse qu'est le plagiat. Or je ne mérite pas que vous m'appeliez voleuse, car, au demeurant, je ne vous ai rien dérobé.

Veuillez me prêter quelques minutes d'attention.

Ledit mot ou plutôt lesdites phrases, je les ai entendues au cours de mon service d'hôpital et c'est effectivement celle que j'appelle Mademoiselle Blazins qui les a prononcées Cette infirmière, dont le vrai nom est Madeleine Touzard, habite actuellement 88 boulevard de Courcelles et pourrait témoigner à l'occasion, Madame, qu'elle n'avait point lu le « Mercure de France » (l'hôpital d'Angerville-sur-Mer, *alias* Fécamp, était trop pauvre pour s'offrir l'abonnement).

Quant aux quotidiens, j'ignore lesquels ont reproduit votre mot, Madame, mais ce que je sais bien, c'est que nous en lisions peu en ce temps-là. L'infirmier chargé de ce service, nous les apportait après le déjeuner, pendant notre heure de repos et toutes trois (le major, Marie et Françoise...) nous les lisions ensemble, nous signalant au passage les mots et les articles intéressants.

Si j'avais eu connaissance déjà de ce mot, je n'en eusse pas été si agréablement surprise en l'entendant dans la bouche de Mlle Blazins. Je n'aurais en tout cas jamais eu la déloyale pensée de me l'approprier, je puis vous en donner ma parole.

J'ai questionné mon ancienne compagne, elle ne se souvient pas d'avoir jamais lu cette phrase qui lui est jaillie du cœur devant une critique bête et méchante d'une dame du pays. Elle croit avoir exprimé spontanément sa pensée. En admettant cependant que, involontairement, sa bonne foi ait été surprise et qu'elle ait été victime d'une réminiscence, ce n'est pas moi qui suis coupable, avouez-le, Madame, d'avoir ramassé cette perle que je croyais n'appartenir à personne.

Que ressort-il de tout ceci? De votre côté, Madame, j'espère que je vous ai convaincue de mon innocence. Pour ma part, je puis admettre cette théorie généralement acceptée que lorsqu'une noble idée, un généreux sentiment sont en puissance dans l'air, les gens de cœur les éprouvent d'une manière spontanée. Il y a, chez les êtres délicats des cordes qui vibrent à la même note, comme celles de violons différents.

D'autres que moi ont constaté cette parité singulière des sentiments, à commencer par ce poète du XVIIIe siècle dont vous connaissez aussi bien que moi l'épigramme :

Dis-je quelque chose nouvelle,
L'humanité toute en cervelle
Me dit : « Je l'ai dite avant toi ! »
Que ne venait-elle après moi,
J'aurais dit la chose avant elle !

Je ne puis vous demander, Madame, de publier cette trop longue lettre. Pourrais-je néanmoins solliciter de vous un mot dans le « Mercure » afin de me laver de cette accusation véritablement déshonorante ? Gardez-moi votre bienveillance pour mon prochain livre et pour les suivants et rendez-moi votre estime, Madame. Je vous assure que je la mérite et qu'il m'est très dur de m'en voir privée.

Respectueux compliments. GENEVIÈVE DUHAMELET.

A cette longue lettre, Rachilde répond ce qui suit :

Il me reste, Mademoiselle, à vous exprimer toute ma satisfaction en voyant, à n'en pas douter, qu'une jeune héroïne catholique de votre roman s'est rencontrée, dans une même pensée spontanément jaillie sous la même forme, avec une très vieille libre-penseuse.

Pendant que les hommes, les plus diplomates, s'évertuent, à coups de gros mots,

à détruire l'union sacrée, les femmes la rétablissent dans une communion d'idées qui les conduit aux mêmes naïves exclamations.

Je suis de bonne foi. Vous êtes de bonne foi, et Mlle Blazins, l'héroïne catholique en question, possède la foi tout court, ce qui est encore plus beau.

Seulement, un conseil : ne cherchez pas l'esprit dans les affaires de cœur. Votre livre, dont tous les chapitres se terminent par ce que les journalistes appellent : un mot de la fin, a un parfum troublant de *rédaction*. Il est trop bien composé.

Je sais bien que rien n'est nouveau sous le soleil, avec ou sans citation du XVIIIe siècle, mais l'ingénuité de la forme est comme l'aurore : si elle revient tous les jours, elle ajoute cependant un jour nouveau à toute la vie.

RACHILDE.

§

A l'Académie Goncourt. — L'Académie des Dix s'est réunie le 3 décembre pour élire son dixième membre. Ce fut M. Jean Ajalbert qui remplacera Octave Mirbeau par 5 voix contre 3 à M. Georges Courteline et 1 à M. Raoul Ponchon.

Au premier tour, les voix s'étaient ainsi réparties : MM. Jean Ajalbert, 4 ; Georges Courteline, 2 ; Joséphin Péladan, 2 ; Raoul Ponchon, 1.

M. Jean Ajalbert est né à Levallois-Perret en 1863. Il a fait son droit à Paris. Dès ses vingt ans, il publia *Sur le Vif* (1883) ; *Paysages et Femmes* (1884) : *Sur le talus*, vers (1885) ; *Le P'tit*, roman (1886) ; *Femmes et Paysages*, poésies complètes (1887) ; *En amour*, roman (1889) ; *La Fille Elisa*, pièce (1890) ; *En Auvergne*, voyages (1891) ; *Notes sur Berlin*, voyages (1892) ; *Le Cœur gros*, nouvelle (1893) ; *L'Auvergne*, voyages, (1896), couronné par l'Académie française ; *Celles qui passent*, nouvelle (1897) ; *Sous le Sabre* ; *Les deux Justices* ; *La Forêt Noire* ; *Quelques dessous du Procès de Rennes*, polémiques (1898-1899) ; *La Journée*, roman (1900) ; *A Fleur de peau*, pièce (1901) ; *Me Lacourbasse*, roman (1902) ; *Enquête sur les Droits de l'Artiste*, questions d'économie sociale (1904) ; *Sao Var Di*, roman (1905) ; *L'Indo-Chine en péril*, questions coloniales (1906) ; *Histoire et Guide illustré de la Malmaison* (en collaboration avec M. Dumouthier, 1907) ; *Bas de soie et Pieds nus* (1908) ; *L'Heure de l'Italie* (1917) ; *Le Maroc sans les Boches* (1917).

M. Jean Ajalbert n'était pas un familier d'Edmond de Goncourt, mais il tira de son roman *la Fille Élisa* une pièce dont le succès fut une des dernières joies du maître de l'écriture artiste. M. Jean Ajalbert, qui est un grand voyageur, a parcouru l'Europe, les Indes, Java, l'Indo-Chine, la Chine, le Japon ; il a exploré le Haut Laos et le Haut Siam.

Il a été plusieurs années conservateur du Musée de la Malmaison, dont il a notablement accrû les richesses.

Il est maintenant administrateur de la Manufacture de Beauvais.

M. Jean Ajalbert comptait de nombreux amis chez les neuf qui l'ont élu dixième comme prosateur remarquable et Goncourtiste distingué.

§

L'Origine de L'Entente Cordiale. — Récemment, Mr. T. Fisher Unwin demandait, dans *Notes and Queries*, qui est *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* en Angleterre, quel était le plus ancien exemple de l'usage de l'expression « entente cordiale ». Nous trouvons, à ce propos, le passage suivant dans une lettre de Richard Cobden à Michel Chevalier datée du 14 septembre 1859 :

.... Je serais heureux de voir abolis les obstacles que notre sotte législation met aux rapports des deux pays.

Je ne vois qu'une telle politique qui puisse apporter une amélioration durable dans les relations *politiques* de la France et de l'Angleterre. Je désespère entièrement de trouver la paix et l'harmonie dans les efforts des gouvernements et de la diplomatie.

Les deux pays doivent être amenés à une dépendance mutuelle par la satisfaction de leurs besoins réciproques. Il n'y a pas d'autre moyen de détruire l'antagonisme de langage et de race. C'est la méthode de Dieu lui-même pour produire une *entente cordiale*, et tout autre système ne vaut pas un liard.

Depuis lors, les Anglais n'ont guère cessé de nous reprocher notre protectionnisme, en nous engageant à nous en débarrasser. Puis, un beau jour, certains d'entre eux s'aperçurent que le libre échange,— qui ne présentait aucun danger entre la France et l'Angleterre, pays d'activité économique complémentaire, — favorisait surtout la déloyale concurrence de l'Allemagne, et il y eut un parti qui réclama l'imposition de tarifs douaniers. L'entente cordiale n'en subit aucune atteinte, au contraire, et elle s'est affermie depuis lors avec les résultats que l'on sait. Il serait intéressant de connaître, à présent, des exemples anciens de l'emploi de cette expression si heureuse.

§

L'Académie des Dingos. — Si vous voulez savoir ce que c'est que les Dingos, il faudrait le demander à l'un des mystérieux gastronomes qui, dans les derniers jours de novembre, déjeunèrent dans un passage près des boulevards. Il faudrait le demander à M. André de Lorde qui, comme bibliothécaire, a passé de l'Arsenal à Sainte-Geneviève et, comme dramaturge, a trouvé les cinq minutes de terreur du Grand-Guignol. — Le repas ne se passe pas sans incidents, mais ils ne furent pas d'ordre littéraire. M. Maurice Verne qui n'avait pu venir s'était fait représenter par un Malgache, qui mangea, ma foi, autant que tous les convives réunis. A la fin du déjeuner on s'aperçut que le Malgache n'était qu'un pantin dressé à ravitailler son maître.

Au moment du café, le comité se démasqua soudain et les visages disparurent. On procéda à l'examen des récipiendaires. Une jeune Anglaise, dont le nom supposé serait Lola Dorling, emporta les suffrages en prouvant que depuis sa naissance elle n'avait lu que le *Punch*, journal dont, par héritage, elle possède une collection. Un nombre incroyable de jolies femmes sollicitèrent encore d'entrer dans la bizarre compagnie des Dingos et lorsqu'on se quitta, on eut la surprise de constater que le président était aveugle; l'ordre qui n'avait cessé de régner s'expliquait par ce fait même.

Chacun reprit son masque et s'en alla. Si bien que Mme Jeanne Landre, tête à tête avec le Pantin et l'Aveugle, put célébrer à son aise le los d'une société dont la dénomination rappelle celles de ces académiciens italiens qui s'intitulaient singulièrement les Confus, les Paresseux, les Endormis, les Agités, les Lunatiques, les Assourdis, les Excentriques, les Insensés, les Insipides, les Monotones, les Négligés, les Indisposés, les Infécondes les Ivrognes, les Extravagants, les Hétéroclites, les Flatulants, etc., etc. Jarckius, en 1725, a publié l'histoire de ces Académies bizares du Piémont, de Milan et de Ferrare.

Si des lettrés italiens ont pris des noms aussi singuliers, pourquoi des écrivains français n'illustreraient-ils point le nom des Dingos ?

§

La Muse française au Pont-Neuf. — Sous ce nom, M. Emile Duard, de l'Odéon, a fondé *l'Anthologie parlée des poètes de France*.

M. Duard poursuit le but de faire connaître les poètes, de faire vivre leurs œuvres, « de faire sortir du silence des livres la pensée ailée, comique émue, naïve, radieuse, qui est le propre du génie français ».

La première séance de la première série a eu lieu le 10, précédée d'une causerie de M. Paul Fort.

Cette première série comprendra les noms de Villon, Marot, Ronsard, La Fontaine, Chénier, Lamartine, Victor Hugo, Aloysius Bertrand, Musset Banville, Verlaine, Ponchon, Laforgue, Samain, Moréas, Van Lerberghe, Henri de Régnier, Maeterlinck, Stuart Merril, Paul Claudel, Paul Fort, Guillaume Apollinaire, Jules Romains et Blaise Cendrars.

On chantera aussi des Noëls et des chansons populaires. C'est le début d'un mouvement qui, avec les matinées poétiques du Vieux-Colombier, est appelé à prendre de l'importance.

On peut demander le programme et les conditions à la « Muse française du Pont-Neuf », 24, place Dauphine.

§

Un mille en 40 secondes. — Un journal de Chicago relate que Barney Oldfield, vainqueur dans plusieurs grandes courses de vitesse, vient de décider qu'il tentera prochainement de franchir un mille en 40 secondes. En expliquant son intention à quelques journalistes, Barney a ajouté ce qui suit : « Un de ces jours il se produira quelque chose d'anormal dans le fonctionnement de ma voiture, un dérapage mortel se produira et une fois que je serai disparu pour toujours, les amateurs se diront que « Barney faisait de la grande vitesse lorsque cet accident est arrivé. » Il y a quelque temps, Barnay a établi huit nouveaux records à St-Louis, mais il ne veut pas s'arrêter là. Il lui faut le record du mille en quarante secondes.

§

Succession de Madame la Princesse de Faucigny-Lucinge. — On vient de procéder à la première vente des objets d'art provenant de la succession de Mme la Princesse de Faucigny-Lucinge, née de Choiseul-Gouffier.

Les portraits très nombreux représentent *la comtesse de Choiseul-Gouffier*, née princesse Galitzine, aquarelle de Brulloff portant au verso de l'encadrement une autre aquarelle, signée : S. Rossi, représentant le Prince Serge Galitzine (1835) ; un pastel du XVIIIe siècle représente *le prince Albert de Luynes*, un pastel de Kuchurski « d'après P. » montre *Marie-Antoinette*, « en costume de veuve, en buste, sur un fond de muraille » ; un pastel attribué à Liotard offre le *portrait du Maréchal de Saxe* ; un dessin à la mine de plomb rehaussé d'encre de Chine par Moissard montre *l'impératrice Marie-Louise*, telle qu'elle fut gravée par Gouttière ; le *portrait de Madame de Graffigny*, nous présente l'auteur des *Lettres péruviennes*, assise dans un fauteuil tenant un livre ouvert de la main droite ; Bacciarelli a peint au XVIIIe siècle le *portrait du prince Michel Massalski*, hetman du grand-duché de Lithuanie, *Victoire Radzi-*

will, comtesse Miesolowska et *Ignace-Jacques, prince Massalski, évêque de Vilna* ; Simon Belle montre *Mademoiselle de Chartres, abbesse de Chelles* ; auprès d'un *portrait équestre de Louis XV*, par Bréda, plusieurs portraits attribués à Philippe de Champaigne ou à son école représentent *Louis XIII, Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, Mazarin, Voiture, le grand Condé* et, dans un même tableau, Charlemagne, Henri IV et Louis XVIII ; on attribue à Charpentier un portrait de *Mademoiselle de Penthièvre*, à François Clouet celui d'Eléonore d'Autriche et à Coypel celui de Mlle Châteauneuf ; Louis Couderc montre *la duchesse d'Angoulême* posant la première pierre d'un monument élevé à la mémoire des victimes de Quiberon ; l'école de David est représentée par *le Roi de Rome* et *la comtesse Victoire de Choiseul, née Potocka* ; l'école d'Hubert Drouais nous montre le comte d'Artois, etc. etc.. Mentionnons encore le portrait d'Auguste III, le roi qui donna lieu au vers proverbial :

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre,

et un « porte-carte ovale en écaille brune monté en or, contenant une miniature ovale : Portrait du Roi Louis XVIII », signé de Mlle Lizinka. Il y a encore un bas-relief de marbre représentant le duc de Malborough et deux portraits du Grand Condé, un buste et un médaillon en terre cuite. N'auraient-ils point été acquis par M. Maurice Barrès lui-même qui peut se flatter de ressemblance frappante avec celui qui dans l'art de la guerre ne soutient pas la comparaison avec Napoléon le Grand, mais n'est pas inférieur aux autres grands capitaines ?

§

Réformes culinaires. — Interrogé sur la cuisine de l'après-guerre, un des maîtres de l'art gastronomique, M. Montagné, a répondu de la façon suivante :

« Il faut prévoir cependant que bien des choses qui, naguère, étaient apprêtées sur place même, et au fur et à mesure des besoins, seront dans un avenir prochain préparées industriellement.

« Est-ce dire que la saveur de ces préparations sera moindre, ainsi que le prétendent les traditionnalistes ? Non, certes. Soyez assuré même que la cuisine scientifique que nous vaudra la guerre, si industrialisée soit-elle, sera toujours de la cuisine à la française, c'est-à-dire excellente.

« Je sais que déjà bien des essais sont faits, bien des expériences qui ne peuvent manquer de donner de bons résultats. Je prévois que l'art de la conserve qui, depuis 1812, n'a pas sensiblement varié va se transformer de façon radicale. Et soyez persuadé que dans l'alimentation future la conserve, mais non sous la forme actuelle, occupera une place prépondérante. C'est que bien des préjugés alimentaires vont disparaître, ce qui permettra d'utiliser des aliments, sinon nouveaux, du moins trop peu connus jusqu'ici.

« Il y aura aussi de très importants changements dans l'outillage de la cuisine. Déjà, durant la guerre, on a été obligé de faire appel à des ustensiles qu'on avait repoussés jusqu'à maintenant. Le cas des auto-cuiseurs — je ne parle pas des caisses norvégiennes qui ne sont que des conservateurs de chaleur acquise, — le cas des auto-cuiseurs est très caractéristique. Bien longtemps avant la guerre, j'en avais préconisé l'emploi non seule-

ment pour les ménages, mais pour les hôtels et restaurants. Et sur nos indications à M. Louis Chartier et moi, un constructeur avait créé un cuiseur spécialement destiné aux restaurants. Tentative vaine. Les restaurateurs sont restés indifférents, malgré les démonstrations concluantes faites devant eux.

« Ces appareils, et bien d'autres encore, vont maintenant entrer en usage. L'électricité elle-même va entrer en scène. La cuisine à l'électricité est une forme de demain.

« Cela, je le sais, fait bondir les pseudo-gastronomes, culinographes ou autres, qui ne veulent pas qu'on touche à l'antique et incommode matériel de nos grand'mères. »

M. Montagné a donc des idées d'avant-garde en cuisine.

§

Loges « de classes ». — Londres possède plusieurs loges *de classes*. Ce sont celles dont les membres exercent tous la même profession. Il y a une loge de gens de lettres, une loge de médecins, etc.

On vient de créer une loge, dont les 98 fondateurs appartiennent au service de contre-aviation.

C'est en présence de près de 500 maçons que le grand secrétaire de la Grande Loge d'Angleterre, sir Edward Letchworth, vient de consacrer cette loge, dont le titre complet est *Royal Navy Anti-Aircraft Lodge n° 3790*. Au cours de la cérémonie, la Bible et la charte de constitution de la loge étaient reliées au moyen d'une pièce provenant d'un zeppelin récemment abattu, et une partie des bijoux des Officiers Dignitaires étaient faits d'aluminium tiré des zeppelins abattus à Cuffley et dans l'Essex.

§

L'Abbé Bordelon dans les tranchées. — La dernière fois que René Dalize était venu en permission avant d'aller mourir devant Craonne, il racontait avoir trouvé dans une cagna deux volumes in-12 intitulés : *les Imaginations de M. Oufle* dont il ignorait l'auteur et qui l'avaient amusé. Il apprit avec curiosité que cet ouvrage était de l'abbé Bordelon et cet auteur étant bien oublié aujourd'hui, il manifesta l'intention de s'en occuper après la guerre.

L'abbé Laurent Bordelon est en effet assez oublié. On sait peu de choses de son existence ; il naquit à Bourges en 1653 et mourut à Paris en 1730 ; ce fut un des auteurs les plus féconds de son temps, mais son talent ne répondait pas à sa fécondité.

On ne saurait dénombrer ici tous ses ouvrages, ses « péchés mortels », comme il avait le bon goût et les appeler.

Citons ses *Diversités curieuses* en douze volumes, *Métalon les aventures incroyables et toutefois et cétera, suivies de scènes du clam et du coram* (1708), *Le voyage forcé de Bécaford l'hypocondriaque* (1709), *Les imaginations extravagantes de M. Oufle* (1710, réimprimé en 1753), où il combat les superstitions, qui eut du succès et fut même traduit en italien, *Gangam ou l'homme prodigieux transporté dans l'air, sur la terre, et sous les eaux* (1712), etc.

Monselet songea à remettre en honneur cet aimable et bizarre prédé-

cesseur de Jules Verne et de Wells. M. Gustave Lanson parle quelque part de ce singulier auteur.

§

L'Habit rouge. — Le pantalon rouge n'a pas disparu ; il restera sans doute le vêtement de parade de l'armée française ; de même la veste rouge pour l'armée anglaise qui ne l'abandonnera point.

Les souverains anglais ont toujours aimé l'habit rouge. Le roi Georges II, dont l'âme guerrière était connue et qui n'était jamais vêtu qu'en militaire, n'était satisfait que lorsqu'il portait un habit rouge et, afin d'en avoir toujours du plus brillant écarlate, il donnait ordre qu'on lui apportât de France, tous les ans, en contrebande, une pièce de drap de cette couleur. Un courrier la prenait à Douvres, et l'apportait directement au palais de Saint-James. Lady Yarmouth, qui était chargée de l'y recevoir, avait peine à calmer l'impatience du roi quand l'arrivée de son écarlate éprouvait des retards.

§

Koncordia, tel est le nom d'une association de gens de lettres autrichiens qui s'est fondée à Vienne il y a bon nombre d'années, et qui annonce vouloir décerner deux prix de dix mille couronnes aux deux meilleurs romans sur la guerre. Voici ce que *Koncordia* en attend :

Le roman qui se présente à notre pensée n'a nul besoin d'être un roman militaire dans l'acception étroite du mot. Il ne doit pas se jouer uniquement dans le cercle fulgurant des champs de bataille et, tout en tenant compte de l'action des combattants, il ne doit pas passer sous silence les exploits silencieux de l'arrière, la bravoure de nos femmes, l'abnégation de la population entière devant la grande tâche de la guerre. Le côté populaire et l'humanité seront les meilleures qualités de ce livre qui reflétera le visage grave de l'Autriche dans ces jours historiques.

A la suite de ces lignes, un collaborateur de la revue *Mœrz* nous offre le commentaire suivant :

Oh ! pourrions-nous l'oublier [cette époque] ! Ou bien *Koncordia* voudrait-elle couronner un roman qui lui révélât le visage vrai de cette grande époque et exprimât des vérités plus générales que : « J'ai donné de l'or pour du fer » ? *Koncordia* croit-elle qu'un écrivain veuille jamais concourir, qui n'entre pas dans la catégorie des Strobl, Hans Müller, Major von Lauff ? *Koncordia* oublie-t-elle ou ignore-t-elle quand fut composée la première œuvre d'art sur la guerre de Trente Ans? Dans quel cerveau de Conseiller aulique a pu naître l'idée de ce prix ?

J'entends déjà crisser les plumes de nos gens de lettres, alors que ceux-ci, un œil fixé sur le prix de 10.000 couronnes, suent du patriotisme et mixturent une sauce de sang et de jus de framboises, populaire et humaine à la fois, édulcoré pour le palais du peuple et éveillant chez l'homme le goût de l' « humain ». Ce roman commencera par les fils de héros, les mères de héros et les fiancées de héros, il se passera dans la cité viennoise, bien à point pour l'âme des vrais Autrichiens ; puis viendront de touchantes idylles de tranchées, des batailles joyeuses et des assauts ravissants. Quelle jouissance offrira la description de la mort héroïque : mais que point on ne s'effraie, ce ne sera qu'un poème primé par *Koncordia*. Puis ce sera le tour de l'arrière où, pleinement conscientes du devoir patriotique, de pauvres femmes, dans les durs mois d'hiver, claquant des dents, feront la queue dès 3 ou 4 heures du matin pour, vers dix ou onze heures, obtenir un œuf ou vingt grammes de beurre, cependant qu'à la maison les enfants meurent de froid. Que le roman soit noir, jaune et rose, et il sera inévitablement couronné. Car nous ne sommes pas des barbares comme ces Français qui, eux, ont couronné un livre révélant le vrai visage de la guerre.

§

3e Centenaire de Suarez. — Au congrès de Grenade en l'honneur de François Suarez se sont rencontrés les représentants les plus qualifiés du catholicisme international.

Le *Docteur éminent* mourut le 25 septembre 1617.

Ce grand théologien passait, il y a encore quelques années, pour le corrupteur de la tradition scolastique.

Mais depuis les choses ont bien changé et le cardinal dominicain Zefirino Gonzalès proclame Suarez *le plus scolastique des scolastiques*.

Le centenaire célébré à Grenade l'a été avec d'autant plus d'à-propos que Suarez n'est resté étranger ni au droit public, ni au droit international.

Le Pape Benoît XV n'a pas manqué de souligner le fait, en faisant écrire à l'archevêque de Grenade qu'il souhaite un plein succès à ces solennités en l'honneur du théologien « auquel la science du droit et surtout du droit des gens et du droit international est si grandement redevable ».

Mais qui voudrait se donner la peine de lire les 32 volumes écrits par Suarez? Il en est si peu même qui aient eu la constance de lire les 34 in-quarto de saint Thomas, qui est la personnification la plus éminente de la philosophie scolastique.

§

Charles Nodier et le choléra. — On a parlé plusieurs fois de choléra durant cette guerre et notamment l'on a dit qu'il avait sévi dans l'armée bulgare.

Sait-on que Charles Nodier avait des idées à lui sur le choléra ? Voici une lettre qu'il écrivit le 4 avril 1832. Elle est adressée à l'ami d'Hoffmann, le docteur Koreff, qui jouissait alors à Paris d'une réputation de médecin-magicien, et a paru dans le *Bulletin du Bibliophile* de décembre 1860.

Sage Koreff,

Vous qui daignez croire aux perceptions lucides du sommeil, même dans les gens sans titres et sans savoir comme moi, accueillez sous les ailes de votre génie une de mes perceptions, fécondez-là et faites-en votre gloire.

Le *choléra* est une maladie pneumonique.

Il est diamétralement opposé à l'affection commune des phthisiques, qui consiste dans une aptitude excessive à décomposer l'air atmosphérique pour en absorber la partie vitale.

Le *choléra* consiste dans une atrophie spéciale du poumon, qui le rend inapte à cette décomposition salutaire.

Les *cholériques* meurent asphyxiés, cela est démontré par le pronostic, par le symptomatisme et par l'autopsie.

Dieu a dit : Vous avez décomposé l'air; voici la maladie : cherchez le remède. Les doctes ont approché de la vérité en recourant aux boissons oxygénées qui ont produit quelques bons effets. Les doctes ressemblent beaucoup à un homme distrait qui cherche ses lunettes et qui les a sur le nez.

Appliquez hermétiquement aux organes respiratoires externes d'un cholérique le timbre d'un cornet, terminé par un siphon. Plongez le siphon dans l'oxygène, et, après cinq ou six aspirations, dites à votre malade : *surge et ambula.*

Si le cas n'est pas équivoque, il se lèvera et il marchera. Le ciel, sage Koreff, vous ait en sa sainte et digne garde ?

CHARLES NODIER.

§

L'Art en Amérique. — Les Etats-Unis sont désunis sur la question de savoir si le sculpteur ami de la France, George Gray Barnard, a repré-

senté Abraham Lincolm comme il fallait ou s'il a trahi son modèle assassiné le 14 avril 1865.

Cette question ne les passionne pas moins que la question du Balzac de Rodin passionna jadis les Français.

Les Français reprochaient à Rodin son manque d'élégance et Jean Lorrain, qui faisait autorité à l'époque, citait dans son *Pall-mall* le « Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille », de La Fontaine ; de même, les Américains reprochent à Barnard d'avoir représenté Lincoln autrement qu'habillé à la dernière mode.

Il y aurait là quelque manœuvre bochisante qu'on ne serait nullement surpris, et l'on peut s'étonner que l'Angleterre, faisant droit au braillards de la presse de Hearst, ait refusé la réplique de la statue de Lincoln érigée à Cincinnati, offerte par un amateur américain, M. Charles Inft, ami avéré des Alliés.

Quant à la statue de Lincoln, elle est saisissante : un Lincoln maigre, en redingote sévère de l'époque.

Le vérisme se double ici d'une sorte d'observation psychologique *a posteriori*, comme pour le Balzac de Rodin.

La tête est comme un flambeau échevelé où on peut lire la volonté et la ténacité américaines.

On voit bien pourquoi la presse de Hearst à trouvé le *Lincoln* de George Gray Barnard trop peu élégant, c'est que cette statue n'a pas cette banalité que les Allemands avaient pensé découvrir dans l'âme yankee, comptant sur l'unité de l'âme allemande pour s'imposer à l'Amérique.

La redingote n'est pas un argument contre le *Lincoln* de Cincinnati.

Les alliés ont sur leurs places publiques assez d'hommes d'Etat en redingote pour qu'ils puissent admettre le principe de la redingote du *Lincoln*.

D'autre part, cette statue a assez de caractère pour que la France puisse soutenir de toute son autorité artistique son ami George Gray Barnard.

§

L'oiseau jardinier. — L'oiseau jardinier vit dans les superbes forêts vierges des monts Arfauk dans la Nouvelle-Guinée. Il a la taille d'une tourterelle et mériterait d'être connu non seulementde ceux qui s'intéressent à l'ornithologie, mais aussi de ceux que passionne la nature en général.

Cet oiseau singulier appartient à la race des paradisiers et les naturalistes l'appellent en leur jargon l'*Amblyornis inornata*. Un ornithologue italien, M. Beccari, propose de l'appeler simplement « le jardinier » et démontre que ce nom ne peut être mieux porté.

Le nid conjugal est le dernier de ses soucis. Il préfère à ce nid, où il élève ses petits, un nid de plaisance pour y faire ses frasques avec ses compagnons et ses amies.

Ce nid d'agrément est une véritable maison, très grande, de forme conique, d'un mètre de diamètre et de plus d'un mètre de hauteur. Il le construit avec les brindilles d'une sorte d'orchidée que les botanistes appellent Dendrobium, qui possède entre autres propriétés celle de durer plusieurs années.

Outre ses demeures seigneuriales, l'Amblyornis inornata possède aussi

un jardin où il dispose de la mousse, des fleurs nombreuses et variées, certain fruits, des champignons colorés et des insectes versicolores.

Ce qui est remarquable, c'est que « le jardinier » veut que son jardin ait toujours une grande fraîcheur et qu'il en remplace aussitôt les ornements qui se fanent un tant soit peu. Il faut ajouter que les indigènes l'appellent *bournoun-gourou*, c'est-à dire « oiseau savant ».

§

Lettres de Johnson. — On va vendre à Londres une collection de plus de 200 lettres autographes déjà publiées en deux volumes par Mme Piozzi sous le titre *Letters to and from the late Samuel Johnson L. L. D.* 1788. Outre ces lettres *au et du* fameux Samuel Johnson, il s'en trouve d'autres dans cette collection qui sont inédites, entre lesquelles la fameuse lettre écrite par le Dr Johnson à Madame Piozzi, alors Mrs Thrale, quand elle lui eut annoncé son prochain mariage avec Piozzi et aussi sa réponse. La collection contient encore quelques manuscrits de poèmes connus de Johnson.

§

Les Timbres et les collections publiques. — Les collections de timbres entrent maintenant dans le domaine de la haute curiosité.

En effet, la bibliothèque publique de Sydney vient de s'enrichir d'une importante collection de timbres-poste et fiscaux de la Nouvelle-Galles du Sud qui lui a été offerte par M. H. T. White et qui est évaluée à près de 500.000 francs.

Peut-être ne tardera-t-on pas, même en Europe, à conserver dans les Musées, les timbres les plus rares.

§

Litanies de guerre. — Il court, en ce moment, d'extraordinaires litanies de guerre qui auraient été retrouvées par « l'abbé Contrasty, grand fouilleur de bibliothèques », et qui auraient été publiées « en 1276, au moment où une guerre générale menaçait l'Europe ».

On y trouve cette invocation : « S. Henry, empereur, priez pour nous. » Il s'agit de Henri II, *le Saint* ou *le Boiteux*, arrière-petit-fils d'Henri l'Oiseleur. Il naquit en 972 et mourut en 1024. Il régna sur la Bavière dès 995, succéda à son cousin Othon III sur le trône d'Allemagne et fut couronné empereur à Rome en 1014. Il fut le dernier empereur de la maison de Saxe. Jeux singuliers de la guerre qui fait qu'un des Saints les plus populaires et qui est patron d'un si grand nombre de Français soit justement un Empereur d'Allemagne !

Dans ces litanies on trouve deux rois de France : saint Louis et saint Gontran. Les autres souverains invoqués sont : saint Ferdinand de Castille, saint Edouard d'Angleterre, saint Etienne de Hongrie, saint Casimir de Pologne, saint Canut de Danemark et saint Venceslas de Bohême. On y voit encore « saints Josué et Gédéon, capitaines juifs », qui sont donc les patrons des commandants de compagnie ; « saint Corneille, centurion », patron des chefs de section ; « saint Sébastien, officier général » ; « saint Ours, soldat ».

Brave saint Ours, patron du poilu, priez pour nous ! Voilà une oraison jaculatoire qui vaudrait la peine d'être à la mode.

§

Acanthologie. — L'affaire Bolo a donné lieu à quelques épigrammes. En voici une que nous trouvons dans les *Echos de France* :

Monsieur Bolo serait bigame,
Cas pendable qu'il nous cacha,
Mais ne semble-t-il pas, Madame,
Que c'est normal pour un pacha.

§

Récréations arithmétiques de guerre. — On a publié une brochure qui restera comme une curiosité de ce temps. Ce sont des problèmes d'actualité et qui ont trait à la guerre, comme celui-ci par exemple :

Une tranchée doit être préparée en 16 jours par 15 soldats travaillant 8 heures par jour. Après 4 jours de travail, 3 soldats tombent malades, les autres travaillent 1 heure de plus par jour. Dans combien de temps la tranchée sera-t-elle aménagée ?

Il y a dans chacun de ces problèmes la substance d'une nouvelle, voire d'un roman. Leur solution donnait lieu à des ouvrages économiques et même stratégiques. Et peu de livres actuels sont aussi substantiels que la brochure scolaire de MM. Jacquet et Laclef.

§

Ubu en Russie. — Nous ouvrons cette rubrique avec le regret d'avoir laissé passer trop d'occasions de signaler comment de simples citoyens, non préparés au gouvernement d'un grand peuple, peuvent d'un seul élan s'égaler au plus grand roi qui fut jamais. Nous espérons ainsi induire nos lecteurs en méditations philosophiques couleur du temps et idoines à les convaincre que la sagesse n'est point l'apanage des têtes couronnées.

Agence Reuter. — Les maximalistes ont fixé les élections du conseil municipal de Petrograd à lundi et mardi. Les cadets et les socialistes révolutionnaires refusent de participer aux élections. Seuls les maximalistes voteront.

[*L'Ombre d'Ubu :* Bien ! Ils seront donc élus, et ce sera bien fait !]

Radio-télégramme du gouvernement maximaliste. — Toutes les terres, avec les habitations qui y sont construites, les meubles et le bétail, sont déclarées propriété nationale et placées sous la gestion des comités agraires. Les propriétés immobilières privées sont abolies. Les habitations des propriétaires fonciers seront transformées en bâtiments d'utilité publique.

[*L'Ombre d'Ubu ;* Bien ! Puis ils tueront tout le monde, mangeront tout le veau et s'en iront !]

Le Pillage du Palais d'Hiver. — Pendant que les soldats, sous l'empire de l'ivresse, se livraient à leurs excès, un certain nombre d'autres, plus pratiques, écoulaient aux passants, à des prix défiant toute concurrence, les bouteilles qui remplissaient les poches de leur capote; mais ces transactions, opérées rapidement et subrepticement, ne se firent pas sans duperie, et tel, croyant faire une bonne affaire, se vit passer comme champagne, dans son enveloppe de paille, une simple bouteille d'eau minérale.

[*L'Ombre d'Ubu :* Cornegidouille! Monsieuye notre soldat, nous vous nommons général !]

MERCVRE.

TABLES DES SOMMAIRES

(1917)

—

CXIX — N° 445. — 1er JANVIER

Maurice Maeterlinck.....	*Adieu à l'Ami*.....	5
Henri de Régnier.....	*Emile Verhaeren*.....	9
Francis Vielé-Griffin.....	*Verhaeren*, poème.....	13
André Fontainas.....	*Sur la Vie et l'Œuvre de Verhaeren.*	14
Georges Maurevert.....	*De la Particule « de » et de la Particulomanie*.....	35
R. Brice.....	*Un Prologue*.....	62
Docteur E. Callamand.....	*La Question du latin*.....	69
Dostoievski (J.-W. Bienstock *trad.*).....	*Niétotchka Nesvanova*, roman (III)..	78

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 100. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 105. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 111. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 115. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 119. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 126. — Gustave Kahn : *Art*, 134. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 138. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 143. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, A travers la Presse*, 155. — Lucile Dubois : *La France jugée à l'Etranger*, 171. — Georges Liges : *Variétés : Le Professeur Royce*, 179. — Mercvre : *Publications récentes*, 182 ; *Echos*, 184.

CXIX — N° 446. — 16 JANVIER

Colonna de Cesari Rocca...	*Don Juan sa famille, sa légende et sa vie*, d'après des témoignages contemporains.....	193
Verner de Heidenstam (S. Garling, *trad.*).....	*Ura-Kaipa*.....	221
Ernest Raynaud.....	*Ode aux Arbres*.....	241
Roland Bréauté.....	*Les Allemands dans nos fermes*.....	247
Emile Laloy.....	*Guillaume II et l'Alliance Anglo-Japonaise*.....	271
Louis Piérard.....	*Sur la mort d'Emile Verhaeren*.....	282
Dostoievski (J.-W. Bienstock *trad.*).....	*Niétotchka Nesvanova*, roman (IV)..	285

Revue de la Quinzaine : Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 311. — Georges Palante : *Philosophie*, 314. — Henri Mazel : *Science sociale*, 321. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 326. — R. de Bury : *Les Journaux*, 331. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 336. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 341. — Divers : *A l'Etranger : Balkans, Suisse, A travers la Presse*, 356. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 372. — Mercvre : *Publications récentes*, 375 ; *Echos*, 376.

CXIX — N° 447. — 1er FÉVRIER

ETIENNE FOURNOL..... *Les Héritiers de la Succession d'Autriche*..... 385
LOUIS BOISSE..... *Le Paysage et la Nature dans l'Œuvre de Gustave Moreau*..... 417
JEAN DE LASSUS..... *Pour les Villes envahies*, poésie..... 429
ROLAND BRÉAUTÉ..... *Les Allemands dans nos fermes* (fin). 434
RICHARD CANTINELLI..... *D'une Rive à l'autre* (*Napoléon à Lyon*)..... 453
J.-W. BIENSTOCK..... *Raspoutine*..... 461
DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*)..... *Niétotchka Nezvanova*, roman (V).. 469

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 493. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 496. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 500. — CHARLES-HENRI HIRSCH : *Les Revues*, 503.— JEAN MARNOLD : *Musique*, 511. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 516. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 520.— DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, Suisse, A travers la Presse*, 549. — MERCVRE : *Publications récentes*, 565 ; *Echos*, 566.

CXIX — N° 448. — 16 FÉVRIER

PAUL LOUIS..... *Les Courants de la Social-Démocratie*..... 577
FERNAND GREGH..... *Poésies*..... 596
LOUIS NARQUET..... *A Propos de la vie chère*..... 601
HORACE VAN OFFEL..... *La Mauvaise Nouvelle*..... 615
THOMAS BARCLAY..... *Une Conversation avec le Président Wilson en 1903*..... 628
HENRI CLOUZOT..... *La Belle Production par le bel Effort*. 635
GUILLAUME APOLLINAIRE..... *Contribution à l'étude des Superstitions et du Folklore du Front*..... 650
DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*)..... *Niétotchka Nezvanova*, roman (VI).. 658

Revue de la Quinzaine : JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 684. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 691. — DOCTEUR PAUL VOIVENEL : *Science médicales*, 695 — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 700. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 705. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 710. — FRANCISCO CONTRERAS : *Lettres hispano-américaines*, 715. — P.-G. LA CHESNAIS : *Lettres scandinaves*, 723. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 727. — DIVERS : *A l'Etranger : Balkans, Norvège, A travers la Presse*, 745. — HENRY-D. DAVRAY : *Variétés : L'Art et les Travaux de la Guerre*, 755. — MERCVRE : *Publications récentes*, 761 ; *Echos*, 762.

CXX — N° 499. — 1er MARS

DANIEL BELLET..... *Science germanique et Réalisme industriel*..... 5
JEAN GIRAUDOUX..... *La Journée portugaise*..... 28
RENÉ KERDYK..... *Ariettes de Guerre*..... 36
***..... *Souvenirs sur Tourguenef*..... 41
X..... *Les Saucisses*..... 55
PAUL PELTIER..... *La Terreur prussienne et Dumas père*. 66
DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*)..... *Niétotchka Nezvanova*, roman (VII-fin)..... 76

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 104. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 109. — Henri Mazel : *Science sociale*, 113. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 117. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 123. — Jean Marnold : *Musique*, 130. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 136. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 141. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, Danemark, Norvège, Suède, A travers la Presse*, 156. — Mercvre : *Publications récentes*, 184; *Echos*, 185.

CXX — N° 450. — 16 MARS

Maurice Simart..... *Herbert-George Wells, sociologue...* 193
Saint-Pol-Roux..... *La Mobilisation de l'Imagination..* 222
André Rouveyre..... *Visages* (2e série) : *X. Philippe Berthelot*..... 233
Etienne Fournol..... *Les Héritiers de la Succession d'Autriche*..... 234
Fernand Mysor..... *Chant funèbre*, poésie..... 254
Louis Thomas..... *Ordonnances*..... 256
Louis Courthion..... *L'Origine des « clous » d'Hindenburg*..... 267
Albert Erlande..... *En Campagne avec la Légion étrangère* (première partie)..... 271

Revue de la Quinzaine : Georges Palante : *Philosophie*, 299. — Charles Merki : *Archéologie. Voyages*, 303. — R. de Bury : *Les Journaux*, 307. — Gustave Kahn : *Art*, 312. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 316. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 322. — Giovanni Papini : *Lettres italiennes*, 327. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 332. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 336. — Divers : *A l'Etranger : Balkans, Suisse, A travers la Presse*, 348. — W. Berteval. Robert Randau : *Variétés : Le Cinquantenaire de la mort de Baudelaire et l'Illustration des « Fleurs du Mal ». Villiers de l'Isle-Adam pendant l'Année terrible*, 362. — Mercvre : *Publications récentes*, 369 ; *Echos*, 371.

CXX — N° 451. — 1er AVRIL

W.-H. Friedel..... *Le Rôle politique des Universités allemandes*..... 385
Metchnikoff..... *Sur la Fonction sexuelle* (les dernières pages du Savant)..... 412
Baronne A. de Brimont.... *Poésies*..... 419
Henry Viollet..... *Les Fronts d'Asie*..... 424
Claude Laforêt..... *La Chirurgie et la Guerre*..... 437
H.-D. D..... *Un Hommage anglo-belge à Emile Verhaeren*..... 454
Albert Erlande..... *En Campagne avec la Légion étrangère* (première partie, IV-VI ; deuxième partie, I)..... 464

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 490. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 494. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 497. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 502. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 508. — Jean Marnold : *Musique*, 510. — Gustave Kahn : *Art*, 518. — Henri Albert : *Lettres alémaniques*, 523. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 527. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, Etats-Unis, Norvège, A travers la Presse*, 534. — Jacques Brieu : *Variétés : Edmond Bailly*, 553. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 557. — Mercvre : *Publications récentes*, 561 ; *Echos*, 563.

CXX No 452. — 16 AVRIL

J.-W. Bienstock	*La Russie nouvelle*	577
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : XI. *Joseph Reinach*	605
Fagus	*Grands frères qui dormez*.... poésie.	606
André Dubosco	*Nos Alliés Italiens*	609
Louis Bresse	*Le Vrai Ferdinand*	617
G. Meesemaecker	*La Transposition d'Art*	637
Albert Dauzat	*L'Argot militaire pendant la Guerre.*	655
Albert Erlande	*En Campagne avec la Légion étrangère* (deuxième partie, II-IV)	669

Revue de la Quinzaine : Jean de Gourmont : *Littérature*, 701. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 707. — Henri Mazel : *Science sociale*, 712. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 718. — Jacques Brieu : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 723. — R. de Bury : *Les Journaux*, 729. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 734. — Divers : *A l'Etranger : Balkans, Norvège, A travers la Presse*, 743. — A.-Ferdinand Herold : *Variétés : Grandeur et Décadence de Frédéric-Auguste Wolf*, 755. — Mercvre : *Publications récentes*, 759 ; *Echos*, 765.

CXXI No 453. — 1er MAI

René Lote	*Des Causes économiques et Intellectuelles*, Réflexions sur la Guerre..	5
Francis Vielé-Griffin	*La Forêt de Blois*, sonnet	23
André Rouveyre	*Le Commandement de la...e Division d'Artillerie Coloniale au Front*...	24
Léon Deffoux et Emile Zavie	*Guy de Maupassant romancier de soi-même*	27
Louis Bresse	*Le Vrai Ferdinand* (fin)	42
Ernest Jaubert	*La Lyre*, poème	61
Sidney Walker	*Sienkiewicz et Verhaeren*	65
Albert Erlande	*En Campagne avec la Légion étrangère* (deuxième partie, V-VIII)	75

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 105. — Charles Merki : *Archéologie. Voyages*, 109. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 113. — Jean Marnold : *Musique*, 120. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 124. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 227. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 132. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, Suisse, A travers la Presse*, 158. — Mercvre : *Publications récentes*, 179 ; *Echos*, 181.

CXXI No 454. — 16 MAI

J.-H. Rosny jeune	*La Moralité publique en France et en Allemagne avant la Bataille de la Marne*	193
Pierre Lasserre	*Le Sentiment religieux au XVIIe siècle*	229
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *XII. Jacques-Emile Blanche, André Gide*	238
Paul Morand	*Clarisse ou l'Amitié*, nouvelle	239
Jean Baron	*Une Mort*, poème	255
Paul Louis	*La Cassure de la Social-Démocratie allemande*	257
J. Perdriel-Vaissière	*Rupert Brooke, le premier mort des Dardanelles*	274

X..... *Et les Cerfs-Volants ?*..... 280
ALBERT ERLANDE..... *En Campagne avec la Légion étrangère* (troisième partie, I)..... 291

Revue de la Quinzaine : GEORGES PALANTE : *Philosophie*, 309. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 313. — JEAN NORSL : *Questions militaires et maritimes*, 317. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 321. — INTÉRIM : *Théâtre*, 326. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 328. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 335. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 340. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 343. — DIVERS : *A l'Étranger : Balkans, Norvège, Suisse, A travers la Presse*, 352. — AMAN-JEAN : *Variétés : Delacroix raconté par lui-même*, 368. — MERCVRE : *Publications récentes*, 370; *Echos*, 371.

CXXI — N° 455. — 1er JUIN

J.-W. BIENSTOCK..... *Les Premiers Jours de la Révolution et les Derniers Jours de la Cour de Russie*..... 385
EUGÈNE MONTFORT..... *Avec Mirbeau*..... 414
JEAN AJALBERT..... *La Paix et la Guerre au Maroc*... 426
ANDRÉ ROUVEYRE..... *Visages* (2e série) : *XIII. Gabriel Hanotaux*..... 445
ANDRÉ BAINE..... *Poèmes*..... 446
GINO SEVERINI..... *La Peinture d'avant-garde*..... 451
ALBERT HEUMANN..... *L'Amour de la Vie chez Verhaeren*.. 469
ALBERT ERLANDE..... *En Campagne avec la Légion étrangère* (troisième partie, II, fin)..... 477

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 505. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 508. — DOCTEUR PAUL VOIVENEL : *Sciences médicales*, 511. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 515. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 520. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 526. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 530. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 535. — DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Grande-Bretagne et Irlande, A travers la Presse*, 551. — MERCVRE : *Publications récentes*, 565 ; *Echos*, 566.

CXXI — N° 456. — 16 JUIN

LOUIS NARQUET..... *Le Pacifisme et la Guerre. De la Possibilité de la Paix universelle*.... 577
M. MARTIN-FURTH..... *Les Fils de Sem en Autriche*..... 611
PAUL-LOUIS CHESNEAU..... *Poésies*..... 620
AZORIN (A. G. *trad.*)..... *L'Espagnolisme des Romantiques français*..... 624
DOCTEUR LOUIS HUOT et DOCTEUR PAUL VOIVENEL..... *Diagramme psychologique de la Bataille*..... 642
CAMILLE MARBO..... *Le Survivant*, roman (I-II)..... 649

Revue de la Quinzaine : HENRI MAZEL : *Sciences sociale*, 676. — CHARLES MERKI : *Archéologie. Voyages*, 681. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 685. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 691. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 696. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 701. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 706. — DIVERS : *A l'Etranger : Balkans, Suisse, A travers la Presse*, 732. — HENRY-D. DAVRAY : *Variétés : Le Livre français et le Livre anglais. Vente d'une bibliothèque fameuse*, 746. — MERCVRE : *Publications récentes*, 751 ; *Echos*, 752.

CXXII N° 457. — 1er JUILLET

THÉRÈSE LAVAUDEN..... *La Psychologie de la Crise rurale anglais*..... 5
DENIS THÉVENIN..... *Discipline*..... 24
CAPITAINE Z***..... *Les Joyeux*..... 41
JEANNE GUILLET..... *Offrande*, poème..... 49
DOCTEUR STEPHEN CHAUVET.. *L'Illusion du « déjà vu »*..... 53
ANNE-MARIE et CHARLES-LALO..... *La Guerre et la Paix dans le Roman français*..... 70
L.-CH. WATELIN..... *La Tranchée littéraire*..... 97
CAMILLE MARBO..... *Le Survivant*, roman (Deuxième chapitre, VII-VIII; troisième chapitre, I-IV)..... 105

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 127. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 132. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 135. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 138. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 145. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 150. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 154 — DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Autriche, Belgique, Suisse, A travers la Presse*, 162. — *Publications récentes*, 185; *Echos*, 187.

CXXII N° 458. — 16 JUILLET

JULES DUHEM..... *Vue générale de la Question d'Alsace-Lorraine*..... 193
G. ZALDUMBIDE..... *José-Enrique Rodo*..... 229
CH. HAGEL..... *En France*, poésies..... 244
LOUIS NARQUET..... *La Femme dans la France de demain*. 250
JULES BERTAUT..... *Madame de Staël et l'Angleterre*.... 275
CAMILLE MARBO..... *Le Survivant*, roman (Troisième chapitre, fin; quatrième chapitre, I-V). 291

Revue de la Quinzaine : EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 315. — GEORGES PALANTE : *Philosophie*, 320. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 326. — JEAN DE GOURMONT : *Les Journaux*, 329. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 336. — THÉODORE STANTON : *Lettres américaines*, 341. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 346. — DIVERS : *A l'Etranger : Balkans, Danemark, Russie, A travers la Presse*, 355. — RAOUL LABRY : *Variétés : L'Ukraine et son poète nationale Chevtchenko*, 371. — MERCURE : *Publications récentes*, 375; *Echos*, 376.

CXXII N° 459. — 1er AOUT

J.-W. BIENSTOCK..... *La Révolution russe : Les Partis politiques et leurs Chefs*..... 385
ANDRÉ FONTAINAS..... *La Danse des Heures*, poème..... 420
EDMOND PILON..... *Stendhal et l'Amour allemand*..... 426
RENÉ EMERY..... *Quelques Lettres inédites de Baudelaire*..... 453
EDOUARD MAYNIAL..... *A propos de la Restauration religieuse de J.-J. Rousseau*..... 459
CAMILLE MARBO..... *Le Survivant*, roman (Quatrième chapitre, fin; cinquième et dernier chapitre)..... 467

Revue de la Quinzaine : INTÉRIM : *Les Poèmes*, 493. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 500. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 504. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 510. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 516. —

Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 523. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 527 — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, Suisse, A travers la Presse*, 543. — Fagus : *Variétés : Quelques remarques sur l'Argot militaire pendant la guerre*, 562. — Mercure : *Publications récentes*, 566 ; *Echos*, 567.

CXXII — N° 460. — 16 AOUT

Ernest Raynaud..... *Baudelaire et la Religion du Dandysme*..... 577
Louis Payen..... *La Mort parle*, poésie..... 615
Georges Rivals..... *L'Attitude du Vatican pendant la Guerre*..... 618
Henry Gauthier-Villars... *Sibylle de Rochlitz*..... 643
Henri Falk..... *Le Maître des Trois Etats*, roman (I-VI)..... 648

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 676. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 681. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientique*, 688. — R. de Bury : *Les Journaux*, 691. — Jean Marnold : *Musique*, 696. — Gustave Kahn : *Art*, 702. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 706. — Théodore Stanton : *Lettres américaines*, 710. — Divers : *Ouvrage sur la Guerre actuelle*, 715. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Balkans, Danemark, Norvège, Suisse, A travers la Presse*, 733. — Mercvre : *Publications récentes*, 758 ; *Echos*, 760.

CXXIII — N° 461. — 1er SEPTEMBRE

André Maurel..... *Un Ecrivain de la Guerre : M. Romain Rolland*..... 5
Dr Louis Huot et Dr Paul Voivenel..... *Le Cafard*..... 20
Madame Aupick..... *Lettres à Théodore de Bainville*, publiées par Jean Couturier..... 34
Michel Bratiano..... *Comme un lac au tain très pur*..... 44
Léon Tolstoi (A. Pierre trad.)..... *Rêves insensés. Pages sur Nicolas II.* 46
Félicien Pascal..... *Les Anglais à Verdun*..... 58
Henri Falk..... *Le Maître des Trois Etats*, roman (VII-XII, fin)..... 72

Revue de la Quinzaine: Rachilde : *Les Romans*, 103. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 108. — Henri Mazel : *Science sociale*, 113. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 118. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 123. — Le Régisseur : *Le Théâtre au Front*, 130. — Jean Marnold : *Musique*, 132. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 137. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Suisse, A travers la Presse*, 151. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 179. — Mercvre : *Publications récentes*, 182 ; *Echos*, 183.

CXXIII — N° 462. — 16 SEPTEMBRE

Paul Louis..... *Le Socialisme allemand et la Crise constitutionnelle Outre-Rhin*..... 193
André Rouveyre..... *Visages* (2e série) : *XIV. Lloyd George.* 211
Denis Thévenin..... *Civilisation*..... 212
René Arcos..... *Poésie*..... 221
Etienne Fournol..... *Les Héritiers de la Succession d'Autriche*..... 227
Henri Malo..... *En Flandre : Paysages du temps de Guerre*..... 257

MARCEL L'HERBIER..... « *Phèdre* » *à Cosmopolis*..... 275
ALFRED MACHARD..... *Trique, gamin de Paris*, roman (Première partie, I-VI.)..... 282

Revue de la Quinzaine : INTÉRIM : *Les Poèmes*, 312. — GEORGE PALANTE : *Philosophie*, 317. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 324. — R. DE BURY, *Les Journaux*, 329. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 333. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 338. — DIVERS : *A l'Etranger* : *Allemagne, Balkans, A travers la Presse*, 356. — CHARLES MERKI : *Variétés* : *L'Exposition des Petits Fabricants*, 370. — MERCVRE : *Publications récentes*, 374; *Echos*, 375.

CXXIII — N° 463. — 1er OCTOBRE

PAUL BOURDE..... *Qu'est-ce que la Révolution Française ?*..... 385
HENRY DÉRIEUX..... *La Plasticité de Baudelaire et ses rapports avec Théophile Gautier*.. 416
PAUL ÆSCHIMANN..... *Ode latine*..... 432
MICHEL-ANGE (M. C. MARTIN *trad*)..... *Quelques Lettres*..... 437
BERTIE ANGLE..... *Aspects sentimentaux du front anglais*..... 460
VITALIS DE TOLEDO..... *En pensant à demain...* (*Réflexions sur une vieille préface*)..... 469
ALFRED MACHARD..... *Trique, gamin de Paris*, roman (Première partie, VII-VIII ; Deuxième partie, I-II)..... 477

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 504. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 509. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 513. — MAURICE BOISSARD : *Théâtre*, 520. — LE RÉGISSEUR : *Le Théâtre au Front*, 522. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 525. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 529. — DIVERS : *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, Suisse, A travers la Presse*, 544. — GABRIEL DE LAUTREC : *Variétés : Le Mobilier de Racine*, 562. — MERCVRE : *Publications récentes*, 567 ; *Echos*, 568.

CXXIII — N° 464. — 16 OCTOBRE

ERNEST RAYNAUD..... *Baudelaire et Théophile Gautier*... 577
REMY DE GOURMONT..... *Trois Essais*..... 607
PAUL VALÉRY..... *Aurore*..... 623
J.-W. BIENSTOCK..... *La Révolution Russe : L'Okhrana*... 626
C. B..... *Image du Maroc*..... 653
ALFRED MACHARD..... *Trique, gamin de Paris*, roman (Deuxième partie, III-X ; Troisième partie I-II)..... 662

Revue de la Quinzaine : EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 692. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 696. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 701. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Sciences physiques*, 706. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 710. — FRANCISCO CONTRERAS : *Lettres hispano-américaines*, 713. — DIVERS : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 720. — DIVERS : *A l'Etranger : Autriche-Hongrie, Balkans, Suisse, A travers la Presse*, 728. — HENRY-D. DAVRAY : *Variétés* : *Un peintre inconnu : Matthias Maris*, 746. — GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 751. — MERCVRE : *Publications récentes*, 757 ; *Echos*, 758.

CXXIV — N° 465. — 1er NOVEMBRE

LÉON BOUQUET et ERNEST HOSTEN..... *Les Buschkanters de la Forêt d'Houthulst*..... 5

Gustave Kahn.....	*Degas*.....	31
Georges Migot.....	*Images doubles*, poésie.....	38
Jules Chopin.....	*L'Autriche-Hongrie et le Catholicisme*.....	40
Jean de Goïtisolo.....	*Le Jour des Morts en Lorraine*.....	62
J.-W. Bienstock.....	*La Révolution Russe : L'Okrana*(fin)..	77
Alfred Machard.....	*Trique, gamin de Paris*, roman (Deuxième partie, III-VIII, fin)....	98

Revue de la Quinzaine : Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 127. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 131. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 139. — Le Régisseur : *Le Théâtre au front*, 145. — Giovanni Papini : *Lettres italiennes*, 147. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre actuelle*, 151. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Belgique, A travers la Presse*, 162. — Mercvre : *Publications récentes*, 177; *Echos*, 178.

CXXIV N° 466. — 16 NOVEMBRE

Georges Palante.....	*La Sentimentalité*, étude psychologique.....	193
Albert Mockel.....	*Verhaeren et la Guerre*.....	223
André Fontainas.....	*Visages*, poème.....	235
Roland Bréauté.....	*La Mine*.....	239
Maurice-Charles Rembauville.....	*Lagrenay, jeune combattant*.....	257
G. Jean-Aubry.....	*Baudelaire et Swinburne*.....	265
Edouard de Keyser.....	*L'Effort maritime de la Belgique*..	282
Longwyck.....	*Une Visite au camp de prisonniers de G... en Lorraine*.....	288
Max Daireaux.....	*La Maison d'Amérique*.....	303

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 312. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 316. — Georges Palante : *Philosophie*, 322. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 326. — R. de Bury : *Les Journaux*, 330. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 335. — Théodore Stanton : *Lettres américaines*, 339. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 344. — Divers : *A l'Etranger : Balkans, Pologne, Suisse, A travers la Presse*, 352. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 367. — Mercvre : *Publications récentes*, 372; *Echos*, 373.

CXXIV N° 467. — 1er DÉCEMBRE

René Martineau.....	*Léon Bloy*.....	385
Roger Maurice.....	*Les Théories militaires d'avant la Guerre*.....	399
J. Galzy.....	*Paix aux morts et aux vivants*, poème	425
Denis Thévenin.....	*Sur la Somme*.....	428
Jean Alazard.....	*L'Esprit de guerre en Italie*.....	445
Pierre Benoit.....	*Kœnigsmark*, roman (Prologue-I)...	467

Revue de la Quinzaine : Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 503. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 508. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 512. — Le Régisseur : *Le Théâtre au Front*, 520. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 522. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 525. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Italie, A travers la Presse*, 536. — Pierre Berthelot : *Variétés : Iconeuphonia*, 561. — Mercvre ; *Publications récentes*, 564 ; *Echos*, 566.

CXXIV N° 468. — 16 DÉCEMBRE

CHARLES MORICE.....	*Rodin*.....	577
P.-G. LA CHESNAIS.....	*L'heure des Cosaques*.....	597
FERNAND MYSOR.....	*Poèmes des Temps maudits*.....	621
MAURICE LE GLAY.....	*Les Mendiants*.....	624
X.....	*La Coopération militaire anglaise*..	635
PIERRE BENOIT.....	*Kœnigsmark*, roman (II-III).....	662

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 689. — CHARLES MERKI : *Archéologie. Voyages*, 695. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 699. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 704. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 710. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 715. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 718. — DIVERS : *Pologne, Saisse, A travers la Presse*, 732. — MERCURE : *Publications récentes*, 747. — *Echos*, 748. — *Tables de l'année 1917*, 761.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEUR [1]

(1917)

PAUL ÆSCHIMANN

Ode latine..... CXXIII, 432

R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXI, 140, 711; CXXII, 533

JEAN AJALBERT

La Paix et la Guerre au Maroc..... CXXI, 426

J. ALAZARD

L'Esprit de guerre en Italie..... CXXIV, 445

HENRI ALBERT

R. Q. Lettres allemandes : CXIX, 138, 710; CXX, 322; CXXI, 335; CXXII, 150, 706; CXXIII, 525; CXXIV, 335.

R. Q. Lettres allemaniques : CXX, 523.

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle : CXIX, 144, 524, 727; CXX, 734; CXXI, 146, 536, 717; CXXII, 717; CXXIII, 346, 530, 720; CXXIV, 525.

R. Q. A l'Etranger : CXIX, 155, 540; CXX, 150, 534; CXXI, 158, 551; CXXII, 162, 543, 733; CXXIII, 151, 356, 544; CXXIV, 162, 536.

AMAN-JEAN

R. Q. Variétés : Delacroix raconté par lui-même..... CXXI, 368

BERTIE ANGLE

Aspects sentimentaux du Front anglais..... CXXIII, 460

GUILLAUME APOLLINAIRE

Contribution à l'étude des superstitions et du Folklore du Front. CXIX, 650

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle : CXXII, 349; CXXIII, 751; CXXIV, 344.

R. Q. La Vie anecdotique : CXIX, 372; CXX, 557; CXXIII, 179; CXXIV, 367.

RENÉ ARCOS

Poésie..... CXXIII, 221

DÉMETRIUS ASTÉRIOTIS

R. Q. Lettres néo-grecques..... CXXI, 127

MADAME AUPICK

Lettres à Théodore de Banville, publiées par Claude Couturier. CXXIII, 34

AZORIN

(A. G. *trad.*)

L'Espagnolisme des Romantiques français..... CXXI, 624

C. B.

Images du Maroc..... CXIII, 653

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine.*

ANDRÉ BAINE

Poèmes..... CXXI, 446

THOMAS BARCLAY

Une Conversation avec le Président Wilson en 1903..... CXXIX, 628

JEAN BARON

Une Mort..... CXXI, 255

EDMOND BARTHÉLEMY

R. Q. Histoire : CXIX, 311 ; CXX, 109, 707; CXXI, 508; CXXII, 315; CXXIII, 108, 692 ; CXXIV, 503.

R. Q. Ouvrages sur la Guerre : CXIX, 520; CXX, 336; CXXI, 132, 706 ; CXXII, 527; CXXIII, 338; CXXIV, 152.

DANIEL BELLET

Science germanique et Réalisme industriel..... CXX, 5

PIERRE BENOIT

Kœnigsmark, roman..... CXXIV, 467, 662

JULES BERTAUT

Mme de Staël et l'Angleterre..... CXXII, 275

W. BERTEVAL

R. Q. Variétés : Le Cinquantenaire de la mort de Baudelaire et l'Illustration des « Fleurs du mal »..... CXX, 362

PIERRE BERTHELOT

R. Q. Variétés : Iconeuphonia..... CXXIV, 561

J.-W. BIENSTOCK

Raspoutine..... CXIX, 461

La Russie nouvelle..... CXX, 577

Les Premiers Jours de la Révolution et les Derniers Jours de la Cour de Russie..... CXXI, 385

La Révolution Russe : Les Partis politiques et leurs chefs.... CXXII, 385

La Révolution russe : L'Okhrana..... CXXIII, 626; CXXIV, 77

LÉON BOCQUET et ERNEST HOSTEN

Les Buschkanters de la Forêt d'Houthulst..... CXXIV, 5

GEORGES BOHN

R. Q. Le Mouvement scientifique : CXIX, 111, 691 ; CXX, 494 ; CXXI, 313 ; CXXII, 132, 688 ; CXXIII, 509 ; CXVIV, 326.

MAURICE BOISSARD

R. Q. Théâtre..... CXX, 508; CXXIII, 520 ; CXXIV, 139

LOUIS BOISSE

Le Paysage et la Nature dans l'Œuvre de Gustave Moreau.... CXIX, 417

PAUL BOURDE

Qu'est-ce que la Révolution Française?..... CXXIII, 385

MICHEL BRATIANO

Comme un lac au tain très pur..... CXXIII, 44

ROLAND BRÉAUTÉ

Les Allemands dans nos fermes..... CXIX, 247, 434
La Mine..... CXXIV, 239

LOU RESSE

Le Vrai Ferdinand..... CXX, 617 ; CXXI, 42

R. BRICE

Un Prologue..... CXIX, 62

JACQUES BRIEU

R. Q. Esotérisme et Sciences psychiques : CXIX, 500 ; CXX, 723 ; CXXII, 135 ; CXXIII, 706.
R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle..... CXIX, 349 ; CXXIV, 351
R. Q. Variétés : Edmond Bailly..... CXX, 553

BARONNE A. DE BRIMONT

Poésies..... CXX, 419

R. DE BURY

R. Q. Les Journaux : CXIX, 331, 705 ; CXX, 307, 729 ; CXXI, 321, 685 ; CXXII, 329, 692 ; CXXIII, 329, 710 ; CXXIV, 330, 710.

DOCTEUR E. CALLAMAND

La Question du Latin..... CXIX, 69

RICHARD CANTINELLI

D'une Rive à l'Autre (Napoléon à Lyon)..... CXIX, 453

COLONNA DE CESARI ROCCA

Don Juan, sa famille, sa légende et sa vie..... CXIX, 193

DOCTEUR STEPHEN CHAUVET

L'Illusion du « déjà vu »..... CXXII, 53

PAUL-LOUIS CHESNEAU

Poésies..... CXXI, 620

JULES CHOPIN

L'Autriche-Hongrie et le Catholicisme..... CXXIV, 40
R. Q. A l'Étranger..... CXXII, 166 ; CXXIII, 156, 728 ; CXXIV, 542

HENRI CLOUZOT

La Belle Production par le Bel Effort..... CXIX, 635

FRANCISCO CONTRERAS

R. Q. Lettres hispano-américaines..... CXIX, 715 ; CXXIII, 713
R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle..... CXXI, 722

LOUIS COURTHION

L'Origine des « clous » d'Hindenburg..... CXX, 267

MAX DAIREAUX

La Maison d'Amérique..... CXXIV, 303

ALBERT DAUZAT

L'Argot militaire pendant la Guerre..... CXX, 655

HENRY-D. DAVRAY

Un Hommage anglo-belge à Emile Verhaeren..... CXX, 454
R. Q. Lettres anglaises : CXX, 136 ; CXXI, 124, 340 ; CXXIV, 522,

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle..... CXIX, 350, 742; CXXI, 157
R. Q. A l'Etranger..... CXXI, 556
R. Q. Variétés : L'Art et les Travaux de la Guerre..... CXIX, 755
R. Q. Variétés : Le Livre français et le Livre anglais. Vente d'une bibliothèque fameuse..... CXXI, 746
R. Q. Variétés : Un peintre inconnu : Matthias Maris..... CXXIII, 745

LÉON DEFFOUX ET ÉMILE ZAVIE

Guy de Maupassant, romancier de soi-même..... CXXI, 27

ÉDOUARD DE KEYSER

L'effort maritime de la Belgique..... CXXIV, 282

FLORIAN DELHORBE

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle..... CXXI, 709

HENRY DÉRIEUX

La Plasticité de Baudelaire et ses rapports avec Théophile Gautier..... CXXIII, 416

DOSTOIEVSKI
(J.-W. Bienstock *trad.*)

Niétotchka Nezvanova, roman..... CXIX, 78, 285, 469, 658; CXX, 76

LUCILE DUBOIS

R. Q. La France jugée à l'étranger..... CXIX, 171

ANDRE DUBOSCQ

Nos Alliés italiens..... CXX, 609

JULES DU E

Vue générale de la question d'Alsace-Lorraine..... CXXII, 193

LOUIS DUMUR

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle..... CXXI. 136, 745
R. Q. A l'Etranger : CXIX, 358, 550; CXX, 351; CXXI, 167, 357, 735; CXXII, 175, 552; CXXIII, 167, 553, 736; CXXIV, 358, 734.

RENÉ ÉMERY

Quelques lettres inédites de Baudelaire..... CXXII, 453

ALBERT ERLANDE

En Campagne avec la Légion étrangère : CXX, 271, 464, 669; CXXI, 75, 291, 477.

FAGUS

Grands Frères qui dormez..... CXX, 606
R. Q. Variétés : Quelques remarques sur l'Argot militaire pendant la guerre..... CXXII, 562

HENRI FALK

Le Maître des Trois Etats, roman..... CXXII, 648; CXXIII, 72

ANDRÉ FONTAINAS

Sur la Vie et l'Œuvre de Verhaeren..... CXIX, 14
La Danse des Heures..... CXXII, 420
Visages..... CXXIV, 235

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle : CXX, 146; CXXI, 344; CXXIII, 140, 549; CXXIV, 720.

EUGÈNE FOURNOL

Les Héritiers de la Succession d'Autriche. CXIX, 385; CXX, 234; CXXIII, 227.

W.-H. FRIEDEL

Le Rôle politique des Universités allemandes..... CXX, 385

GUSTAVE FUSS-AMORÉ

R. Q. A l'Etranger : CXIX, 160, 545; CXX, 161, 540; CXXI, 164; CXXII, 171, 549; CXXIII, 164; CXXIV, 168, 542.

J. GALZY

Paix aux Morts et aux Vivants..... CXXIV, 425

HENRY GAUTHIER-VILLARS

Sibylle de Rochlitz..... CXXII, 643

JEAN GIRAUDOUX

La Journée Portugaise..... CXX, 28

JEAN DE GOITISOLO

Le Jeur des Morts en Lorraine..... CXXIV, 62

REMY DE GOURMONT

Trois essais..... CXXIII, 607

JEAN DE GOURMONT

R. Q. Littérature..... CXIX, 105, 684; CXX, 701; CXXII, 681; CXXIV, 316

FERNAND GREGH

Poésies..... CXIX, 596

JEANNE GUILLET

Offrande..... CXXII, 49

CH. HAGEL

En France..... CXXII, 244

VERNER DE HEIDENSTAM
(**S. Garling** *trad.*)

Ura-Kaïpa..... CXIX, 221

A.-FERDINAND HEROLD

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle..... CXX, 145
R. Q. Variétés : Grandeur et décadence de Frédéric-Auguste Wolf CXX, 755

ALBERT HEUMANN

L'Amour de la vie chez Verhaeren..... CXXI, 469

CHARLES-HENRY HIRSCH

R. Q. Les Revues : CXIX, 126, 503; CXX, 123, 502; CXXI, 113, 520; CXXII, 138, 516; CXXIII, 123, 513; CXXIV, 131, 512.

DOCTEUR LOUIS HUOT et DOCTEUR PAUL VOIVENEL

Diagramme psychologique de la Bataille..... CXXI, 642
Le Cafard..... CXXIII, 20

INTERIM

R. Q. Les Poèmes..... CXXII, 493 ; CXXIII, 312
R. Q. Théâtre..... CXXI, 326

ERNEST JAUBERT

La Lyre..... CXXI, 51

G.-JEAN AUBRY

Baudelaire et Swinburne..... CXXIV, 265

GUSTAVE KAHN

Degas..... CXXIV, 31
R. Q. Art : CXIX, 134, 516 ; CXX, 312, 518 ; CXXI, 530, 691 ; CXXII, 145, 702 ; CXXIV, 710.

RENÉ KERDYK

Ariettes de Guerre..... CXX, 36

RAOUL LABRY

R. Q. A l'Etranger..... CXXIV, 355
R. Q. Variétés : L'Ukraine et son poète national Chevtchenko. CXXII, 371

P.-G. LA CHESNAIS

L'Heure des Cosaques..... CXXIV, 597
R. Q. Lettres scandinaves..... CXIX, 723
R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle : CXIX, 733 ; CXXI, 151 ; CXXII, 346, 530, 722 ; CXXIII, 137, 342.
R. Q. A l'Etranger ; CXIX, 747 ; CXX, 166, 170, 546, 747 ; CXXI, 355 ; CXXII, 357, 361, 739, 741.

CLAUDE LAFORÊT

La Chirurgie et la Guerre..... CXX, 437

ANNE-MARIE et CHARLES LALO

La Guerre et la Paix dans le Roman français..... CXXII, 70

ÉMILE LALOY

Guillaume II et l'Alliance anglo-japonaise..... CXIX, 271

PIERRE LASSERRE

Le Sentiment religieux au XVIIe siècle..... CXXI, 229

JEAN DE LASSUS

Pour les Villes envahies..... CXIX, 429

GABRIEL DE LAUTREC

R. Q. Variétés : Le Mobilier de Racine..... CXXIII, 562

THÉRÈSE LAVAUDEN

La Psychologie de la Crise rurale anglaise..... CXXII, 5

PHILÉAS LEBESGUE

R. Q. Lettres portugaises : CXIX, 336 ; CXX, 332 ; CXXI, 701 ; CXXIII, 333.

MAURICE LE GLAY

Les Mendiants..... CXXIV, 624

MARCEL L'HERBIER

« Phèdre » à Cosmopolis..... CXXIII, 275

GEORGES LIGES

R. Q. Variétés : Le Professeur Royce..... CXIX, 179

LONGWYCK

Une Visite au camp de prisonniers de G..., en Lorraine..... CXXIV, 288

RENÉ LOTE

Des Causes économiques et intellectuelles (Réflexions sur la Guerre.)..... CXXI, 5

PAUL LOUIS

Les Courants de la Social-Démocratie..... CXIX, 577
La Cassure de la Social-Démocratie allemande..... CXXI, 257
Le Socialisme Allemand et la Crise constitutionnelle outre-Rhin..... CXXIII, 193

ALFRED MACHARD

Trique, gamin de Paris, roman..... CXXIII, 282, 477, 662; CXXIV, 98

MAURICE MAETERLINCK

Adieu à l'Ami..... CXIX, 5

HENRI MALO

En Flandre : Paysages du temps de Guerre..... CXXIII, 257

CAMILLE MARBO

Le Survivant, roman..... CXXI, 649; CXXII, 105, 291, 467

AUGUSTE MARGUILLIER

R. Q. Musées et Collections..... CXX, 316; CXXI, 696; CXXII, 523.
R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle..... CXIX, 535

JEAN MARNOLD

R. Q. Musique : CXIX, 511; CXX, 130, 510; CXXI, 120, 328, 526; CXXII, 336, 696; CXXIII, 132.

M. MART N-FURTH

Les Fils de Sem en Autriche..... CXXI, 611

RENÉ MARTINEAU

Léon Bloy..... CXXIV, 385

ANDRÉ MAUREL

Un Ecrivain de la Guerre : M. Romain Rolland..... CXXIII, 5

GEORGES MAUREVERT

De la Particule « de » et de la Particulomanie..... CXIX, 35

ROGER MAURICE

Les Théories militaires d'avant la Guerre..... CXXIV, 399

ALEXANDRE MAVROUDIS

R. Q. A l'Etranger : CXIX, 356, 745; CXX, 348, 743, CXXI, 352, 732 CXXII, 353, 738; CXXIII, 362, 733; CXXIV, 352.

ÉDOUARD MAYNIAL

A propos de la Restauration religieuse de J.-J. Rousseau..... CXXII, 459

HENRI MAZEL

R. Q. Science sociale : CXIX, 321; CXX, 113, 712; CXXI, 676; CXXII, 500; CXXIII, 113, 696.

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle : CXIX, 150, 346, 531, 734; CXX, 153, 344, 531; CXXI, 350, 544, 714; CXXII, 536, 726; CXXIII, 142, 534; CXXIV, 156, 349, 528, 729.

G. MEESEMAEKER

La Transposition d'Art..... CXX, 637

CHARLES MERKI

Archéologie. Voyages : CXIX, 115, 496; CXX, 303; CXXI, 109, 681; CXXII, 504; CXXIII, 324; CXXIV, 127, 695.

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle : CXIX, 151, 342, 528, 738; CXX, 148, 340, 528, 739; CXXI, 141, 346, 547, 727; CXXII, 156, 350, 538, 728; CXXIII, 144, 351, 539, 724; CXXIV, 158, 345, 532, 724.

R. Q. Variétés : L'Exposition des Petits Fabricants..... CXXIII, 370

METCHNIKOFF

Sur la Fonction sexuelle..... CXX, 412

M' HEL-ANGE
(M. C. Mar in *trad.*)

Quelques Lettres..... CXXIII, 437

GEORGES MIG

Images doubles..... CXXIV, 38

J. MIRABEL

R. Q. A l'Etranger..... CXXIV, 552

ALBERT MOCKE

Verhaeren et la Guerre..... CXXIV, 223

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle :..... CXIX, 148

EUGÈNE MONTFORT

Avec Mirbeau..... CXXI, 385

PAUL MORAND

Clarisse ou l'Amitié nouvelle..... CXXI, 239

CHARLES MORICE

Rodin..... CXXIV, 577

PAUL MORISSE

R. Q. A l'Etranger : CXIX, 165, 363, 557, 749; CXX, 177, 357, 548, 750; CXXI, 171, 362, 557, 740; CXXII, 179, 366, 558, 52; CXXIII, 172, 364, 557, 738; CXXIV, 172, 362, 557, 742.

FERNAND MYSOR

Chant funèbre..... CXX, 254

Poèmes des temps maudits..... CXXIV, 621

LOUIS NARQUIS

A propos de la Vie chère..... CXIX, 601

Le Pacifisme et la Guerre. De la Possibilité de la Paix universelle. CXXI, 577.

La Femme dans la France de demain..... CXXII, 250

JEAN NOREL

R. Q. Questions militaires et maritimes : CXIX, 119, 700; CXX, 497; CXXI, 317, CXXII, 326 ; CXXIV, 508, 699.

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle : CXX, 142 ; CXXII, 715; CXXIV, 718.

GEORGES PALANTE

La Sentimentalité..... CXXIV, 193

R. Q. Philosophie : CXIX, 314; CXX, 299; CXXI, 309; CXXII, 320 ; CXXIII, 317; CXXIV, 322.

GIOVANNI PAPINI

R. Q. Lettres italiennes..... CXX, 327; CXXIV, 147

FÉLICIEN PASCAL

Les Anglais à Verdun..... CXXIII, 58

LOUIS PAYEN

La Mort parle..... CXXII, 615

PAUL PELTIER

La Terreur prussienne et Dumas père..... CXX, 66

J. PERDRIEL-VAISSIÈRE

Rupert Brooke, le premier mort des Dardanelles..... CXXI, 274

LOUIS PIÉRARD

Sur la mort d'Emile Verhaeren..... CXIX, 282

EDMOND PILON

Stendhal et l'amour allemand..... CXXII, 426

RACHILDE

R. Q. Les Romans : CXIX, 100, 433 ; CXX, 104, 490; CXXI, 105, 505 ; CXXII, 127, 676; CXXIII, 103, 504; CXXIV, 312, 689.

ROBERT RANDAU

R. Q. Variétés : Villiers de l'Isle-Adam pendant l'Année terrible. CXX, 368

ERNEST RAYNAUD

Ode aux arbres..... CXIX, 241

Baudelaire et la Religion du Dandysme..... CXXII, 577

Baudelaire et Théophile Gautier..... CXXIII, 577

LE RÉGISSEUR

R. Q. Le Théâtre au Front..... CXXIII, 130, 522 ; CXXIV, 145, 520

HENRI DE RÉGNIER

Emile Verhaeren..... CXIX, 9

MAURICE-CHARLES REMBAUVILLE

Lagrenay, jeune combattant..... CXXIV, 257

GEORGES RIVALS

L'Attitude du Vatican pendant la guerre..... CXXII, 618

J.-H. ROSNY jeune

La Moralité publique en France et en Allemagne avant la Bataille de la Marne..... CXXI, 193

MARCEL ROUFF

R. Q. Ouvrages sur la Guerre actuelle : CXIX, 732 ; CXXI, 154 ; CXXII, 725.

ANDRE ROUVEYRE

Visages (2e série) : X. Philippe Berthelot..... CXX, 233
— — XI. Joseph Reinach..... CXX, 605
— — XII. Jacques-Emile Blanche, André Gide... CXXI, 238
— — XIII. Gabriel Hanotaux..... CXXI, 445
— — XIV. Lloyd George..... CXXIII, 211

Le Commandement de la... e Division d'Artillerie coloniale au Front, CXXI, 24.

SAINT-POL-ROUX

La Mobilisation de l'Imagination..... CXX, 222

GINO SEVERINI

La Peinture d'avant-garde..... CXXI, 451

MARJAN SEYDA

R. Q. A l'Etranger..... CXXIV, 732

CARL SIGER

R. Q. Questions coloniales : CXIX, 326 ; CXX, 117, 718 ; CXXI, 515 ; CXXII, 510 ; CXXIII, 118, 701 ; CXXIV, 704.

MAURICE SIMART

Herbert-George Wells sociologue..... CXX, 193

THÉODORE STANTON

R. Q. Lettres américaines..... CXXII, 341, 710 CXXIV, 339
R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXIII, 149
R. Q. A l'Etranger..... CXX, 544

DENIS THÉVENIN

Discipline..... CXXII, 24
Civilisation..... CXXIII, 212
Sur la Somme..... CXXIV, 428

LOUIS THOMAS

Ordonnances..... CXX, 256

VITALIS DE TOLEDO

En pensant à demain. (Réflexions sur une vieille préface.)... CXXIII, 469

LÉON TOLSTOI
(A. Pierre *trad.*).

Rêves insensés. Pages sur Nicolas II..... CXXIII, 46

PAUL VALÉRY

Aurore..... CXXIII, 623

HORACE VAN OFFEL

La Mauvaise nouvelle..... CXIX, 615

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

La Forêt de Blois..... CXXI, 23
Verhaeren..... CXIX, 13

HENRY VIOLLET

Les Fronts d'Asie..... CXX, 424

DOCTEUR PAUL VOIVENEL

R. Q. Sciences médicales..... CXIX, 695; CXXI, 511

SIDNEY WALKER

Sienkiewicz et Verhaeren..... CXXI, 65

L.-CH. WATELIN

La Tranchée littéraire..... CXXII, 97

X

Les Saucisses..... CXX, 59
Et les Certs-Volants ?..... CXXI, 280
La Coopération militaire anglaise..... CXXIV, [635]
R. Q. Ouvrages sur la guerre actuelle..... CXXI, 541
R. Q. A l'Etranger..... CXX, 175

CAPITAINE Z***

Les Joyeux..... CXXII, 41

G. ZALDUMBIDE

José-Enrique Rodo..... CXXII, 229

***

Souvenirs sur Tourgueneff..... CXX, 41

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

—

A L'ÉTRANGER : Allemagne : CXIX, 155, 540 ; CXX, 156, 534 ; CXX, 158 ; CXXI, 551 ; CXXII, 162, 543, 733 ; CXXIII, 151, 356, 544; CXXIV, 162, 536. — Autriche-Hongrie : CXXII, 166; CXXIII, 156,728; CXXIV, 542. — Balkans : CXIX, 356, 745 ; CXX, 348, 743 ; CXXI, 352, 732 ; CXXII, 355, 738 ; CXXIII, 362, 733 ; CXXIV, 352. — Belgique : CXIX, 160, 545; CXX, 161, 540; CXXI, 164; CXXII, 171, 549; CXXIII, 164, 549; CXXIV, 168, 547. — Danemark : CXX, 166; CXXII, 357, 739. — Etats-Unis : CXX, 544. — Grande-Bretagne et Irlande : CXXI, 556. — Italie : CXXIV, 552. — Norvège : CXIX, 747; CXX, 170, 546, 747 ; CXXI, 355 ; CXXII, 741.— Pologne : CXXIV, 355, 732. — Russie : CXXII, 361. — Suède : CXX, 175. — Suisse : CXIX, 358, 550 ; CXX, 351 ; CXXI, 167, 357, 735; CXXII, 175, 552, 745; CXXIII, 167, 553, 736; CXXIV, 358, 734. — A travers la Presse : CXIX, 165, 363, 557, 749; CXX, 177, 357, 548, 750 ; CXXI, 171, 362, 557, 740 ; CXXII, 179, 366, 558, 752 ; CXXIII, 172, 364, 557, 738 ; CXXIV, 172, 362, 557, 742.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES : CXIX, 115, 496; CXX, 303 ; CXXI, 109, 681 ; CXXII, 504; CXXIII, 324; CXXIV, 127, 695.

ART : CXIX, 134, 516 ; CXX, 312, 518 ; CXXI, 530, 691 ; CXXII, 145, 702; CXXIV, 715.

ÉCHOS : CXIV, 184, 376, 566, 762 ; CXX, 185, 371, 563, 760; CXXI, 181, 371, 566, 752 ; CXXII, 187, 376, 567, 760; CXXIII, 183, 375, 568, 758; CXXIV, 178, 373, 566, 748.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES : CXIX, 500; CXX, 723 ; CXXII, 135; CXXIII, 706.

FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER (LA) : CXIX, 171.

HISTOIRE : CXIX, 311; CXX, 109, 707; CXXI, 508 ; CXXII, 315; CXXIII, 108,692 CXXIV, 503.

JOURNAUX (LES) : CXIII, 331 ; CXX, 307, 729 ; CXXI, 321, 685 ; CXXII, 329,692 CXXIII, 329, 710 ; CXXIV, 330, 710.

LETTRES ALÉMANIQUES : CXX, 523,

LETTRES ALLEMANDES : CXIX, 138; CXX, 322 ; CXXI, 335; CXXII, 150, 726 CXXIII, 525; CXXIV, 335.

LETTRES AMÉRICAINES : CXXII, 341, 710; CXXIV, 339.

LETTRES ANGLAISES : CXX, 136; CXXI, 124, 340 ; CXXIV, 522.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES : CXIX, 715; CXXIII, 713.

LETTRES ITALIENNES : CXX, 327; CXXIV, 547.

LETTRES NÉO-GRECQUES : CXXI, 127.

LETTRES PORTUGAISES : CXIX, 336 ; CXX, 332 ; CXXI, 701 ; CXXIII, 333.

LETTRES SCANDINAVES : CXIX, 723.

LITTÉRATURE : CXIX, 105, 684 ; CXX, 701 ; CXXII, 681 ; CXXIV, 316.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE (LE) : CXIX, 111, 691 ; CXX, 494 ; CXXI, 313 ; CXXII, 132, 688; CXXIII, 509; CXXIV, 326.
MUSÉES ET COLLECTIONS : CXIX, 316 ; CXXI, 696 ; CXXII, 523.
MUSIQUE : CXIX, 511 ; CXX, 130, 510; CXXI, 120, 328, 526; CXXII,336, 696; CXXIII, 132.
OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE : CXIX, 143, 341, 520, 727; CXX,141,336, 527, 734; CXXI, 132, 343, 535, 706; CXII, 154, 346, 527, 715; CXXIII. 137, 338, 529, 720; CXXIV, 151, 344, 525, 718.
PHILOSOPHIE : CXIX, 314 ; CXX, 299 ; CXXI,309 ; CXXII, 320 ; CXXIII,317 ; CXXIV, 322.
POÈMES (LES) : CXXII, 493 ; CXXIII, 312.
PUBLICATIONS RÉCENTES : CXIX, 182, 375, 565, 761 ; CXX, 184, 369, 561, 759; CXXI, 179, 370, 565, 751; CXXII, 185, 375, 566, 758 ; CXXIII, 182, 374,755; CXXIV, 177, 372, 564, 747.
QUESTIONS COLONIALES : CXIX, 326 ; CXX, 117, 718 ; CXXI, 515; CXXII, 510 ; CXXIII, 118, 701 ; CXXIV, 704.
QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES : CXIX, 119, 700; CXX, 497 ; CXXI,317; CXXII, 326 ; CXXIV, 508, 699.
REVUES (LES) : CXIX, 126, 503; CXX, 123, 502 ; CXXI, 113, 520 ; CXXII, 138, 516 ; CXXIII, 123, 513 ; CXXIV, 131, 512.
ROMANS (LES) : CXIX, 100, 493; CXX, 104, 490 ; CXXI, 105, 505 ; CXXII, 127, 676 ; CXXIII, 103, 504 ; CXXIV, 312,689.
SCIENCE SOCIALE : CXIX, 321 ; CXX, 113, 712 ; CXXI, 676; CXXII, 500 ; CXXIII, 113, 696.
SCIENCES MÉDICALES : CXIX, 695; CXXI, 511.
THÉATRE : CXX, 508 ; CXXI, 326 ; CXXIII, 520 ; CXXIV, 139.
THÉATRE AU FRONT (LE) : CXXIII, 130, 522 ; CXXIV, 145, 520.
VARIÉTÉS : CXIX, 179, 755 ; CXX, 362, 553, 755 ; CXXI, 368, 746 ; CXXII,371, 562 ; CXXIII, 370, 562, 746 ; CXXIV, 561.
VIE ANECDOTIQUE (LA) : CXIX, 372; CXX, 557 ; CXXIII, 179, 751 ; CXXIV, 367.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Marché a témoigné de la lassitude sur un assez grand nombre de titres, ant le fond de la cote est loin d'être mauvais, exception faite des valeurs qui sent le contre-coup des événements de Russie.

ant à la baisse, baisse modérée le plus souvent, que l'on a observée sur certaines es de Transports, de Métallurgie ou de Mines, elle est due à deux causes princi- : allégements de positions et surtout réalisations de capitaux en vue de l'emprunt urs.

raisons de son succès sont nombreuses, raisons patriotiques d'abord, car heu- ment, tout Français se rend compte aujourd'hui que c'est pour lui un devoir u que d'apporter à l'Etat ses disponibilités : pour obtenir la victoire, rendre la e moins longue, épargner des vies en grand nombre.

isons d'intérêts bien compris également, chaque souscripteur s'étant rendu compte met en portefeuille une Rente perpétuelle qui comporte une forte prime, rte près de 6 o/o et ne peut être convertie avant vingt-cinq ans, durant lesquels 'assurance d'encaisser un revenu net de 5 fr. 83 o/o qui ne sera jamais frappé ôts.

pour que personne enfin n'ait prétexte à se dérober au devoir de souscrire, éguant l'état de sa bourse, faculté a été laissé à chacun d'acquitter le montant n achat en quatre termes.

taux d'émission, c'est-à-dire à 68 fr. 60, un franc de rente coûte 17 fr. 15, autrefois valu le double. Ainsi donc, du fait de la guerre, tout augmente, même er de l'argent. Mais ce n'est pas de ce renchérissement dont se plaindront pitalistes grands ou petits.

LE MASQUE D'OR.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES FINANCES

EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

La
OUVELLE
RENTE
RANÇAISE
émise au prix
de
68 fr. **60**
pour
francs de rente

donne un **revenu réel** de
5.83 o/o
est **exempte d'impôt,**
reste
à **l'abri de toute conversion**
pendant 25 ans,
offre
la chance d'une **plus-value**
en capital de :

9.32 o/o du versement quand le cours atteint	**75** fr.
16.61 o/o du versement quand le cours atteint	**80** fr.
31.19 o/o du versement quand le cours atteint	**90** fr.
45.77 o/o du versement quand le cours atteint	**100** fr.

(le pair.)

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

TARIF POUR 1918

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.